

Xavier Mauméjean

L'AMI DE TOUJOURS



Flammarion

Xavier Mauméjean

L'Ami de toujours

Flammarion [TRIBAL]

OceanofPDF.com

Xavier Mauméjean

L'Ami de toujours

Flammarion

Collection : Flammarion Tribal
Maison d'édition : Flammarion

© Flammarion, 2011
Dépôt légal : mars 2011

ISBN numérique : 978-2-0812-5831-0
N° d'édition numérique : N.01EJEN000186.N001
ISBN du pdf web : 978-2-0812-3036-1

Le livre a été imprimé sous les références :
ISBN : 978-2-0812-3036-1
N° d'édition : L.01EJEN000352.N001

47 508 mots

Ouvrage composé et converti par [Nord Compo](#)

OceanofPDF.com

Présentation de l'éditeur :

" – Vous êtes en train de me dire que j'ai inventé Richard ?

– Quelque part, c'est vous.

– Attendez, professeur, il n'y a aucune raison d'insinuer que je sois parano ou schizo...

– La folie est ordinaire. Bien souvent, nous pouvons la soigner. Mais si Richard est réel, personne ne peut rien pour vous."

David pensait s'être débarrassé de Richard, son ami d'enfance. Il avait tort. Richard revient et ne le lâche plus. Son emprise est trop forte, David doit mettre un terme à cette relation malsaine. Nous voilà plongés dans un monde où la réalité n'a plus de sens. L'enfer ne fait que commencer...



Couverture © Matthieu
Spohn / PhotoAlto / Corbis

« Nul esprit ne peut créer
tant qu'il n'est pas divisé en deux. »

W.B Yeats

OceanofPDF.com

Chapitre 1

Cher Journal,

Il n'y a qu'à toi que je peux confier un truc aussi dingue.

Il m'est arrivé une chose impossible ce matin.

Je me trouvais à la cafétéria de l'aéroport, prêt à prendre le vol Delta Airlines en partance de Charleston pour New York. Tout était normal, en dehors du fait que mon futur m'attendait en bout de vol. Bon, je sais que tous les avènements se trouvent devant nous, mais certains le vivent plutôt bien. Pas moi. Même quand les choses ont l'air favorable, je m'imaginais les pires trucs qui pourraient se produire. Et ça ne date pas d'hier. J'ai vingt ans, et il y a peu de chance que ça change maintenant. C'est ainsi, je suis inquiet.

J'étais en train de boire un café quand j'ai remarqué le type accoudé au comptoir.

Pas de doute, il me fixait.

Déjà que j'étais stressé, ça n'a rien arrangé. Il n'arrêtait pas de me mater.

J'ai risqué un œil dans sa direction, en prenant soin de ne pas croiser son regard. L'idée n'était surtout pas d'établir un contact. Il devait avoir mon âge. Grand, costaud mais pas comme ceux qui font de la gym en salle, plutôt du genre nerveux. Brun, coupe de cheveux à cent dollars, belles fringues qui lui donnaient un air faussement négligé. Bref, l'allure du mec cool, tout ce que je ne suis pas. Là, je me suis dit qu'il n'y a que dans un aéroport que l'on pouvait se croiser. Je m'imaginais mal fréquenter ce type dans la vie, et de son côté il ne voudrait jamais être vu avec moi. Même comme faire-valoir.

C'est alors que l'inconnu m'a souri.

« Qu'est-ce qu'il me veut ? » je me suis demandé. L'énervement se répandait en moi comme une espèce de toxine. Alors j'ai respiré un bon coup pour faire le point.

Zen.

« Du calme. Ce type est peut-être gay, ou il est juste content de sa journée et cherche à le faire savoir. Il ne va pas sortir une machette pour te tailler en morceaux au milieu de la cafet'. » Oui, je sais que c'est un peu zarb comme réflexion, le coup de la machette, mais j'ai toujours tendance à imaginer des scénarios. Mon truc, c'est les histoires, là je suis vraiment bon. Il n'y d'ailleurs que dans ça qu'on peut m'accorder du talent. Je ne sais pas ce que le type me trouvait mais il était en train de me sourire.

Stop.

Il me fallait faire la part des choses, laisser la tension refluer jusqu'à redevenir maître de moi. Mais surtout je devais me concentrer sur mon entretien professionnel. Comme tu le sais, cher Journal, Eidetic est disposée à me donner ma chance. Et c'est la plus grande boîte de jeux pour console ou réseau. Peut-être pas la plus riche au monde, mais assurément celle qui se trouve à la pointe de l'avant-garde. Très, très balèze au niveau de la créativité. C'est une occasion inespérée que je ne dois pas gâcher. Toutes les précédentes ont foiré, probablement par ma faute. D'un autre côté, il n'y en a pas eu tellement que ça.

J'en étais là de mes réflexions, en train de fixer mon sous-verre, quand le type a saisi la chaise qui se trouvait face à moi. Je ne l'avais même pas vu arriver. C'est à croire qu'il avait giclé du comptoir jusque-là sans s'être déplacé, un peu comme le coup du téléporteur dans la vieille série kitsch *Star Trek*.

– Je peux m'asseoir ? m'a-t-il demandé.

Ce qu'il a fait, sans attendre ma réponse.

J'aurais bien aimé l'envoyer balader avec une cinglante repartie, mais j'en suis incapable. Aucun répondant. Ou alors quand je suis seul, face à mon écran, une vanne tapée en pesant chaque mot et relue dix fois en mode *Aperçu* avant de la balancer sur les forums. Et encore, bien souvent je l'efface, car j'ai trop peur des réactions. Là, je me suis contenté d'un :

– Euh, on se connaît ?

L'inconnu m'a adressé un sourire de pub, façon : « Eh, je vau quand même mieux que le programme télé que vous étiez en train de regarder ! »

Il avait l'air très sûr de lui, le genre d'individu à décider ce qui, dans la vie, doit le concerner ou pas. Mon parfait opposé, en somme. J'avais l'impression de me trouver face à un miroir qui me renverrait le reflet de quelqu'un d'autre. Comme il ne m'avait pas répondu je l'ai relancé, histoire d'en finir :

– On s'est déjà rencontrés ?

– Bien sûr, David. Et plus d'une fois.

Il m'avait appelé par mon prénom, donc ce mec me connaissait. J'ai supposé que ça lui donnait le droit de m'aborder. Quantité de gens adorent évoquer le passé quand ils tombent sur une vieille connaissance. Ce devait être son cas – encore un point qui nous différenciait. J'ai fait un effort et suis passé en *Recherche rapide* sans parvenir à l'identifier.

– Non, désolé, je ne vois pas.

– Fais un effort, m'a répondu l'inconnu d'un ton parfaitement calme.

C'était une invitation mais qui n'acceptait pas de refus. Je l'ai compris tout de suite, et ça m'a mis mal à l'aise. J'ai tenté :

– La fac ?

– Avant.

– Le lycée ?

– Avant, David. Avant, avant, avant...

Il avait l'air déçu. De la part d'un inconnu cela n'aurait pas dû m'affecter, et pourtant j'ai senti la gêne augmenter en moi. Pas vraiment de la peur, mais quelque chose qui y ressemblait. N'importe qui que l'on croise dans la vie peut vous faire du mal, j'avais l'impression de me trouver confronté à une telle situation. Et puis le tour que prenait la conversation commençait à me déplaire. Je devais me focaliser sur un autre entretien, bien plus important. En plus, ce type s'était imposé sans que je lui demande quoi que ce soit.

– Excusez-moi mais j'ai un avion à prendre, lui ai-je dit en faisant mine de se lever.

C'est alors qu'il m'a effleuré le poignet. En soi, ce n'était rien, mais ça m'a déstabilisé.

– Il te reste du temps.

– Qu'est-ce que vous en savez ?

– Crois-moi, je sais ce que c'est que d'avoir tout le temps devant soi.

Ce mec parlait comme un magicien dans les jeux de quête. En général, c'est là que commencent les ennuis. J'ai regardé autour de moi. Personne ne nous prêtait attention. Les gens confirmaient leur billet auprès des hôtes-ses d'accueil, ou patientaient en lisant des revues. Si, tout de même, une fillette fixait notre table. En fait, elle n'avait d'yeux que pour l'inconnu. Il lui a fait un signe de la main. Genre « Coucou, tu es mignonne ». La petite est partie en courant rejoindre sa mère. J'ai estimé que c'était aussi ce qu'il y avait de mieux à faire, encore que cela fait bien deux ans que je n'ai pas vu ma mère. Mes parents, en fait.

– Écoutez, je n'aime pas trop vos airs de conspira...

Le type m'a interrompu :

– Je te donne un indice ? Tu as vingt ans, sept mois et quatre jours.

Rapide calcul mental : le compte y était. C'était précis à en devenir flippant. Malgré moi, je suis retombé sur ma chaise.

Puisque l'autre n'avait pas l'intention de bouger, le mieux était d'essayer de le satisfaire, afin de m'en débarrasser. J'ai fouillé dans les archives de ma mémoire, en extrayant des séquences complètes que je pensais ne plus jamais visionner. Cour de l'école, base-ball où on ne voulait jamais de moi dans l'équipe, goûter d'anniversaire même si personne ne répondait à mes invitations. Oui, mon passé est presque risible à force d'être glauque, voilà pourquoi j'évite d'y penser. Aujourd'hui, il me fallait songer à l'avenir, et ce mec ne m'y aidait pas.

– Même en ôtant le passage des ans, je ne parviens pas à vous identifier.

C'était la plus longue phrase que j'avais adressée à quelqu'un depuis des semaines. Du moins, quelqu'un avec un corps de chair, occupant le même espace que moi. Ce qui exclut tous les avatars qui font l'essentiel de mon entourage.

– Vraiment pas ? a demandé l'inconnu.

– Non.

Il a affiché une mine désolée.

– Tu me fais de la peine, David. Sincèrement.

Sa tristesse ne semblait pas feinte, ce qui était encore plus déstabilisant. J'aurais préféré sentir que le type jouait avec moi, alors qu'en fait il avait l'air franc. Impasse complète, retour au début du jeu.

– Putain, mais qui vous êtes à la fin ?

Là, le mec a commencé à m'agiter son index manucuré sous le nez.

– Tss, tss, ne dis pas de gros mots. Jamais de grossièretés, David, c’est très mal. On ne parle pas comme ça à la cour d’Avelion.

Avelion. Un nom surgit de l’enfance qui m’a fait sursauter, comme un choc électrique. J’avais probablement mal entendu.

– Qu’est-ce que vous avez dit ?

– Tu m’as parfaitement compris.

Les souvenirs affluaient, déchirant la membrane de mon cerveau. J’ai bafouillé :

– Pe... personne n’est au courant. Je veux dire, pour Avelion.

– Si, moi.

– Impossible, je n’en ai jamais parlé.

L’inconnu a haussé les épaules.

– Aux autres, mais à l’époque on partageait tout.

– Mais de quelle époque vous parlez ?

– Tu ne crois tout de même pas que je vais te faciliter la tâche ?

Mon désarroi semblait l’amuser. Il me faisait penser à un chat qui se distrait en torturant une souris. Je me suis cramponné à la logique comme à un garde-fou.

– J’ai dû forcément en parler à quelqu’un, et puis j’ai oublié l’avoir fait.

L’inconnu a hoché la tête.

– Je t’accorde que tu ne te souviens pas de tout. Mais il n’y a que nous deux qui connaissons l’existence d’Avelion.

– Tu serais...

– Vas-y.

Je me suis entendu prononcer le prénom comme si quelqu’un s’était emparé de ma bouche.

– Richard ?

L’autre a eu aussitôt l’air moins nerveux, délivré d’une énorme tension, même s’il n’en avait jusqu’alors rien laissé paraître.

– Oui. Heureux que tu finisses par l’accepter.

Non, je n’avais rien accepté du tout. Ça ne pouvait être lui, parce que Richard n’a jamais existé. Du moins pas comme on l’entend d’ordinaire. Le type s’est penché vers moi et a murmuré :

– Nous venons de franchir une étape importante, David. Ensemble, comme au bon vieux temps.

Richard avait toujours été là pour moi, un soutien dans les moments difficiles, le plus fidèle compagnon que l'on puisse souhaiter. Seulement voilà, il n'était précisément qu'un souhait.

Un ami imaginaire.

– Je suis très fier de toi.

Le stress de l'entretien me faisait complètement perdre la tête. Oui, j'étais en train d'inventer tout ça, comme quand on se refait un film. Ou que l'on se rejoue une scène pénible de la vraie vie, des heures ou des jours après, en changeant les détails pour la rendre acceptable. C'est ce que je fais toujours quand il m'est impossible d'ignorer le passé. Je le réinvente, cela me reconforte. Il ne fallait pas chercher plus loin l'explication de ce qui m'arrivait.

J'avais repensé à mon ami imaginaire parce que l'intérêt que m'accordait Eidetic me collait la pression, et que j'avais besoin d'être rassuré. Fin de l'histoire.

L'annonce de mon vol est tombée juste à point. C'était un excellent prétexte pour me tirer de là. J'ai jeté quelques pièces sur la table et filé vers l'aire d'embarquement. Au moment de m'engouffrer dans le hall, je n'ai pas pu m'empêcher de tourner la tête.

Richard continuait de me fixer.

Chapitre 2

Cher Journal,

J'ai pris place à bord de l'appareil. L'avion file dans le ciel comme un missile à longue portée. Un Eradicator, cinq mille pièces à l'achat au niveau 2 de *Global War*. J'en ai un entrepôt entier, de quoi détruire toutes les capitales de cet univers virtuel, alors que dans le vrai monde je n'ai jamais quitté mon patelin.

Mount Pleasant, une gentille petite ville de Caroline du Nord gagnée sur les marécages. Elle ressemble à une construction de poupées perdue au beau milieu d'un jardin négligé. Pour la plupart de ses habitants, c'est un véritable paradis, tout le monde se connaît. Je hais cet endroit. Les semaines s'y succèdent, identiques, rythmées par l'ennui des week-ends. Barbecues le dimanche quand il fait beau, chorales qui sonnent aux portes pour entonner des cantiques durant les fêtes de fin d'année. Je dois reconnaître que mes parents n'ont plus organisé depuis longtemps de barbecues, et qu'ils n'ouvrent pratiquement jamais à leurs voisins. Si Papa et Maman étaient des personnages de romans, ils seraient Robinson Crusoé, mais chacun sur son île. Pas de doute, je suis bien leur fils. Les chiens ne font pas des chats, bien que ce cas de figure existe dans un jeu que l'on peut importer de Taïwan, un truc de naze qui veut imiter *Pokémon*. Inutile de le télécharger, en plus il est saturé de virus, pire qu'une grippe mutante. C'est fou, j'ai dans la tête quantité de références qui ne me servent à rien. C'était déjà le cas à l'école, puis au collège. Mais le pire a été le lycée.

J'ai vécu mes trois ans dans l'établissement de Mount Pleasant comme une authentique épreuve. Le genre de défi qui ferait baisser les bras au plus entreprenant des *gamers*. Qu'est-ce que j'ai pu m'y faire suer. S'il avait

fallu rebaptiser l'ennui, on l'aurait appelé David. Tous les jours la même chose, du rien que l'on empile sur du rien pour combler un vide. Les enseignants n'étaient pas franchement responsables, ils faisaient leur taf avec plus ou moins d'entrain et de talent. Ce n'était pas non plus la faute des garçons et filles de mon âge, parce que dans l'ensemble ils m'ont accordé une paix royale. Qui aurais-je pu intéresser, y compris comme souffre-douleur ? Je comprends que l'on s'en prenne au rat de bibliothèque qui a toujours le nez plongé dans ses livres. Moi, je ne lis rien d'autre que ce qui apparaît sur mon écran. J'admets aussi qu'on puisse charrier une personne laide, ou quelqu'un qui a la face ravagée de boutons, du style surface lunaire criblée de cratères. Je ne dis pas que je l'excuse, mais c'est dans l'ordre des choses. En ce qui me concerne, je ne laissais pas prise aux vanes. Trop terne, pas de détail physique ou de manie dont on puisse se moquer. Rien qui ne me fasse remarquer. Cette transparence m'a isolé au sein du bahut. J'ai vécu dans un exil intérieur.

De toute façon, les autres avaient bien mieux à faire, comme assister à des matchs, traîner tous les vendredis soir dans le centre-ville, ou se peloter dans la voiture achetée avec le fric d'un job d'été. Une fois leur diplôme en poche, ils ont repris l'entreprise familiale ou ont été embauchés dans une banque. Les plus aventureux vendent des polices d'assurance en sillonnant l'État dans un vieux break. Et je ne parle même pas des filles. Elles ont rangé dans un placard leur tenue de pom-pom girls en attendant de devenir mères au foyer.

On pourrait trouver mes propos méprisants. Du style : « Oh, David, tu n'as pas l'impression de te la jouer à regarder les gens de haut, alors qu'ils ne t'ont jamais remarqué ? » La vérité est que je m'en fiche. Des autres, de ce qu'ils peu-vent penser de moi. De tout. Cela tient à mon trait de caractère. Je m'ennuie très vite. Un événement qui va bluffer tout le monde retiendra à peine mon attention. Guerres dans le monde, famine, crise boursière, ou même tragédie locale qui devrait me concerner. Comme la fois où la maison de Tim Weston a brûlé.

J'étais enfant à l'époque, et Tim était un garçon que je fréquentais à l'occasion. Enfin, c'est plutôt lui qui me cherchait. L'une des rares fois où quelqu'un s'est avisé de ma présence. Cela tient peut-être au fait que nous étions tous les deux très jeunes. Les petits développent une autre perception de ceux qui les entourent, je le crois sincèrement. Bref, Tim n'arrêtait pas

de me pourrir la vie. Du genre extra large. Si on pouvait verser les ennuis dans une coupe de fiel, ceux que me causait Tim auraient débordé d'un Maxi-Coca. À l'école, il s'arrangeait pour que je sois puni à sa place, et m'a même un jour bousillé mon vélo. Un super V.T.T., idéal pour les randonnées, auquel je tenais comme à la prunelle de mes yeux. Plus encore que le Netbook sur lequel je tape ces lignes, cher Journal. Les sales tours de Tim Weston avaient fini par m'ôter le sommeil. En voyant l'aube poindre à travers les stores de ma chambre, j'appréhendais le jour à venir.

Alors j'ai fini par en parler à Richard, au cœur de la nuit – mais mon compagnon invisible était toujours éveillé quand j'avais besoin de lui. Comme à son habitude, il m'a dit de ne plus m'inquiéter.

– Je vais arranger les choses.

– Comment ?

Richard m'a posé un doigt sur les lèvres.

– Ne me demande rien, car tu pourrais ne pas aimer la réponse. Il te suffit de savoir que tu n'as plus à t'inquiéter.

Deux jours après, la maison des Weston a pris feu, carbonisée des fondations au toit. Tout y est passé. Meubles, vêtements, tout le nécessaire quotidien et, pire encore, jouets des enfants et photographies auxquelles on tient par-dessus tout. La famille a déménagé. Pas simplement changé de maison, mais quitté la ville. Je ne sais pas pourquoi ils sont partis, mais les gens ont dit que c'était en rapport avec des factures impayées et tout un tas de trucs importants auxquels monsieur Weston ne répondait plus, même s'il affirmait n'avoir rien reçu. À l'entendre, quelqu'un s'était débrouillé pour lui faucher son courrier, histoire de l'enfoncer davantage. Il aurait fallu que ce quelqu'un soit drôlement habile, voire invisible, parce que monsieur Weston a fini par camper nuit et jour pas loin de sa boîte aux lettres, les yeux rougis et explosés de fatigue. Les voisins ont dit que ses propos étaient ceux d'un homme diminué, et qu'il n'avait plus toute sa tête. Toujours est-il que Tim a dégagé de ma vie.

Merci Richard.

Ce qui nous ramène à l'épisode de l'aéroport. Cela m'a fait bizarre d'imaginer Richard aujourd'hui. Oui, j'insiste sur « imaginer » parce qu'autrement ça ne présente aucun sens. Je dois stresser un max à l'idée de découvrir une grande ville, d'affronter ses enjeux. Pourtant, j'ai cru étouffer à Mount Pleasant, comme si mon âme se noyait dans l'aquarium du salon.

Très vite, j'ai trouvé refuge dans ma chambre. Quand on m'a offert mon premier ordinateur, je pouvais passer des heures à fixer l'écran qui scintillait dans la pénombre. Je ne l'éteignais jamais malgré les ordres de mes parents. J'avais trop peur de couper les ponts qui menaient à un autre monde, virtuel mais ô combien plus riche que la réalité.

Et avant, il y avait Avelion.

Une contrée riche, aux plaines s'étendant bien au-delà de l'horizon, dont je n'ai jamais fait le tour. Pour être précis, Avelion était limité dans sa partie orientale par la terrifiante Forêt Noire. Ses arbres tordus en marquaient la frontière comme une plaie est bordée par des lèvres. Je ne m'y suis jamais aventuré, contrairement à Richard. Il pouvait disparaître durant des jours avant que je ne le revoie pour des sorties moins risquées. Combien de fois, en sa compagnie, ai-je emprunté la voie royale, ornée de part et d'autre de statues d'antiques héros, qui menaient au château. J'y habitais, tout comme mon ami. En temps ordinaire, nous n'avions pas les mêmes occupations et nos journées étaient bien remplies. Mais l'on se retrouvait chaque soir et parfois même durant l'après-midi, lorsque nous avions accompli nos nombreuses corvées. Dans la cour d'enceinte, où s'entraînaient les écuyers, Richard m'apprenait à me défendre, sans parvenir à de grands résultats, et je lui montrais quelques tours de magie enseignés par mon maître enchanteur. J'étais un très bon apprenti.

Tout cela est si loin.

Comment le type de l'aéroport peut-il être au courant ? Il faut que j'y réfléchisse. Voyons. Il connaissait mon prénom et a prononcé le nom d'Avelion. Déjà, ça réduit de beaucoup les faits impossibles. Il ne m'a pas dit ce qu'était la contrée, ni ce que l'on y a fait. Peut-être en ai-je parlé à quelqu'un, encore que cela m'étonne. Je ne suis pas du genre à pleurer sur une épaule, vu que j'évite le contact des gens. Même enfant je ne me suis jamais épanché. Sauf avec Richard, ce qui nous renvoie une fois de plus à l'incident de l'aéroport. Soyons clair :

C'est moi qui ai prononcé « Richard ».

C'est moi qui ai prononcé « Richard ».

C'est moi qui ai prononcé « Richard ».

Il a suffi au type de confirmer. Autrement dit, inutile de se prendre la tête. À l'évidence il me connaît, mais sans plus.

Et si l'inconnu de l'aéroport était Tim Weston ? Non, je plaisante. Tim avait un goût de chiotte dans tous les domaines, et même avec le temps qui passe, il ne se serait jamais habillé avec autant d'élégance. Alors, j'ai rencontré le Richard d'aujourd'hui ou bien l'ai-je inventé ? Après tout, n'importe qui peut être victime d'illusions passagères, sans compter les phénomènes collectifs. Ce n'est pas comme si j'avais assisté à l'atterrissage d'une soucoupe volante en plein New York, là où, pour le coup, je ne vais pas tarder à arriver.

Cher Journal, l'hôtesse vient de me prier d'éteindre le Netbook et d'attacher ma ceinture.

Bye.

OceanofPDF.com

Chapitre 3

Cher Journal,

Ça y est, je suis dans le taxi. Un *yellow cab* pris à l'aéroport John Fitzgerald Kennedy. Nous sommes en train de quitter le New Jer-sey, Manhattan approche. Je me fais l'impression d'être un touriste avec guide de la cité en poche, prêt à mitrailler les buildings avec son appareil photo. En tant que provincial, je ne vaudrais pas mieux que tout ces gens qui rappliquent du monde entier. Comme eux, j'ai effectivement un guide, sauf qu'il va me servir à trouver le lieu où se déroulera mon entretien d'embauche. Pas question de vacances pour moi, c'est même plutôt le contraire. J'ai aussi le tirage papier de la réservation électronique pour l'hôtel. C'est Eidetic qui prend à sa charge tous les frais. J'espère franchement ne pas les décevoir.

Qu'est-ce que je vais bien pouvoir leur dire sur mon boulot de concepteur ? Je scénarise et suis graphiste, toutes mes créations peuvent être vues sur mon site. Si j'en crois les commentaires que n'importe qui peut laisser, les uns trouvent ça follement original, et les autres totalement consensuel. Bref, ça peut plaire à tout le monde. En pistant les liens et les mots-clés qui mènent à ma page d'accueil, je peux avoir une idée de qui vient me rendre une visite. Il y a les amateurs de porno, mais eux je laisse tomber, parce que n'importe quoi peut les faire rappliquer. Un jour, j'avais écrit « au sein de » et cela m'a valu un pic de fréquentations. Sinon, il y a les *geeks* en tout genre, fans de design ou traqueurs du dernier logiciel graphique. Ceux-là peuvent s'intéresser à mon travail quelque temps. Enfin, il y a les véritables pros. C'est ainsi qu'Eidetic m'a repéré, en tombant sur mon site.

Cela n'a rien d'extraordinaire. La plupart des nouveaux talents musicaux et des super acrobates en skate ont été repérés sur Facebook ou YouTube. Attention, ce n'est pas parce que je me désintéresse du monde que j'ignore tout de lui. J'évite le plus possible de me confronter à la réalité, mais elle s'arrange toujours pour tracer son chemin jusqu'à moi. Ce qu'Eidetic a fait.

Mince, je vais être en contact avec la boîte qu'a fondée Steven Banks. Pour quantité de gens dans le monde – et je ne parle pas seulement des joueurs – cet homme est un dieu. Millionnaire à vingt ans (mon âge), il atteint son premier milliard six ans après. Il a bâti sa fortune en nourrissant l'imaginaire des utilisateurs, ou plutôt en le façonnant. À travers ses jeux, Banks a capturé leur mental pour mieux le remodeler. Un tel charisme donne forcément du pouvoir, et l'on frissonne à l'idée de ce qu'aurait pu en faire un dictateur. Mais Steven Banks est un artiste, le visionnaire d'un nouvel âge. Un futur déjà là pour peu que l'on allume sa console ou que l'on possède une Wii. Personne ne pourra dire que je déborde d'affection pour mon prochain, cependant j'ai du respect pour cet homme. Du respect mais pas de l'admiration, car je sens en moi la possibilité de faire aussi bien que lui. Voire mieux.

Ce n'est pas mon quart d'heure d'ego hypertrophié. Sérieux, je suis sincère. J'ai tout pour réussir. Mais en même temps je subis une force qui me pousse à l'échec. Cette puissance négative est en moi et côtoie mon talent artistique. Un peu comme l'ange et le démon que l'on voit tourner autour de la tête d'un *toon*, dans les dessins animés. Richard l'avait d'ailleurs senti. « Tu es ton pire ennemi », avait-il coutume de me dire. Pas faux. Maintenant que mon compagnon n'est plus là, il n'y a personne pour m'aider. Je ne dois compter que sur moi. C'est à la fois exaltant et terrifiant. Qu'est-ce que Steven Banks a pu voir chez l'homme invisible ? À la limite, peu importe, car je ne vais évidemment pas le rencontrer. Le dieu des jeux va déléguer ses apôtres, des créatifs et peut-être un psychologue. Ou un tireur de tarots et une dompteuse de loutres savantes. Voilà que je recommence à imaginer des scénarios...

Eidetic a apprécié mes démos. En recevant leur mail, j'ai d'abord cru à un spam ou à une mauvaise blague d'un ancien condisciple de la fac. À l'université, j'ai suivi un cursus d'arts appliqués, pas très longtemps : trois semestres. Je m'y ennuyais, les profs en savaient moins que moi. Ce n'est

pas de la vantardise mais un fait. La preuve, qui a été contacté par Eidetic ? Oui, car le mail s'est avéré authentique. Je m'en suis avisé en le traçant, ce que la boîte a d'ailleurs remarqué. Ils m'ont félicité. « Excellent, David, nous apprécions l'initiative. » La firme recherche de jeunes talents, des concepteurs proches de la clientèle adolescente et qui en connaissent les goûts. C'est l'occasion de faire quelque chose de bien dans ma vie, à condition de ne pas les décevoir. D'un autre côté, je ne fais pas ça pour eux, mais pour moi. Mais d'abord ils doivent être convaincus.

On rentre dans New York. Les avenues sont comme des vallées encaissées. Les buildings ressemblent à des canyons. Je n'ai jamais rien vu d'aussi haut, à l'exception des hauts chênes millénaires qui poussaient dans la Forêt Noire. Manhattan ressemble à une jungle minérale. Richard, je crois que tu apprécierais.

Il me tarde d'arriver. Je déteste la circulation. L'idée que des tas de dingues foncent dans leur caisson d'acier, isolés du monde extérieur, me flanque la nausée. Cela me rappelle les ballons à gonfler. Quand j'étais petit, les ballons me mettaient mal à l'aise. Je ne comprenais pas que, quelle que soit la manière dont on souffle, ils finissent par former des sphères parfaites. Plus tard, cette énigme a continué de m'intriguer. Sachant qu'un ballon contient je ne sais combien de molécules de gaz carbonique, disons des godzillions, comment font-elles pour trouver chacune leur place alors qu'elles adoptent des trajectoires en tout sens ? Il n'empêche que le ballon forme une sphère. Les rapports entre les êtres humains me semblent assez comparables. Un pur chaos qui donne une impression d'ordre. N'importe qui serait rassuré, sauf moi.

Le chauffeur du taxi me dit qu'on arrive. Hôtel Doral Inn, c'est bien cela. Façade imposante en grès rouge, architecture Arts déco. La super classe : on se croirait dans la Gotham City de *Batman*. Je dois régler ma course, combien donne-t-on de pourboire ? Il va vraiment falloir que je fasse un effort pour apprendre les usages. À New York, impossible de faire comme si les autres n'existaient pas. Je vais refiler un dollar au chauffeur, on verra bien. De toute façon, s'il n'est pas content, peu importe. La probabilité que je le revoie défie les statistiques. Cela dit, je suis quand même retombé sur Richard ce matin. Ou pas. Probablement non, il n'existe aucune statistique concernant les retrouvailles avec son ami imaginaire. Pas la moindre probabilité.

Bon, le temps de prendre possession de ma chambre, cher Journal, et je te communique mes nouvelles impressions.

OceanofPDF.com

Chapitre 4

Cher Journal,

Eidetic a vraiment bien fait les choses. Le hall d'accueil de l'hôtel est presque aussi grand qu'un stade de football. Grooms et bagagistes exécutent un ballet parfaitement réglé au service des clients. Ils les frôlent sans jamais les toucher. Je me suis tout de suite senti parfaitement à l'aise. Arrivé à la réception, je suis tombé sur une charmante jeune femme. Jenny, si l'on en croit son badge. Le carré de plastique indiquait qu'elle parlait trois langues. Je ne sais trop quoi penser de cette ouverture d'esprit. Comment peut-on s'intéresser aux autres cultures jusqu'à adopter leur langage ? J'ai déjà du mal à vivre en société. Je suppose qu'il faut y voir quelque chose d'admirable, mais c'est en tout cas hors de ma portée.

J'ai tendu ma réservation à la réceptionniste. Elle a tapoté sur son clavier, assez vite je dois dire, ce qui en ferait une véritable bête en programmation. À condition d'avoir l'esprit conçu pour. Toute son attention m'était consacrée et j'ai apprécié la manière qu'elle avait de s'adresser à moi, sa façon de me faire paraître important. Pour Jenny, j'étais quelqu'un. Un client, autrement dit la raison d'être de son métier. Elle m'a demandé si j'avais une carte de crédit, ce à quoi j'ai répondu non. Aucun changement sur son beau visage, pas de suspicion ou même de léger agacement. La réceptionniste m'a dit que tout était en ordre.

– Bon séjour chez nous, monsieur Craig.

« Monsieur » ? Je crois que personne ne m'a jamais appelé ainsi. On se serait cru dans *Palla-dium*, le jeu où il faut franchir un à un tous les niveaux du palace avant d'accéder à la suite royale qui surplombe la mer de Kaitar.

Et Jenny était comme les gardiennes aux clefs d'or du Palladium. Belle, attentionnée et inaccessible. Ce séjour à New York commençait plutôt bien.

Je suis monté dans l'ascenseur, direction le quinzième étage. J'adore les ascenseurs. Depuis petit, j'en raffole. Je sais que pas mal de gens s'y sentent mal à l'aise, que l'on peut y souffrir de claustrophobie. Moi, c'est le contraire. L'espace étroit de la cage est aux bonnes proportions, et on n'y côtoie des gens que durant un temps limité. Si j'avais un super pouvoir, je transformerais le monde en ascenseur. Je plaisante. Enfin, je crois.

Passe magnétique dans la serrure, hop ! j'entre dans la chambre. Boiseries aux murs, cuir des fauteuils, lit *king size* et une moquette en fourrure de Muppet. Minibar soigneusement garni. Cacahuètes, barres chocolatées, sodas, la base du régime alimentaire d'un *hacker*. De l'alcool aussi, vodka, gin et whisky en mignonnettes, mais je n'y touche pas. L'alcool n'est pas pour moi, c'était plutôt le truc de Richard. Un jour il m'a obligé à ouvrir le réfrigérateur pour... bref, sans commentaire. J'ai été obligé de ramasser son vomi. Après quoi je lui ai fait la tête durant quatre jours, autant d'heu-res qu'il a mal vécues. Mon compagnon invisible me suppliait d'arrêter, mais il a enduré toute sa peine, jusqu'au bout. Cela n'a pas été facile pour moi non plus, et j'avais bien envie de l'écouter. Mais j'ai tenu bon. Il faut savoir être ferme, surtout avec ses amis. Qui aime bien châtie bien. Bon, à vrai dire, c'est moi qui avais bu le punch que Maman avait mis dans le frigo. Mais ça, je ne l'ai compris qu'après, lorsque Richard a disparu de ma vie. Sur le moment, je l'ai vraiment traité en coupable. Je n'ai jamais plus bu d'alcool.

Pour faire le tour complet des vices, du moins ceux que l'on tolère publiquement, il y a un petit panneau sur la table de nuit qui indique « Défense de fumer ». Évidemment, cela ne me concerne en rien. Je ne fume pas, en premier lieu pour conserver ma santé, et puis parce que la clope est mauvaise pour les ordinateurs, consoles, etc. Enfin, il y a les gens. Cela peut sembler bizarre que je fasse cas des autres, mais c'est au contraire très cohérent. Si je n'aime pas qu'ils m'approchent, je ne vais pas aller vers eux *via* la fumée que j'exhale. Je repense à l'interdiction de fumer, le cercle rouge barré en diagonale sur fond de tige allumée. Un jour, l'humanité ne saura tout simplement plus ce qu'il signifie. On prendra peut-être ce logo pour un symbole religieux. Un truc tabou.

J'ai lu sur un site consacré au nucléaire que les responsables des déchets pensent déjà aux hommes du futur. Imaginons qu'il y ait une apocalypse, disons une guerre mondiale. Le massacre en règle, bien ordonné, d'une froideur clinique qui caractérise les scientifiques travaillant pour l'armée. La fin de toutes choses, sans possibilité de prolongation. Le match est fini, désolé, aucune équipe n'a gagné. Mais disons que les spectateurs qui se trouvaient au sommet des gradins aient survécu. Pas en super forme, mais vivants. Eh bien leurs descendants retourneraient rapidement à l'état primitif. Du coup, comment les avertir de ne pas approcher des lieux irradiés ? Des graphistes y travaillent actuellement, et l'un des projets qui retient l'attention est de maquiller les zones concernées en territoires maudits. Avec des sculptures en béton effrayantes, voire un ou deux pièges dissuasifs, le tout à la façon d'un temple qui leur collera les jetons, comme dans *Doomquest*. Je trouve ça assez sympa.

Bon, il me reste cinq heures à attendre avant le rendez-vous. Je vais peut-être commander quelque chose à manger au service d'étage. Rien de trop riche ni d'agressif, histoire de n'avoir pas de ballonnements ou l'estomac qui gazouille au moment de l'entretien. En réalité, je n'ai pas très faim. Le stress que j'estimais maîtriser commence à regagner en force. Soyons honnête, je flippe à fond. J'ai carrément la trouille à l'idée de me retrouver face aux chasseurs de têtes d'Eidetic. Gorge qui se serre, boule dans le ventre. Pourtant, j'avais pris des cachets en montant dans l'avion. Pas à cause du mal de l'air, mais par peur du crash. Ça m'est arrivé plusieurs fois d'être victime d'accidents d'avion. Panne de moteurs ou actes terroristes. Bon, d'accord, ce n'étaient que des simulations de jeu, il n'empêche que l'expérience est traumatisante. Alors ce matin, en montant dans l'appareil de Delta Airlines, j'ai pris des relaxants. Deux cachets. Là, j'ai des gouttes pour favoriser le sommeil.

Cinq heures, cela me laisse tout le temps d'un petit somme. Je règle le réveil digital, clignotement phosphorescent dans le noir, parfaitement en harmonie avec la lueur d'écran de ma console. Je vais peut-être entamer une partie de *Sunnycake*. Si les gouttes font vite effet, ça n'ira pas très loin. Par contre, autant profiter de cette sieste pour recharger la batterie de mon Netbook.

Fais de beaux rêves, cher Journal.

OceanofPDF.com

Chapitre 5

Non.

Le réveil.

Ce n'est pas possible, pas ça.

L'heure.

Je regarde les chiffres digitaux. Ils brillent dans le noir. Ne peuvent pas mentir.

Le rendez-vous.

J'ai loupé mon entretien.

Sommeil trop lourd. La faute aux gouttes pour dormir, aux cachets avant de prendre l'avion.

Non, David, c'est TA faute. Personne d'autre que toi, tu es tout seul dans la chambre d'hôtel. Tu vois quelqu'un à accuser, un bouc émissaire qui pourrait endosser à ta place les reproches ?

Aller à la salle de bains. Éviter de regarder mon reflet dans le miroir. Un double de moi-même, accusateur. J'ouvre le robinet, laisse couler l'eau, longtemps, jusqu'à ce qu'elle soit glacée. Je m'asperge le visage et la fraîcheur me fait du bien.

J'essaie de prononcer un mot. Croassement incompréhensible. Ma gorge est contractée, sèche, j'ai l'impression qu'elle est tapissée de limaille d'acier. Je penche la tête, bois l'eau qui continue de couler. Cela me calme un peu.

Je retourne dans la chambre, regarde à nouveau le réveil. Mieux, je l'étudie pour voir s'il n'y a pas une erreur. N'importe quoi. Un leurre, je cherche à me tromper moi-même. Oui, les chiffres ne sont pas les mêmes qu'au réveil. Ils ont changé, en pire, le décalage est encore plus important.

Presque trois heures. Mon entretien aurait dû avoir lieu il y a pratiquement trois heures.

Je regarde par la fenêtre. Le soir est tombé. Il n'y a probablement plus personne dans les locaux d'Eidetic.

Merde.

Merde merde merde.

Non. Je repense à Richard. Ne jamais être grossier, cela ne sert à rien et c'est un aveu de faiblesse.

Je m'assieds sur le lit, les draps sont à peine défaits, comme s'ils voulaient m'indiquer quel-que chose. Oui, mon erreur est peut-être rattrapable, il faut que je tente quelque chose.

Je défais mon bagage. Quelques vêtements, rien d'utile. Non, ce que je cherche est dans la sacoche, celle dont je ne me sépare jamais. J'y mets mon Netbook, ma console et ses cartouches de jeu. Je saisis la pochette en plastique. Quelques documents, uniquement des tirages d'imprimante. Je fouille dans les papiers. Historique de la firme Eidetic, un ou deux articles, voilà ce que je cherchais. Le mail qui a précisé les modalités de l'entretien. Un numéro de téléphone. C'est le même qui figure sur la page d'accueil de la firme.

Je dois les appeler.

Toujours cette impression désagréable dans la gorge.

Je retourne dans la salle de bains. Cette fois-ci, impossible d'éviter l'autre moi-même qui se reflète dans la glace. Je n'ai pas allumé et pourtant je l'aperçois. Difficile d'interpréter son expression. Se moque-t-il ou est-ce un air compatissant ? Peut-être les deux. À force de voir des visages familiers, on s'habitue et l'on perd la capacité à saisir leurs subtiles variations. Tout ce qui n'a pas le caractère de la nouveauté finit par provoquer l'ennui, et je ne connais que trop mon visage. J'aimerais tellement que ce soit celui de Richard.

Laisse tomber. C'est valable pour le reflet et pour moi. Arrête de gamberger et fais quelque chose. Pourquoi es-tu retourné à la salle de bains ? Ah, oui, pour boire à nouveau. Je verse de l'eau dans le verre à dent. Avale de longues gorgées apaisantes. Je tente à nouveau de prononcer un mot.

« Eidetic. »

Essaye encore.

« Eidetic. »

Ça devrait aller. Je prends le numéro de la firme, saisis mon téléphone mobile. Non, si la réception est mauvaise ou que le son est pourri je ne vais réussir qu'à agacer la personne en bout de ligne. Inutile d'aggraver mon cas. Je prends l'appareil de la chambre. C'est un combiné à fil – j'ignorais que cela existait encore. Comme un cordon qui me relie peut-être à Eidetic, le signe que cela mérite d'être tenté.

Je compose le numéro. Tonalité morne, on dirait un cardiogramme plat. Qu'est-ce qui ne va pas ? Je lis l'affichette autocollante fixée à l'intérieur du combiné. Il faut composer le zéro pour appeler à l'extérieur. J'entre le chiffre, nouvelle tonalité mais cette fois-ci le son est clair, comme une invitation. Je tape le numéro de la boîte.

La communication est établie. Une sonnerie, deux. Décrochez, je vous en supplie décro...

« Eidetic. »

Un nom qui se suffit à lui-même, sûr de soi, pas besoin d'en dire plus. La voix est masculine, le ton grave, neutre.

– Eidetic, je vous écoute.

C'est peut-être le concierge, ou le vigile qui assure la garde de nuit.

– Oui, euh, voilà, hum, je voudrais parler à quelqu'un.

– On en est tous plus ou moins là.

J'hallucine. Le type se marre ou c'est moi qui l'imagine ? Je tente une nouvelle approche.

– Je m'appelle David Craig, et je devais me présenter à un entretien d'emb...

– Un instant, je vous passe le service.

Il me met en attente. Musique de supermarché. Ça m'est égal, au moins il y a quelqu'un. En fait, je ne suis pas étonné. Eidetic est le genre de boîte où des fondus travaillent nuit et jour, encore plus accrocs aux jeux que leur future clientèle.

– Eidetic, direction des ressources humaines.

Merci au type de l'accueil, merci, merci, merci. Même les bureaux administratifs restent ouverts. Voix féminine, timbre amical qui favorise la connexion entre la firme et le reste du monde.

– Bonjour, enfin plutôt bonsoir, je m'appelle David Craig.

– Susan Gowen. Bonsoir monsieur Craig.

– Je vous téléphone au sujet de mon entretien.

Pause. Silence au bout du fil puis :

– Oui.

Peut-être une légère inflexion à la fin du mot, comme pour amorcer une question. La personne ne s'implique pas, c'est à moi de me découvrir. Excellente stratégie. Le personnel d'Eidetic est vraiment très fort, à tous les niveaux.

– Je souhaiterais m'excuser.

Pas plus : j'ouvre les négociations. Elle paraît hésiter.

– Des excuses, mais pourquoi donc monsieur Craig ?

Puissant, elle joue très efficace. Est-ce de l'ironie ou veut-elle que je m'aplatisse, que j'aligne les prétextes bidons ou que je pleurniche une confession sincère avant de me raccrocher au nez ?

– Parce que je n'ai pas été à la hauteur.

Là, c'est dit. Combien de fois l'ai-je pensé dans ma vie ? Certainement plus souvent que je ne l'ai avoué.

Elle rit, d'une façon mondaine, un rire de société qui n'engage à rien.

– Je comprends, monsieur Craig. C'est important d'évaluer ses limites. Ainsi, il devient plus facile de les repousser.

De quoi parle-t-elle ? On dirait une psychothérapeute ou un gourou qui animerait un stage de remise en forme à San Francisco. Il faut que j'abaisse ma garde. Dernier round, on joue le va-tout.

– Je voulais savoir quelle est votre décision, si j'ai encore ma chance.

– Nous avons tous de la chance.

Ça, je comprends. Pour Eidetic, mieux vaut se rendre compte tout de suite de ce que je suis. Parce qu'une fois qu'ils m'auront engagé, ce sera trop tard. Mais moi, en quoi suis-je favorisé ?

– Pourrais-je connaître votre décision ?

– Monsieur Craig, je suis sûre que vous ne l'ignorez pas. Veuillez m'excuser mais j'ai un autre appel en attente. Excellente soirée.

Clic.

Communication coupée, je regarde le cordon du téléphone. Oui, c'est sûr, nos rapports s'arrêtent là. Fin de partie dans un jeu où je n'ai même pas passé la première épreuve.

En relisant ces lignes, je me rends compte combien je suis centré sur moi-même. Ce n'est pas une découverte, mais j'ai tendance à ne plus m'en

aviser, comme une douleur qui finit par être familière. Je suis ma propre peine, et la vie me le rappelle en certaines occasions. Comme celle-ci.

Je t'ai carrément oublié. Donc permets-moi de me rattraper ci-dessous.

Cher Journal.

OceanofPDF.com

Chapitre 6

Cher Journal,

Eidetic a payé la chambre pour trois jours. Alors je reste à l'hôtel, car je n'ai aucune envie de retourner dans mon trou. Ce sera un aveu d'échec que j'aime autant reculer, même s'il est inévitable.

Voilà comment s'est passée ma matinée :

Lever.

Relevé des mails.

Douche.

Petit déj' (plutôt mieux que d'habitude).

Web.

Jeu sur console.

Mise à jour de mon site.

Travail sur un projet d'anime, mais je n'ai pas trop le goût à ça.

Cet après-midi, j'ai un peu traîné dans les rues. Le centre de Manhattan est chouette, parce qu'il y a quantité de touristes venus du monde entier et que l'on peut se fondre dans la foule. Idéal pour moi. En fait, personne ne fait attention à qui que ce soit. J'ai même vu un jogger sauter au-dessus d'un clochard qui dormait sur le trottoir. Le type a poursuivi sa route sans même ralentir. Je suppose que ce n'est pas franchement top du point de vue des relations humaines, bien que je n'aie trop rien à dire là-dessus, vu que le rapport aux autres est un thème qui me demeure assez étranger. Et puis à New York, fais comme les New-Yorkais.

J'ai arpenté Broadway, une avenue qui devient de plus en plus crade à mesure qu'on la descend, et me suis arrêté à Forbidden Planet. C'est une boutique spécialisée en collectors de science-fiction. Une vraie caverne

d'Ali Baba pour ceux qui aiment collectionner ce genre de choses. Ce n'est pas mon cas. Au bout de quel-ques minutes, je me suis même senti assez mal à l'aise. J'avais l'impression d'être dans un cimetière pour jouets. Les machins sont soigneusement étiquetés et rangés sur des étagères, à la manière des tiroirs de morgue, du moins l'idée qu'on s'en fait. Certaines figurines ont plus de prix si elles sont vendues dans leur emballage transparent, un peu comme les sacs où l'on met les cadavres, et il ne faut surtout pas les en sortir sinon elles perdent de leur valeur. D'ailleurs, il n'y avait que des adultes friqués dans le magasin, pas un seul enfant. C'est dingue, avec leur argent de poche les gosses ne pourraient s'acheter ces jouets. Il paraît qu'au Japon, certains robots et autres poupées (genre Astro Boy) sont considérés un peu comme des petits dieux. Encore un truc qui m'échappe, je crois n'avoir gardé aucune chose de quand j'étais petit. Je ne m'attache pas facilement. Je compte limiter mes incursions dans la ville car je ne veux pas m'y intéresser, puisqu'il va me falloir la quitter très vite.

J'ai acheté de quoi manger dans un 24/24. Les repas de l'hôtel sont bons, mais je ne veux pas abuser en alourdissant la note d'Eidetic. Je passe des heures assis sur le lit, que je n'ai pas défait, en ne pensant à rien de précis. Encore que ce n'est pas vrai. J'ai beau varier mes réflexions, elles me ramènent toutes à Avelion, comme à une destination inévitable mais perdue de vue il y a très longtemps. Cela ne m'était plus arrivé depuis des années. Et là, je ne peux carrément pas faire autrement.

Ça me rappelle un truc entendu à la fac. Le prof d'histoire de l'art nous avait parlé d'une méthode pour se souvenir qu'employaient les gens de la Renaissance. Bon, je suppose que tout le monde n'utilisait pas ce moyen, plutôt les philosophes ou les peintres. Ils l'appelaient « l'architecture de la Mémoire ». L'idée était d'imaginer un palais, en commençant par les pièces, les couloirs, en gros tout ce qui se rapportait à la construction. Puis, en se concentrant, il fallait placer dans les différents endroits quantité de meubles, de sculptures, de tableaux, en associant à chaque chose un souvenir. Ainsi, en déambulant par la suite dans cet environnement imaginaire, on pouvait tout se rappeler, uniquement en fixant les objets. Ceux qui employaient cette technique pouvaient reconstituer des véritables chaînes mentales, rien qu'en se promenant, comme on le fait de nos jours dans un jeu. Sauf que là il s'agissait d'un espace intérieur, sans support concret. Le prof disait d'ailleurs que notre époque n'avait rien inventé dans

le domaine des réalités virtuelles, que l'on avait même plutôt régressé puisqu'il nous fallait maintenant un appareillage. Cela me semblait un peu tiré par les cheveux, mais il n'empêche que c'est exactement ce qui se produit aujourd'hui.

Je suis retourné en Avelion.

Durant des heures, au point que je n'ai pas vu la nuit tomber. Comme dans un rêve, je me suis approché du château. Il était tel que dans mon souvenir, une flèche rocheuse pointée vers le ciel. J'ai emprunté l'un des grands escaliers de pierre qui mènent aux murs crénelés. Depuis le chemin de garde, on distinguait parfaitement les quatre tours hexagonales ainsi que le donjon et ses niches où vivent les aigles. On dit que tant qu'il y aura des aigles au sommet de la sentinelle minérale, Avelion sera protégé. Je pouvais voir en contrebas toute l'étendue du pays, une mosaïque de champs et de vergers qui s'étendait jusqu'aux collines. Mon regard s'est porté vers la forêt interdite. Elle est toujours aussi dense, une masse compacte d'ormes, de chênes et de hêtres aux frondaisons entremêlées. Les arbres semblent y vivre éternellement, et pourtant ils sont tous malades. Lorsqu'on incise leur tronc, couvert d'humus comme une lèpre, il en coule une sève épaisse et empoisonnée. Personne ne s'aventure jamais dans la forêt, nul n'ose affronter ses buissons épineux qui interdisent l'accès aux marais.

Personne, à l'exception de Richard. Il prétendait se rendre régulièrement dans la forêt. Longtemps je ne l'ai pas cru. Comment un enfant oserait-il entreprendre ce que des adultes refusaient de faire ? C'était pour moi de la fanfaronnade, ainsi qu'il en va souvent chez les petits garçons en général, et plus encore de sa part. Mais un soir, il est rentré dans ma chambre, les vêtements lacérés par les ronces, une estafilade sanglante lui barrant la joue. Richard a écarté le pan de sa cape et m'a montré le champignon. À la lueur de la lampe, on aurait dit une tête de bébé déformée dont la bouche dégorgeait un suc vénéneux. Je l'ai jeté dans la cheminée où brûlait un feu d'hiver, ce qui a fait rire mon ami. Richard disait souvent que je n'étais qu'une poule mouillée, avant de redevenir sérieux. Cette nuit-là, j'ai été bien obligé de le croire. Cela a renforcé nos liens, et augmenté l'ascendant que mon compagnon imaginaire pouvait avoir sur moi. Suite à quoi, je lui ai toujours obéi, sans jamais avoir à le regretter. Du moins, pas vraiment.

Aujourd'hui, Richard n'était pas au château. Je l'ai cherché dans toutes les salles aux murs couverts de tapisseries en brocart, jusqu'aux tréfonds des cuisines, reléguées aux sous-sols où flotte en permanence un agréable parfum de viande rôtie. Parfois, Richard la comparait en plissant le nez aux relents de brûlé qui remontaient des décombres, là où se trouvait auparavant la maison des Weston. La finesse n'a jamais été son point fort. D'ailleurs, maintenant que j'y pense, il n'y avait aucune odeur à l'intérieur du château, y compris de moisi ou de renfermé, alors que le temps a passé. En s'éveillant de son sommeil de cent ans, la Belle au bois dormant a dû s'étonner de la même chose.

Mon ami n'était pas non plus dans la salle d'armes. J'avais pourtant l'espoir de l'y trouver car il s'y entraînait fréquemment. En fait, il n'y avait personne, pas même dans le village bâti près des contreforts. Aucun maraîcher ou colporteur, pas d'aubergiste vantant les mérites de son établissement aux passants. Les vieilles rues, pourtant d'ordinaire si animées, étaient vides. Les demeures aux façades sculptées de griffons ou de salamandres n'abritaient pas de familles ou d'ateliers d'artisans. Mais à la nuit tombée, quelqu'un a allumé les braseros qui éclairent chaque place. Je m'en suis avisé en reprenant conscience sur mon lit d'hôtel, fixant la lumière du néon qui brillait dans la salle de bains.

Même après être sorti de mon rêve éveillé, Avelion me paraît réel. Au moins autant que cette ville où je ne fais que passer, et beaucoup plus que Mount Pleasant, comme il en allait autrefois. Du coup, j'ai forcément pensé à tout ce qui m'est arrivé en deux jours.

Le Richard que j'ai croisé à l'aéroport, si tant est que je l'ai vu, n'est pas mon compagnon d'enfance. Il est plus grand, plus fort, alors que j'ai le sentiment de n'avoir pas changé. Ce qui est idiot, car comme je l'ai dit, le temps a passé. Sauf pour Avelion, semble-t-il. Bien que l'ayant imaginé lorsque j'étais enfant, c'était une belle création qui tenait encore la route. Pas très originale, une sorte de synthèse nourrie d'influences médiévales telles qu'elles apparaissent dans les films et les jeux, mais qui demeure intéressante. Après tout, *Le Seigneur des anneaux* continue de faire un tabac, et je ne parle même pas de la tendance Middle Ages toujours aussi active auprès des joueurs. Il y aurait peut-être moyen d'en faire quelque chose.

Cela dit, dans quel but ? En moins de temps qu'il suffit pour annoncer « veuillez libérer la chambre », je vais me retrouver dans mon minuscule appart, avec comme pic émotionnel de la journée le passage du facteur. Courses parce qu'il faut bien se nourrir, piles de linge enfournées dans les machines du Lavomatic, deux ou trois échanges par mails avec des *losers* dans mon genre, et le reste de ma vie à glander.

Tu parles d'une perspective !

Finalement je regrette d'avoir retenu l'attention d'Eidetic. Si cela n'était pas arrivé, j'aurais pu conserver l'espoir d'intégrer un jour la boîte. Paradoxal, non ? Alors que maintenant, tout est perdu. Voilà probablement pourquoi je suis retourné en Avelion. C'était chaque fois le cas, jadis, quand tout allait mal. J'y trouvais refuge, et Richard était là pour me consoler.

Hélas, pas de Richard dans la version 2.0 d'Avelion.

OceanofPDF.com

Chapitre 7

Je reviens vers vous suite à notre entretien. J'ai été très impressionnée par votre prestation, et je ne crois pas trahir une clause de confidentialité en disant qu'il en a été de même pour l'ensemble des décideurs.

Ce que vous défendez est audacieux sans être agressif, parfaitement dans l'esprit d'Eidetic. C'est exactement ce que nous attendons, des concepts à la fois nouveaux et classiques, qui se situent dans la continuité de ce qui fait notre identité. Tout cela est séduisant et prometteur.

Comme vous l'avez compris durant notre si agréable entrevue, nous fonctionnons en totale synergie. Notre firme encourage l'initiative personnelle dès lors qu'elle favorise le groupe. Mais pour cela, il faut d'abord connaître les « usages de la maison ». C'est pourquoi dans un premier temps nos nouvelles recrues effectuent un travail de base, souvent bien en deçà de leurs capacités, avant de se voir proposer un poste en responsabilités.

Cela vous convient-il ? Si c'est le cas, considérez que la place est à vous !

Nous vous attendons lundi à 9 heures.

Cordialement.

Susan Gowen

Eidetic

16-18 28th Street (angle 35th Avenue)

Phone : (718) 321 06 06

Chapitre 8

Cher Journal,

Ça le fait, je suis engagé !

OceanofPDF.com

Chapitre 9

Cher Journal,

OK, c'est sûr qu'une fois passé le moment d'exaltation, on est en droit de se demander comment c'est possible. Le problème est que je n'en ai pas la moindre idée. Aucune amorce d'explication, sauf à se prendre la tête avec des théories bizarres, genre possession vaudou. Oui, un peu comme dans le film *Dawn of the Dead* de George Romero, quand les zombies retournent en masse au centre commercial. Ils le font par habitude, une sorte d'instinct qui les guide vers un endroit familier et rassurant, quelque chose en relation avec leur vie précédente. Ça pourrait coller, d'autant que mon existence est plus ou moins celle d'un mort-vivant, à ceci près que je ne suis jamais allé chez Eidetic. La boîte était plutôt l'occasion d'échapper à mon passé et d'envisager l'avenir.

Franchement, je ne vois pas. On se croirait dans *Hypnos*, quand le joueur doit passer en mode somnambule pour franchir l'épreuve onirique. Et c'est un niveau auquel je n'ai jamais accédé, alors il n'y a vraiment pas de quoi être rassuré. D'un autre côté, j'ai eu mon trip zombie, en retournant moi aussi dans un lieu en rapport au passé et qui m'était agréable. Mais Avelion se trouvait dans ma tête, et je ne suis pas sorti de la chambre durant ce laps de temps. Et puis l'entretien a eu lieu avant-hier, quand je dormais. Punaise, c'est à n'y rien comprendre !

En plus, il semblerait que je ne me sois pas contenté d'une prestation médiocre, mais que je leur en aie mis plein la vue. On parle bien de David Craig ? C'est là qu'il doit y avoir méprise. Susan Gowen, la responsable des ressources humaines, a dû confondre les dossiers. L'éternelle histoire du

facteur humain qui introduit une erreur dans le programme. Inutile de chercher plus loin, ça a au moins le mérite d'être plausible.

Super, je retombe dans la logique pour mieux me faire rembarer. Parce que ce qui va se passer quand je vais me pointer chez Eidetic ne fait aucun doute. Je vais me présenter à la réception, la tronche enfarinée, on va me faire poireauter le temps que quelqu'un des relations publiques arrive, et là on va m'annoncer un truc du genre : « Désolé monsieur Craig, une défaillance de notre logiciel de gestion, mais vous ne serez pas venu pour rien. » Et je n'aurais plus qu'à me tirer, avec pour lot de compensation un T-shirt de la boîte, probablement trois tailles trop large. Ma vie est un ratage XXL, et mes emmerdes pourraient remplir un pantalon baggy.

Voilà que je recommence à m'apitoyer. Cela dit, si l'on ne peut pas se confier à son journal... C'est ce que j'aime chez toi, tu ne risques pas de me frotter le crâne avec le poing fermé en me traitant de pleurnichard, comme le faisait Richard. Exact, sauf que lui m'aurait arrangé le coup lundi matin.

Il faut tout de même que j'y aille, ne serait-ce que pour y voir clair. Et puis comme ça je pourrai mettre sur ma page Facebook que l'on m'a reçu chez Eidetic. Ça va me valoir pas mal de demandes d'amis, pour ce que j'en ai à faire : « Mario23 ou PrincessAcoma t'invitent à être fan » ! Quand je pense que des milliers d'utilisateurs y trouvent leur compte. Je les échangerais tous bien volontiers contre Richard.

Ou toi, cher Journal, ne sois pas si jaloux.

Chapitre 10

Cher Journal,

J'arrive à peine à le croire mais c'est vrai, je fais maintenant partie du personnel d'Eidetic !

Tu verrais les locaux, la *über* classe, et en plus pas loin il y a un joli square où je pourrai prendre ma pause déjeuner quand il fera beau. Sans compter le Museum of Moving Image qui se trouve à côté, un lieu dédié à la télé et au cinéma. L'hallu totale, mais je m'emballe, et il vaut mieux reprendre le fil des événements depuis le début.

Suivant les directives du mail adressé par Susan Gowen, je me suis rendu dans le Queens, à l'angle de la 28^e Rue et de la 35^e Avenue. Là, je me suis retrouvé face à un bâtiment industriel, en fait une ancienne usine de cogénération reconvertie en espace de création. L'endroit produit de l'électricité en recyclant les résidus de chaleur, comme on me l'a expliqué plus tard, c'est pourquoi la firme s'y est installée. Dans la cour, j'ai remarqué les emplacements de parking réservés, ce qui est assez inhabituel à New York où tout le monde prend le taxi ou le métro, voire se déplace à pied. En fait, pas mal de cadres des services administratifs habitent dans le New Jersey.

Stop.

Cher Journal, j'arrête de te faire languir et rentrons dans le vif du sujet.

Je suis arrivé avec une bonne vingtaine de minutes d'avance sur l'heure du rendez-vous indiquée, histoire de me faire jeter vite fait. Comme tu t'en souviens, j'évaluais mes chances d'être pris à un peu moins que zéro. Je suis rentré dans le hall qui était presque entièrement nu, à l'exception de sculptures en argile vitrifiée. L'espace est magnifiquement éclairé par un

skydôme aux panneaux en polycarbonate, une sorte de puits de lumière qui diffuse l'éclairage naturel jusqu'aux niveaux inférieurs. Il y a aussi un jardin à la japonaise, tout en sable gris et galets.

À l'accueil, l'hôtesse m'a donné un passe provisoire, en m'expliquant que c'était mieux qu'un badge visiteur. Les consignes de sécurité sont très strictes, à cause de l'espionnage industriel. On se serait cru dans *Alias*. Puis elle a parlé dans son micro-fourche :

– Monsieur Craig est arrivé. Très bien, je le fais patienter.

Elle m'a gentiment prié d'attendre en me proposant un café ou un jus de fruit. Comme je ne voulais pas que mon estomac fasse des gargouillis et me colle la honte, j'ai répondu un truc débile du style : « Super, merci. Et non, merci. » L'hôtesse a eu l'amabilité de me sourire, avant de ne plus faire attention à moi.

Je suis allé m'asseoir sur un canapé en cuir fauve et chrome, face à une table basse transparente où étaient posés des livres d'art, très chers et soigneusement empilés du plus grand au plus petit. Je parie que personne ne les ouvre jamais. Donc je n'y ai pas touché.

Susan Gowen est arrivée à neuf heures pile. Environ trente-cinq ans, vêtue d'un tailleur strict anthracite dont la sévérité était adoucie par une broche en émail coloré. J'ai su tout de suite qui c'était, simplement parce qu'après avoir jeté un rapide coup d'œil en direction de l'hôtesse, elle a foncé droit sur moi. En me voyant, la responsable des ressources humaines a semblé marquer un temps d'arrêt. Je me suis dit que c'était grillé mais en fait non, elle m'a tendu la main :

– Heureuse de vous revoir, David.

Oui, de me *revoir* alors que je n'avais pas le moindre souvenir de notre rencontre. Au lieu que la situation s'éclaircisse, elle ne faisait que s'embrouiller. J'ai réfléchi très vite. Quoi qu'il ait pu se passer avant, mieux valait laisser courir. De toute façon, je n'espérais aucune explication. Là, par contre, j'avais une chance de donner le maximum de moi-même. Alors j'ai décidé de jouer le jeu.

– De même pour moi, Miss Gowen.

– Susan, je vous en prie. Suivez-moi.

Son ton était à la fois extrêmement poli et impérieux. Elle m'a fait penser à un prédateur qui, coup de bol, vient de terminer son petit déjeuner.

Richard était comme ça, parfois, après avoir fait un truc dont il ne souhaitait pas me parler.

Je lui ai emboîté le pas. Négligeant les ascenseurs, l'employée d'Eidetic a emprunté l'escalier en verre feuilleté qui conduit aux différents niveaux. Trois étages en passerelles dont le bois d'essence rouge semble gorgé de sang. Chaque niveau donne sur une galerie où se répartissent les postes de travail, séparés les uns des autres par des murs en verre Profilit opaque.

– Cet environnement facilite l'interactivité.

J'ai hoché la tête sans que Susan Gowen puisse me voir puisqu'elle me tournait le dos. Salle de conférence, salle d'accueil pour les visiteurs, sauna, jacuzzi, on aurait dit que l'espace s'agrandissait à mesure qu'on le parcourait.

– Jacuzzi ?

– Mais oui, David, tout est fait pour rendre la vie agréable à nos créatifs. Et les persuader de travailler ici jour et nuit ! a dit ma guide en roucoulant un rire.

J'ai pensé qu'elle ne plaisantait qu'à moitié. D'autres grandes boîtes font de même, comme Google qui offre quantité de services sur place à ses employés. Effectivement, quand le boulot est une passion, je ne vois pas pourquoi on voudrait le quitter, même pour quelques heures. C'est encore mieux que lorsqu'on vit chez ses parents, sauf que mes vieux n'ont jamais eu de jacuzzi et qu'en plus ils ne seront pas là. Les avantages sans les inconvénients, en un mot l'éclate ! Au fur et à mesure de la visite, je perdais le compte des facilités qu'offrait Eidetic. La responsable a dû s'en rendre compte car elle s'est arrêtée et m'a dit, en me posant sur l'avant-bras sa main aux ongles parfaitement manucurés :

– Il va falloir vous familiariser très vite, car dorénavant vous êtes ici chez vous.

Et c'était à prendre au sens littéral, cher Journal, car la firme met une chambre à ma disposition, le temps que je trouve un appart.

– Bien, David. Avez-vous des questions ?

Je n'en avais aucune. Il me tardait d'arriver dans la zone réservée aux concepteurs de jeu. Susan l'a compris.

– Dans ce cas, laissez-moi vous présenter l'unité de recherches et de développement. La plupart des créatifs se trouvent en Californie, mais ici vous allez rencontrer le top de l'équipe.

Nous sommes rentrés dans une grande pièce dont deux des parois de verre sont couvertes de panneaux acryliques. On y a collé ou punaisé quantité de photos, diagrammes, dessins en simili 3D ou simples esquisses. Pour le reste, c'est un véritable foutoir : poupées de Peter Fowler posées à même le sol, peluche Gloomy Bear trônant sur un bureau... cela m'a rappelé le magasin de jouets Forbidden Planet, à ceci près que tout ici semble prêt à servir, comme si les objets avaient une vie et qu'ils étaient bien décidés à en profiter. Bon, il y a aussi les emballages de nourriture, sans parler des disques et autres clés USB répartis sur le sol que l'on risque d'écraser à chaque pas.

Face à tout ce bazar, Susan Gowen avait l'air mal à l'aise, comme une chercheuse spécialisée dans le biohazard qui se retrouverait sans combinaison protectrice dans un milieu infecté par un mégavirus. Elle a haussé les épaules, l'air de s'excuser. Ce qui était inutile, car ce type de désordre ne me gêne absolument pas. C'est le chaos qui précède la création, mon univers.

– Ah, voici nos jeunes génies adorés !

La responsable des ressources humaines s'est avancée vers un garçon et une fille qui avaient l'air d'avoir mon âge. Ils étaient assis sur un tapis afghan, le genre de truc qui vaut une fortune, même si celui-ci était usé. Visiblement, on interrompait une partie de mikado. C'est un jeu qui demande adresse et patience, ainsi que du calme. Idéal pour décompresser tout en conservant l'esprit en éveil quand on bosse sur un projet prenant.

– Salut, je m'appelle Coleman, a dit le type en se redressant lentement.

Il est assez petit. Sa tignasse blonde, coiffée en dreadlocks, m'arrive à hauteur d'épaule, mais il est sacrément baraqué.

– David Craig.

– 'lut David.

J'ai trouvé son accent bizarre jusqu'à ce Susan Gowen précise que Coleman venait d'Australie.

– Le pays des kangourous, mec. Je vais te mettre dans ma poche !

La jeune fille qui lui tenait compagnie a ri. Je me suis tourné vers elle. Son visage est tout simplement parfait. Un ovale pur, une peau incroyablement blanche qu'encadrent des cheveux noirs coupés au carré.

– Je suis Li Wei.

Ses yeux bridés semblaient m'hypnotiser, et j'ai détourné le regard. Elle portait des jeans Lucky Brand et un sportswear Gap à capuche. Des vêtements confortables, rendus informes par l'usage, qui ne mettaient pas en valeur sa silhouette, pareille à celle d'une danseuse. J'ai dû avoir l'air tarte à la fixer comme ça parce que Coleman m'a flanqué une bourrade dans l'épaule tandis que Susan souriait comme un requin – du moins l'idée qu'on s'en fait après avoir vu *Nemo* de Pixar.

– Tu n'es pas au bout de tes surprises, s'est exclamé l'Australien. Attends de rencontrer Stuart !

– C'est qui ? ai-je demandé.

– L'enfoiré qui nous supervise.

Susan Gowen a aussitôt affiché un air indigné.

– Allons, allons, je ne veux pas entendre de telles choses !

Je voyais bien qu'elle simulait et que la réplique de Coleman l'amusait, comme certains trouvent drôle un enfant qui dit des gros mots sans en comprendre le sens. Puis la responsable a rajouté :

– Je dois vous reprendre David, le temps de régler certaines formalités.

– À plus tard, a dit Coleman qui se penchait pour ramasser le jeu de mikado.

J'ai répondu la même chose en fixant sans réfléchir la jolie Asiatique.

Susan Gowen m'a fait signer des documents, pas sur papier mais directement sur écran avec un stylet, puis elle m'a confié à un jeune type qui distribue le courrier.

– Je vous conduis à votre chambre, a-t-il dit d'un ton las.

En le suivant, j'ai mesuré ma chance. Il me ressemble, j'aurais pu être à sa place, travailler pour Eidetic mais en accomplissant un job minable, sans jamais pouvoir vivre ma passion.

Oui, je crois que je vais me plaire dans cette boîte.

Chapitre 11

Ce matin, en arrivant, j'ai découvert tes essais luminosité.

Pour te dire la vérité, j'ai un peu fait la fête hier soir au Marquee, une super boîte mais pas pour toi, laisse tomber. Bref quand j'ai ouvert ton truc, j'ai cru que mon cerveau allait exploser. Ma migraine a amplifié, par ta faute, David.

Non mais c'est quoi cette surbrillance, tu te crois dans un casino de Las Vegas ??

As-tu oublié que dans notre clientèle nous avons aussi des acheteurs gothiques, tendance vampire, et que s'ils entrent en contact avec ton espèce de tache solaire ils vont être réduits en poussière ?

Sérieusement, David, tu me déçois. Un responsable de projet Eidetic est en droit d'attendre mieux.

Stuart

PS : tu peux venir rechercher ton taf dans ma corbeille.

OceanofPDF.com

Chapitre 12

Cher Journal,

Stuart a décidé de me pourrir la vie. Et ce, dès la première minute de notre rencontre. Pour commencer, il m'a toisé de son air arrogant, avant de me refiler un boulot de naze que n'importe qui pourrait faire après avoir compulsé un manuel de développement XNA pour Xbox ou PC ! Et encore, sans le lire, juste en y jetant un œil tout en avalant des Pringles. C'était bien la peine d'être engagé dans cette boîte qui dispose d'un super matos alors que je faisais mille fois mieux chez moi. Je vaudrais plus que ça et Stuart le sait.

Mon travail est parfaitement *clean* mais bien sûr, rien ne lui convient. Je pense qu'il cherche à me jauger, par une sorte de mise à l'épreuve, à moins que tout simplement il ne souhaite me casser. Ce serait bien le genre de ce mec, le style à ne pas supporter que l'on soit bon dans sa partie, parce qu'il se figure que cela pourrait représenter une menace. Cela dit, en fonctionnant comme ça, c'est sûr qu'il ne doit pas se faire que des amis. Et je ne suis pas le seul à penser ainsi.

En plus, c'est quoi ce coup de raturer des mots dans son mail ? Il ne pouvait pas les effacer et rédiger un autre truc ? Non, bien sûr, parce que Stuart Redcliffe veut me faire comprendre que s'il n'est pas content de moi, c'est Eidetic qui n'est pas satisfaite.

Sérieux, je hais ce type.

Déjà, faut le voir se présenter. Stuart s'y croit comme ça n'est pas possible. Il est anglais et te bassine tout de suite en te disant qu'il a fait ses études dans la meilleure école d'arts graphiques de Londres, autrement dit l'une des plus cotées au monde, et blablabla. Et au cas où tu n'aurais pas

entendu, Stuart te repasse l'enregistrement en mode automatique. Celui qui n'a pas compris est soit sourd, soit doté d'une mémoire de poisson rouge.

Oh vraiment, Stuart ? Super, n'empêche que tu as tout de même vingt-huit ans, ce qui fait de toi le plus vieux de l'équipe, et même si tu supervises tout le département et coordonne l'ensemble des projets, c'est le minimum que l'on pourrait attendre d'un mec de ton âge. Si tu as du génie, il serait temps de le montrer, non ?

Bon, évidemment je ne lui ai pas dit ça, chacun sait que j'ai tendance à m'écraser. Et puis cela n'aurait servi à rien, sauf à m'attirer des problèmes, parce que Stuart Redcliffe est à ce point arrogant que ses façons hautaines le protègent comme une cuirasse. On dirait Tony Stark en train de se la péter, tellement sûr de lui qu'il n'aurait pas besoin de l'armure d'Iron Man.

Oui, parce qu'en plus il y a le look de Stuart, et là c'est carrément un poème. Tu le croiras ou pas, cher Journal, mais il se plaque les cheveux en arrière avec du gel. Sans rire, qui se coiffe encore ainsi de nos jours ? On dirait un voyageur du temps tout droit sorti des années 80, je te parie qu'il écoute *Tears for Fears* sur un vieux walkman ! Il est grand, mince et, pour être juste, plutôt beau mec pour ceux qui aiment les croque-morts, parce que Stuart est toujours sapé en costume noir, chemise blanche et cravate sombre. Bon, d'accord, tout vient de la super boutique de luxe Brooks Brothers sur la Cinquième Avenue, mais ça lui donne un air d'agent du gouvernement, genre *Men in black*, ce qu'il est peut-être vu qu'il regarde tous les membres de son équipe comme si nous étions des aliens.

Coleman a une théorie sur l'apparence de Stuart. D'après lui, c'est un fan de *Matrix*. J'ai répondu qu'heureusement il n'est pas un fondu de *Star Wars*, parce qu'autrement Stuart se pointerait habillé en Darth Vader. Coleman a ri, et je dois dire que cela m'a surpris. Je n'ai pas vraiment l'habitude d'amuser les gens, ou alors à mon corps défendant. J'aime bien l'Australien. Il aime le sport, pas moi, il a des hobbies en dehors du taf, je n'ai rien d'autre que le boulot, bref nous sommes en tous points dissemblables et pourtant on s'entend bien. Je n'irai pas jusqu'à dire que c'est un ami, il est beaucoup trop tôt, mais Coleman est ce qui s'en rapproche le plus depuis Richard. Sauf que Coleman est vrai.

Et puis il y a Li Wei.

Au début, j'ai mis du temps à lui parler. Il faut dire qu'elle n'est pas très expansive, et puis bon, je suis quand même un grave *geek*. Mais un soir où

l'on avait travaillé tard, Li m'a proposé d'aller manger un truc dans un restau qui ne paye pas de mine, là où selon elle on trouve la meilleure nourriture chinoise de la ville, mieux qu'à Chinatown. Le fait est que je me suis régaté. Profitant qu'on ne se trouvait pas dans les locaux d'Eidetic, elle m'a tout d'abord refile deux ou trois tuyaux sur les usages de la boîte, puis la conversation a lentement dérivé.

L'histoire de Li Wei est carrément dingue. Pour bien comprendre, il faut savoir qu'Eidetic emploie des « traceurs » – on les appelle aussi des « scouts » – c'est-à-dire des gens qui repèrent à travers le monde les jeunes doués pour le jeu. L'année dernière, la firme a carrément payé le prix fort à l'ancien employeur de Li afin qu'il l'autorise à sortir de Chine. Jusqu'alors, elle travaillait dans une « ferme de joueurs », un endroit placé sous haute surveillance, avec gardes armés et chiens, où des ados très forts en jeux de réseaux passent leurs journées devant un écran. On les appelle des « hardcore » parce qu'ils ne font que ça du soir au matin. Leur but est de progresser dans un jeu ou de *looter* un max, c'est-à-dire rafler les objets les plus intéressants comme certaines armes, potion annulant un sortilège, cape d'invulnérabilité, etc. Cela pour des jeunes millionnaires qui n'ont plus le temps de jouer. Eux, on les appelle des « goldfarmers » et ils mettent un point d'honneur à rester dans la partie. Li et ses camarades vivaient dans des conditions misérables, dortoirs, kitchenette et installations sanitaires douteuses, avec pour seul horizon un espace simulé. Esclaves réels d'un monde virtuel, le tout pour un salaire de misère qu'ils envoient à leurs parents. Li continue d'aider les siens et pense aller les voir l'été prochain. En attendant, elle vit avec Coleman. À la façon dont elle parle de l'Australien, je pense que c'est à prendre au sens fort. De toute façon, je ne me faisais aucune illusion.

Pour ma part, je regagne tous les soirs la chambre mise à ma disposition par la boîte, très confortable, aussi bien voire mieux que l'hôtel, avec connexion illimitée pour l'usage personnel (c'est la moindre des choses) et possibilité d'utiliser à n'importe quelle heure les bécane du boulot, à condition que ce soit dans le cadre d'un projet Eidetic. Ce qui me convient parfaitement, parce qu'à cause de Stuart Redcliffe, j'ai de quoi m'occuper.

Cela dit, l'un dans l'autre j'ai l'impression d'augmenter mon bonus en relations sociales. C'est sûr que tout irait mieux sans mon cher superviseur, mais je suppose que c'est inévitable. Ça me rappelle ce vieux mythe qui

prétend que chaque homme ou femme dans le monde a sa moitié parfaite, et qu'il suffit de la trouver pour être à jamais heureux. Moi, j'ai Redcliffe qui totalise facilement cinquante pour cent de mes emmerdes.

OceanofPDF.com

Chapitre 13

Cher Journal,

J'ai revu Richard.

Il y a plus de huit millions d'habitants à New York, sans compter les touristes, et il a fallu que je retombe sur lui. Car Richard existe, cela ne fait plus aucun doute.

Hier matin j'étais allé faire un tour dans la grande librairie Barnes & Noble pour jeter un coup d'œil à son rayon design et arts graphiques. J'ai besoin de rassembler de la doc, et même si Eidetic a une considérable banque de données qu'elle met à la disposition de ses employés, ça ne me dit pas trop de les consulter autant que j'en ai besoin, histoire de ne pas passer pour une tache. Il suffit d'écouter Li Wei ou Coleman pour se rendre compte que la barre est placée haut. Sans compter Stuart qui ne perd pas une occasion de me tacler. Bref, je sortais de chez Barnes & Noble quand j'ai aperçu Richard en train de remonter l'avenue.

J'ai su tout de suite que c'était lui. Comprends bien, cher Journal, je n'ai pas reconnu le type qui m'a abordé l'autre jour à l'aéroport, mais le garçon d'environ six ans qui était mon meilleur ami quand j'avais le même âge. Quelque chose dans sa façon de bouger, une sorte de musique du corps dont mon cerveau a immédiatement identifié la mélodie.

Il marchait sur le trottoir opposé. Sans le quitter des yeux, j'ai traversé en manquant de me faire écraser, puis j'ai collé mes pas à son rythme. Cela me faisait bizarre, comme si je remontais physiquement le temps. Nos promenades dans le quartier, les soirs d'été juste avant de reprendre l'école, les couloirs du château d'Avelion que l'on traversait en courant, je retrouvais toutes ces sensations et souvenirs dans chacun de mes muscles.

J'avais peur de le perdre, un sentiment qui me redevenait familier. La foule me séparait de Richard. Chaque passant était un obstacle concret qui m'empêchait de rejoindre mon compagnon imaginaire. J'ai dû me faufiler, en bousculer un ou deux. Personne n'a réagi. On aurait dit que les gens étaient des fantômes, pareils à des *Noppera-bô*, ces esprits humains sans visage du folklore japonais.

Finalement, je suis parvenu à sa hauteur. J'ai voulu lui toucher l'épaule et mes doigts ont rencontré quelque chose de solide. Ça m'a surpris : je m'attendais à ce qu'il soit immatériel. Mon ami imaginaire s'est retourné brutalement. Là aussi, c'était bien lui, rapide comme un félin, le visage fermé, toujours prêt à évaluer une menace avant de la neutraliser à coup sûr. En me reconnaissant, ses traits se sont détendus. Il m'a souri.

– David ?

Je ne savais tout simplement pas quoi dire, alors je l'ai détaillé de la tête aux pieds. Allure chic et décontractée, habillé en Ralph Lauren, des vêtements que je n'aurais jamais pu porter sans avoir l'air endimanché, mais qui lui allaient parfaitement. Richard m'a laissé tout le temps de l'étudier avant de lancer :

– Tu as l'intention de rester planté là ?

Les gens nous contournaient de part et d'autre, nous étions comme un îlot familier perdu dans un océan d'inconnus.

– Qu'est-ce que tu proposes ? lui ai-je demandé.

Là aussi, c'était comme avant. J'ai toujours laissé l'initiative à Richard.

– Tu as le temps ?

– Euh, oui.

Tout cela semblait parfaitement naturel, à croire que l'on s'était quittés la veille.

– Que dirais-tu d'un café ?

J'ai hoché la tête. Nous sommes entrés dans un Starbucks pour passer commande. J'ai pris un cappuccino et Richard un expresso. Chacun a regardé la boisson de l'autre, simplement parce qu'elles témoignaient de nos goûts d'adultes, quelque chose de radicalement nouveau qui n'avait rien à voir avec notre enfance mais qui, pourtant, d'une certaine façon, la prolongeait. Car après tout nous étions bien là, l'un en face de l'autre.

– Laisse, c'est pour moi.

Richard a payé. La serveuse a accepté son billet, ce qui prouvait que d'autres que moi pouvaient le voir. Abasourdi, je l'ai suivi à l'extérieur. Comme il faisait beau, on s'est installés en terrasse. Je suis resté plusieurs minutes à fixer mon gobelet isotherme tandis que Richard tenait ses yeux braqués sur moi. J'ai fini par relever la tête :

– Ce n'est pas possible.

– Il faut croire que oui.

Toujours la même assurance, le même sourire enjôleur que par le passé.

– Richard, là tu devrais être dans ma tête, pas dehors.

– Pourtant je suis là.

Puis Richard s'est penché au-dessus de la table et m'a cogné le front de son index replié.

– Toc toc, il y a quelqu'un ?

Je me suis reculé en jetant des regards gênés autour de moi.

– Arrête, tu me fais mal !

– Eh bien tu vois, c'est la preuve que j'existe.

– Non, tu ne peux pas être réel.

Il a écarté les bras, comme pour prendre les passants à témoin.

– Voyez-vous ça ! Pourrais-tu me donner ta définition de la réalité ?

Richard, toujours à l'aise avec les mots. Si j'entrais dans son jeu, il m'aurait à coup sûr.

– Laisse tomber.

– Au contraire, David, c'est super intéressant. Tu vois le type, là-bas ?

Il pointait du doigt un cycliste qui devait être coursier pour une boîte de pub ou un cabinet d'avocats.

– Oui, eh bien quoi ?

– Tu peux me parler de lui ?

– Non, je ne le connais pas, qu'est-ce que tu veux...

– Beaucoup de gens sont dans ton cas. Ce mec ne leur dit rien, tu ignores tout de lui, et pour ce que j'en devine c'est un parfait anonyme. N'importe qui pourrait faire son job.

– Il a probablement des parents, des amis.

– Oui, David, et peut-être même une copine, – contrairement à toi, pas vrai ?

Je me suis senti rougir.

– Où veux-tu en venir ?

– Au fait qu’il y a quantité d’êtres humains qui existent à peine. Le Père Noël a plus d’influence sur la réalité qu’eux, rien que du point de vue économique. Et je ne parle pas de l’affection que lui vouent des millions d’enfants.

C’était de la psychologie à deux balles. J’ai répliqué :

– Si je te comprends bien, tu es au moins aussi réel que le Père Noël ?
Waouh, Richard, ça me rassure complètement quant à ma santé mentale !

Il s’est contenté de sourire en remuant son expresso. Puis, avec la cuillère humectée de café, Richard a dessiné une forme sur la table.

– Tu te souviens de la licorne ?

– Quelle licorne ?

– Mais si, David, le concours à l’école. « Dessinez une licorne », celle qui serait la plus ressemblante remporterait le prix.

Maintenant je m’en souvenais. C’était un super concours, avec pour le gagnant un lot de vidéos. Rien que des dessins animés que je n’avais jamais vus. Quelqu’un d’autre l’a emporté, et à l’époque je l’ai assez mal vécu. Pas tellement pour les films mais parce que j’étais certain d’être le meilleur en dessin.

– Vu ta tête, je vois que tu t’en souviens.

– Oui, merci Richard.

– Désolé, mon intention n’est pas de te faire de la peine. J’espère que tu le sais.

– Et c’est quoi, ton but ?

– Juste te dire que, même pour une licorne, il existe des critères de réalité. Si tu la dessines avec des ailes ou crachant du feu...

– Ce n’est pas ce que j’ai fait !

– Tout doux, David. Une vraie licorne, c’est ce qui ressemble à l’idée qu’on s’en fait. Est-ce que je corresponds à l’image que tu gardes de moi ?

Avec sa voix calme il était en train de m’embobiner. J’ai élevé le ton :

– Que veux-tu que j’en sache, on s’est perdus de vue il y a dix ans !

Les traits de Richard se sont brusquement durcis.

– Non, nous nous sommes quittés bien avant, David. En fait, c’est toi qui m’as abandonné.

Cette violence contenue m’est redevenue aussitôt familière. J’ai commencé à flipper, en ressentant le besoin de me justifier :

– Quantité d'enfants ont des compagnons imaginaires. Arrive un moment où ils doivent s'en séparer.

Une veine pulsait à sa tempe droite, comme chaque fois que Richard prenait sur lui pour ne pas exploser. Il a affiché un rictus et dit :

– Oh, toutes mes excuses, David. Je ne savais pas qu'il y avait une date de péremption pour les amis.

La scène était complètement surréaliste. Je me trouvais en terrasse à parler avec un type tout droit sorti de mon imagination, et je m'en voulais de l'avoir blessé.

– Désolé, je ne voulais pas dire ça...

– Au contraire, David, c'est exactement ce que tu penses. Seulement voilà, le temps a passé, nous avons grandi l'un et l'autre, et je t'ai retrouvé.

C'est alors que j'ai compris. L'entretien d'embauche passé avec succès, alors que je n'en garde aucun souvenir.

– Tu t'es fait passer pour moi chez Eidetic !

Richard s'est détendu d'un coup.

– Cool, non ?

Je l'ai longuement observé. Yeux noisette avec des reflets verts, visage bien dessiné, habillé avec élégance : on ne se ressemblait en rien.

– Personne ne pourrait nous confondre.

– Les gens voient ce qu'ils veulent, David.

– Et puis de quel droit as-tu pris ma place ? Tu débarques dans ma vie sans y être invité !

– Dis plutôt que je t'ai sauvé la mise, David. Tu pourrais au moins témoigner un minimum de reconnaissance.

C'était vrai. À l'heure du rendez-vous j'étais en train de dormir. Mais même en admettant que Richard ait réussi à endosser mon apparence, cela n'aurait jamais pu suffire à donner le change. Pour convaincre le staff d'Eidetic il fallait que mon ami s'y connaisse en conception de jeux.

– De quoi leur as-tu parlé ?

Richard a haussé les épaules.

– De trucs.

– Sans blague ? Tu pourrais préciser ?

– RPG, RTS, MMORPG.

Soit, respectivement, jeu de rôle, jeu de stratégie en temps réel, et partie multijoueurs en ligne. Autrement dit, ce que tout amateur connaît. Richard

était en train de se moquer de moi.

– Non mais tu rigoles, n’espère quand même pas me faire croire que tu les as emballés avec ça !

Richard a fait mine de bâiller.

– On s’en moque de la partie technique, des tas de gens brillants ou de ringards la connaissent ! Ce qui fait la différence, c’est ce que tu es, et ce que les gens d’Eidetic voulaient voir en toi.

– Et tu leur as montré ?

– Oui David.

J’étais soufflé.

– Tu t’es fait passer pour moi, en mieux que moi.

Soudain, c’est Richard qui semblait mal à l’aise. Il a fait mine de me saisir le poignet. J’ai écarté mon bras.

– Ne sois pas trop dur avec toi-même, David. J’ai juste amorcé le truc, mais c’est toi qui mènes dorénavant la partie.

– J’aimerais te croire, ce serait bien la première fois.

– Pardonne-moi, je ne veux pas te brusquer. Regarde plutôt l’occasion qui nous est offerte de reformer notre ancien duo. Dans le temps il nous réussissait plutôt bien !

– J’y crois pas, ai-je répondu sans pouvoir m’empêcher de rire.

Richard s’est esclaffé à son tour et nous sommes redevenus complices.

Chapitre 14

Cher Journal,

D'accord avec toi, c'est plutôt rapide.

Un type que je pensais tout droit sorti de mon imagination se pointe, on procède à une mise au point, deux ou trois réglages et les affaires reprennent. Il n'empêche que ça marche. William James, un spécialiste des questions de l'esprit dont on nous a bassinés à la fac, disait que ce qui est vrai, c'est ce qui nous convient. Autrement dit, on accepte tout ce qui nous rend la vie plus facile et agréable. Pour l'instant, la situation me va parfaitement.

Cela dit, j'ai entendu parler de trucs bien plus bizarres. Il paraît que des chercheurs ont fait une étude sur des jumeaux séparés à la naissance. De vrais jumeaux, mais qui ne pensaient pas avoir un frère. Chacun vivait sa vie dans l'ignorance de l'autre, séparé de lui par des kilomètres de distance. On s'est avisé qu'ils faisaient plus ou moins le même métier, se fringuaient pareil, avaient un goût identique en matière de cuisine et de papier peint, et partageaient leur vie avec des femmes du même style. Et bien sûr, ils se ressemblaient, ce qui n'est pas notre cas avec Richard.

Bon, du moment que je ne tue pas des gens, déguisé en ma mère, comme dans *Psychose* d'Hitchcock, je ne trouve pas que ça pose vraiment problème. En plus, ça ne contrarie pas mon boulot, au contraire, de ce côté-là tout va plutôt bien si l'on excepte Stuart Redcliffe. Et puis, il faut bien l'avouer, cette situation qui semble complètement extraordinaire fait de moi quelqu'un qui n'est en rien différent de la plupart des êtres humains. C'est vrai, quoi, combien de gens dans le monde mènent une vie parfaitement normale, dans leur emploi et avec leurs proches, tout en croyant à une vie

après la mort, aux anges ou en l'existence d'extra-terrestres ? Là, on a affaire à des phénomènes de masse, pas juste au petit délire de David Craig. D'accord, c'est bon, j'arrête la philo, mais j'espère cher Journal que tu as saisi l'idée.

Dois-je aussi te rappeler que Richard existe ? Pour la serveuse du Starbucks, mais aussi pour pas mal d'autres New-Yorkais. La preuve, notre soirée d'hier. Afin de fêter dignement nos retrouvailles officielles, mon ami avait réservé à la trattoria *Il Bagatto*. C'est un restaurant très en vue à New York, il faut s'y prendre des semaines à l'avance pour avoir une table. Autant dire que c'est carrément hors de ma portée, mais cela n'a paru poser aucun problème à Richard.

Je l'ai retrouvé à l'entrée, et le maître d'hôtel aussi bien que les clients n'avaient d'yeux que pour lui. Mon ami était super bien sapé. Dans l'éclairage tamisé de la salle, il m'a rappelé le jeune écuyer d'Avelion, tel qu'il apparaissait le soir à la lueur des flambeaux. Le contraste entre lumière et pénombre était tellement parfait qu'on aurait dit un effet d'*Hyper Dynamic Range*, la scène paraissait presque irréelle. Quand on s'est retrouvés seuls, Richard m'a longuement observé avant de dire :

– Il faudra arranger ça.

– Quoi ?

– Ta coiffure, tes vêtements.

Par réflexe, j'ai fait mine de me recoiffer.

– Qu'est-ce qu'elles ont mes fringues ?

– Rien, David, je pourrais même dire qu'elles sont parfaites dans le genre passe-partout. On dirait un accessoire de jeu, genre manteau d'invisibilité ou je ne sais quoi. La panoplie idéale du *nerd*.

J'allais répliquer quand le serveur est arrivé avec les menus.

– Tu me laisses faire ? a demandé Richard.

Sans même consulter la carte, il s'est entretenu avec le garçon en italien et a commandé du vin.

– Excellent choix, monsieur.

Richard m'a soufflé mais j'espère n'en avoir rien laissé paraître. Après tout, les années ont aussi passé pour lui, et il est normal que mon ami ait appris des choses de son côté.

La nourriture était excellente, mais le vin un peu trop capiteux pour moi. D'ordinaire, je ne bois rien de plus fort que du Coke non décaféiné.

Voilà pourquoi je n'ai toujours pas mon visa d'entrée à Macholand. La tête me tournait au moment du dessert, ce qui ne m'a pas empêché de savourer le tiramisu, là aussi tout de même trop alcoolisé à mon goût. Je ne me sentais pas vraiment parti, juste bien, avec le sentiment de flotter, plutôt moins coincé que d'habitude. Il ne fallait cependant pas que j'abuse, c'est pourquoi j'ai refusé la *grappa* que nous proposait le serveur en même temps que les cafés, contrairement à Richard qui a vidé son verre.

C'est alors qu'il a eu l'idée du jeu.

– J'aimerais bien en savoir plus sur tes goûts, David.

– Tu les connais.

– Oui, ceux d'avant. Mais, comme on dit dans ton domaine, le programme a besoin d'une sérieuse mise à jour.

Je me suis entendu rire bêtement.

– Tu veux parler de mes favoris ?

– Quelque chose comme ça. Par exemple quelle est la musique que tu aimes, qu'est-ce que tu vas voir au cinéma ?

– Euh, laisse-moi réfléchir...

– Prends tout ton temps.

Richard a réglé la note par carte. Puis il m'a tendu le reçu, ainsi qu'un magnifique stylo.

– Merci mais...

– Tiens, voilà de quoi écrire. David, je veux que tu me fasses la liste de tes cinq films et cinq groupes musicaux préférés.

J'avais du mal à me concentrer et mes gestes semblaient ralentis. Un peu comme une baisse de *frame rate* qui diminuerait la rapidité d'affichage. Finalement j'ai fait ce qu'il me demandait et lui ai rendu le reçu, griffonné au dos.

– Voyons les films, a murmuré Richard en remettant le stylo dans sa poche.

J'avais écrit dans l'ordre :

Requiem for a Dream
Fight Club
Avatar
Edward aux mains d'argent
Max et les maximonstres
Little Miss Sunshine

– Le top, non ? ai-je fait avec la sensation de mâcher une grosse boule de chewing-gum.

Les mots sortaient de ma bouche aussi lentement qu'une descente de tuiles dans l'ancienne version de *Tetris*.

– Laisse-moi lire la suite, a-t-il dit en se pinçant les lèvres.

Pour les groupes musicaux, j'avais un peu hésité avant d'arrêter mon choix à :

Muse
Green Day
Foo Fighters
The Killers
Coldplay

– Alors, qu'est-ce que tu en penses ? lui ai-je demandé en percevant une certaine anxiété dans ma voix, comme si la suite de notre relation dépendait de cette liste.

J'avais l'impression de passer un examen, peut-être le plus important de ma vie. Et de l'avoir loupé lorsque Richard a esquissé un sourire qui me semblait triste et désabusé. Il a froissé le papier et l'a jeté sur la nappe.

– David, force m'est d'avouer que je ne suis absolument pas surpris.

En entendant sa façon alambiquée de parler, je me suis senti aussitôt mal à l'aise. Richard a l'habitude de faire des phrases compliquées lorsqu'il tente de maîtriser sa déception, ou son énervement.

– Tu n'aimes pas ?

– La question n'est pas là.

– Elle est où, alors ? Richard, il n'y a rien là-dedans qui soit de la daube !

– Parle-moi autrement, veux-tu ?

Il s'est alors retourné vers la table voisine. Une famille attaquait ses hors-d'œuvre. Richard s'est adressé à la fille habillée mode, avec un discret piercing à la narine, qui devait avoir mon âge.

– Mademoiselle, puis-je vous importuner une minute ?

En découvrant son sourire charmeur, elle n'a pas hésité, indifférente au regard noir que lui lançaient ses parents.

– Oui ?

– Pourrais-je connaître vos films et groupes musicaux favoris ?

Je ne pourrais en jurer au vu de l'éclairage ambiant, mais elle m'a semblé piquer un fard avant de répondre :

– J'adore *Requiem for a Dream*, et pour la musique *Muse* ou *Coldplay*.

– Un grand merci. Je vous souhaite à tous bon appétit.

Richard m'a fait face, affichant un air triomphant.

– Tu vois ?

– Quoi ?

– Tes goûts sont dans la moyenne.

Je m'attendais à un truc dans le genre, ou plutôt je le redoutais. Mais qu'est-ce que cela prouvait ? Il se trouve que la fille avait par hasard des goûts semblables aux miens, un coup de chance pour Richard et de déveine pour moi.

– Arrête, Richard, tu crois vraiment que tout le monde aime ça ?

– Non, je te l'accorde. J'imagine que c'est plutôt une sélection de qualité. Disons que tu corresponds à une tranche sociale bien définie.

– Ah ouais, et laquelle ?

– Celle de jeunes gens appartenant à la classe moyenne, voire aisée, qui ont fait ou terminent des études littéraires ou artistiques. Veux-tu que je demande à notre joli cobaye ?

J'ai jeté un rapide regard à la famille.

– Laisse tomber.

– Effectivement, c'est inutile, parce que, cher David, tu es carrément le cœur de cible, la brebis qui se trouve au centre du troupeau. Si tu aimes un truc, sois sûr que tous tes pareils l'apprécient aussi.

Son air sentencieux commençait à m'échauffer. Je lui ai répondu d'une voix blanche :

– Et qu'est-ce que tu en déduis ?

– Que tu appartiens à la norme. C'est probablement pour cela que ton travail plaît.

Richard pouvait dire tout ce qu'il voulait concernant ma personne. D'ailleurs, il ne s'en était jamais privé. Mais en jugeant mon travail, il dépassait les bornes.

– Non mais tu te prends pour qui, là ? Et toi, c'est quoi tes putains de goûts ?

– Ne sois pas vulgaire.

– J’oubliais que le flamboyant Richard est soucieux de l’image qu’il donne.

– En l’occurrence, je me préoccupe plutôt de la tienne.

– Je ne sais rien de toi, sinon que tu parles peut-être italien et que tu aimes le luxe. D’ailleurs, d’où sors-tu ton fric ? À ton tour de m’en dire plus !

En me levant, j’ai ressenti un vertige. Mais c’est surtout l’air sombre de mon compagnon qui m’a retenu à la table.

– Tu marques un point, David. Je ne sais pas grand-chose de ce qui s’est passé depuis notre séparation.

Les yeux perdus dans le vague, Richard semblait contempler un spectacle intérieur. Quel-que chose de douloureux que j’avais sans le vouloir éveillé. Puis il a cligné plusieurs fois des paupières et s’est repris :

– Parlons plutôt du futur. David, tu vaux mieux que ça.

– Que quoi ?

– Te contenter de passer inaperçu. Car c’est ce que tu fais, réponds-moi sincèrement.

– Peut-être.

Bien sûr, il avait raison. Qui mieux que lui me connaît ? Certains cherchent à se faire accepter. Moi, je souhaite plutôt me faire oublier, en parfait *No Life* comme il en existe tellement. La vision que j’ai de l’avenir n’excède pas ma journée du lendemain. J’enquille les jours, l’un après l’autre, en espérant arriver au bout. C’est pourquoi février est mon mois préféré. Avec une pointe d’amertume lors des années bissextiles qui se croient obligées de fournir du rab.

Richard m’a demandé d’une voix douce :

– Que veux-tu ?

J’ai haussé les épaules :

– Être heureux, je suppose, comme tout le monde.

Un éclair a traversé ses yeux sombres.

– Laisse tomber les autres, David, c’est de toi que je parle. Qu’est-ce qui te brancherait vraiment ?

Je ne sais pas si c’était l’alcool ou l’assurance de mon ami, mais j’ai senti une chaleur m’envahir.

– M’explater.

Richard a hoché plusieurs fois la tête.

– Bien, mais encore faut-il savoir ce que tu entends par là. L'éclate, tu la trouves en comparant Windows à Linux ?

– Arrête, je ne suis pas que...

– Que désires-tu être, David ?

J'ai répondu, pareil à un captif à la fois contraint et soulagé d'être passé aux aveux :

– Te ressembler. J'ai toujours voulu te ressembler.

Richard a poussé un long soupir, comme s'il libérait ses poumons. Mon ami semblait délivré d'un poids, qui serait aussitôt remplacé par de nouvelles préoccupations.

– Alors rien n'a changé.

– Et c'est mal ?

– Tout dépend de toi, David. Selon que tu souhaites rester enfermé au château, ou t'aventurer aux limites de la forêt.

– Tu m'accompagneras ?

– Bien sûr.

– Dans cas, je suis prêt.

Chapitre 15

As-tu jamais entendu parler de cette plaie que l'on nomme Aliasing ? Les profs de ta minable petite fac travaillaient-ils encore sur Amiga 2000 pour ignorer tout de l'effet crénelage ?

Mince, tes courbes ressemblent à des escaliers, et je ne parle même pas des diagonales, on se croirait dans un tableau de M.C. Escher !

Je te conseille vivement d'utiliser un programme de lissage des textures avant l'heure du déjeuner. Encore que pour ma part je ne mangerai pas, ça m'a coupé l'appétit.

Stuart

PS : concernant Escher, jette donc un œil à Wiki.

OceanofPDF.com

Chapitre 16

Cher Journal,

Bon, tu l'as compris, Stuart continue de me gaver. Seulement là j'ai l'impression que mon superviseur adoré part complètement en sucette, parce que je ne vois tout simplement pas de quoi il veut parler. On s'en cogne des bugs puisque le projet est en phase de prototypage, et ça Redcliffe le sait parfaitement. Est-ce qu'il m'a balancé son mail pour me coller la pression, afin de me distraire avec des broutilles dans le but de me planter ? Ce qui serait débile, dans la mesure où Stuart est responsable du développement et que la direction d'Eidetic lui imputera les retards. Je ne comprends tout simplement pas ce type. Et surtout je n'ai pas besoin d'être au taquet, puisque l'équipe est déjà sur les nerfs.

Je t'explique. En ce moment, on bosse sur un concept de jeu inspiré de la culture polynésienne. Un truc sympa, très coloré, avec l'océan partout en mode calme ou tempête, et peut-être l'île de Pâques même si ce n'est pas encore arrêté. L'étude de marché est positive. Du coup, nous n'avons pas vraiment de deadline, mais en haut lieu on nous a fait comprendre qu'il ne fallait pas trop lambiner.

Stuart a donc décidé de nous faire travailler en Scrum. Ce qui veut dire tenir un rythme de malade pendant quinze jours, jusqu'à parvenir à quelque chose de montrable. Nous avons eu une réunion pour présenter la première démo. Cela a paru convenir, et nous sommes repartis pour une nouvelle quinzaine de sprint. Le Scrum est censé favoriser la réactivité au sein de l'équipe. C'est assez vrai, mais je crois surtout que la méthode satisfait les pulsions tyranniques de Stuart. Il balance ses vannes comme des

boomerangs (expression de Coleman) et n'arrête pas de nous bassiner avec ses trois « C » :

– *Character* pour tout ce qui touche l'amélioration des personnages, définition de leur profil et des performances. Là, je dois dire que Coleman est au top. Ce mec fourmille d'idées, et le fait qu'il vienne d'Océanie est une véritable bénédiction. J'adore son idée de tabou, un terme polynésien qui signifie « interdit ». Cela empêche les joueurs d'accomplir certaines actions, ou au contraire les pousse à enfreindre les règles. Quitte à en payer le prix fort et être bannis de la communauté des navigateurs. Très chouette.

– *Control* englobe tout ce qui a trait au clavier et à la souris. Quelle est la meilleure manip que le joueur doit accomplir en vue d'une action donnée ? C'est surtout le domaine de Li Wei. Elle fait partie de cette frange ténue de *hard gamers* qui développent une sorte d'instinct et savent exactement quoi faire et comment y arriver en un minimum d'effort. Li est tout simplement bluffante, je n'ai jamais vu quelqu'un d'aussi intuitif.

– Enfin *Camera*, qui est plutôt mon truc. J'ai en charge la perception du jeu, que ce soit les plans généraux ou la vision subjective quand on est à la place du personnage. Et je dois dire que gérer les différentes hauteurs de vagues, le mouvement des pirogues ou les solutions de tir au harpon, demande une attention de tous les instants. Sans parler des effets d'éblouissement quand le soleil tape, ou la fatigue des personnages qui diminue leur attention (le coup de la fatigue est de moi, Stuart lui-même a bien voulu admettre que c'était une assez bonne idée). Tous ces paramètres font que le point de vue ne cesse de changer, ce qui enrichit le jeu. Je me débrouille plutôt bien pour tout ce qui est fluidité de la vision, mais quoi d'étonnant pour quelqu'un qui a vécu des années avec un compagnon invisible ?

Bon, quand tout sera fini nous passerons en phase de debug. Il sera alors temps de régler les problèmes techniques, en vue notamment d'équilibrer les difficultés du jeu et d'optimiser les éléments graphiques. Là, Stuart pourra y aller de ses remarques débiles. J'ai tout de même montré son dernier mail à Li Wei et Coleman. Celui-ci s'est esclaffé :

– Laisse courir, ce type est un grand malade, il cherche à te troller ! Au début, il n'arrêtait pas de m'appeler « Ossie ».

– C'est quoi ?

– Un terme péjoratif qui désigne les Australiens.

– J’y ai aussi eu droit, a renchéri Li. Pendant un mois entier, j’ai presque regretté mes conditions de vie dans la ferme de joueurs.

– « Éclairage rasant », Redcliffe n’avait que ces mots-là à la bouche. Merde, c’est lui qui a fini par me raser ! a dit Coleman en tapant une série interminable de touches sur son clavier.

Un double de Stuart est apparu sur l’écran et a entamé un strip-tease. Plutôt naze comme gag, mais j’avoue m’être bidonné. C’est alors que je me suis rappelé avoir rendez-vous avec Richard. Je me suis barré vite fait d’Eidetic afin d’arriver à l’heure. Car s’il y a une chose que mon compagnon n’apprécie pas, c’est que je sois en retard.

Ah, un dernier truc. Li et Coleman m’ont proposé de partager leur appart, au moins le temps que j’en trouve un. Leur précédent colocataire dealait de la dope, et ils l’ont viré. Seulement le loyer est trop cher pour eux deux, d’où la proposition. « Mais surtout parce que tu nous plais », a insisté Li.

Je suis sincèrement touché, mais cela me paraît prématuré. Je n’ai jamais vécu avec personne à l’exception de mes parents, et ce n’était pas un franc succès. Même Richard habitait je ne sais où, sauf quand nous demeurions en Avelion. Et puis je me demande comment il réagirait en apprenant que je vis avec des amis.

Je veux dire, avec d’autres que lui.

Chapitre 17

Cher Journal,

Je suis arrivé pile à l'heure, ce qui n'a pas empêché Richard d'y aller de sa remarque :

– J'ai failli attendre.

Visage fermé, il se tenait debout sur le trottoir, les bras croisés, genre *urban warrior* prêt à tabasser tous les passants à la moindre contrariété.

– Désolé, le Queens n'est pas la porte à côté.

– Tu aurais dû en tenir compte, David.

– Eh, du calme. D'abord je ne suis pas en retard, et ce n'est pas comme si on devait me faire quitter le pays.

Je pensais à ces vieux films d'espionnage, où le héros est traqué par une agence gouvernementale pour un truc qu'il n'a pas commis. En général, il se colle une fausse moustache, ou relève la capuche de son sweater pour passer inaperçu. Mon ami s'est brusquement détendu et a affiché son sourire.

– Oui et non. Il s'agit même plutôt du contraire, nous allons te rendre *visible*.

La façon dont Richard a appuyé sur le dernier mot ne m'a pas franchement plu.

– Ça y est, tu recommences...

– Bien obligé, dans la mesure où je ne constate aucun changement depuis la dernière fois...

Mon ami faisait allusion à notre sortie en boîte. Je ne t'en ai pas parlé plus tôt, cher Jour-nal, parce que c'était franchement la cata. L'idée venait de lui, tu te doutes bien, et il m'a presque traîné de force jusqu'au *Happy*

Ending. Imagine un ancien salon de massage érotique reconverti en machin tendance, avec carrelage en céramique sur les murs et douches de sauna. Le videur a laissé entrer Richard sans problème, et je me faisais l'impression d'être son cousin péquenot tout droit sorti d'un mobile-home perdu dans la cambrousse. À l'intérieur les nanas avaient l'air super chaud, mais je n'en parle que d'un point de vue théorique. Par contre Richard était carrément à l'aise au milieu de son essaim de bombasses. Ce qu'il a fait nourrirait les fantasmes du *geek* moyen pendant un mois. D'ailleurs, je m'étonne que Richard soit aussi soucieux de n'être jamais grossier en paroles, et qu'il puisse ainsi se donner en spectacle. Fin du commentaire audio, retour au menu.

– Qu'est-ce que tu proposes ? lui ai-je demandé.

– Je vais aider la larve à se transformer en papillon.

Bon, c'est sûr que je pouvais prendre son commentaire pour une insulte et le planter là, mais le fait est que j'étais tenté. Richard est meilleur que moi en tout, et j'avais donné mon accord pour qu'il m'enseigne ses talents. Alors j'ai laissé courir.

– Par quoi allons-nous commencer ?

– Ton apparence, David. Le premier contact que nous avons avec les autres, c'est le corps. Te rends-tu compte que la seule chose que nous voyons de nous-mêmes, sans se pencher ou recourir à un miroir, ce sont nos mains ?

J'ai regardé les siennes : elles étaient parfaitement soignées. Il doit avoir la même manucure que Susan Gowen.

– Arrive un moment, a repris mon ami, où les gens voient davantage notre physique que ce que l'on peut en percevoir.

– Sûr, mais ça reste superficiel. Tu ne peux tout de même pas baser une relation sur le look des gens.

Richard a écarquillé les yeux, en prenant l'air étonné.

– Ah non ? Pour l'amour du ciel, David, tu ne vas pas me sortir une platitude du style « la beauté véritable, c'est la beauté intérieure » ?

– Pourquoi pas ?

– Arrête, c'est le genre de phrase rassurante inventée par les moches. Comme de dire que l'argent ne fait pas le bonheur. À tout prendre, je préfère mourir d'un cancer généralisé dans une clinique privée où on me

shootera aux antidouleurs, plutôt que de crever comme une bête dans mon logement social !

Je me suis entendu rire sans être vraiment dans l'ambiance. Des fois, le cynisme de Richard a quelque chose d'abrasif, comme s'il vous décapait le cerveau. Après on ne sait plus trop quoi penser, tout en n'étant pas vraiment disposé à accepter ses vues.

– Comme tu veux. On commence par quoi ?

Richard m'a amené chez son coiffeur, un salon hype fréquenté par les stars de ciné. J'en suis ressorti avec une nouvelle tête, littéralement, comme ces poupées japonaises que l'on décapite pour leur changer le visage. La coupe de cheveux m'allait nickel, mais j'avais l'impression d'un *fake*, de n'être rien d'autre qu'un imposteur. Mon compagnon s'en est rendu compte car il s'est empressé d'ajouter :

– Ta mutation n'est pas complète, il faut une tenue au super-héros.

Là, j'ai compris pourquoi les justiciers met-tent toujours leur slip au-dessus des collants. Un boxer-short Calvin Klein coûte près de vingt dollars, et Richard en a pris une dizaine !

– Il faut que tu sois impeccable.

– Attends, personne ne les verra, je ne suis pas du genre à me balader avec le pantalon sous la raie du cul !

Richard a tiqué avant de répondre :

– Toi, tu le sauras. Et puis il faut espérer qu'un jour quelqu'un s'en avise. David, tu ne comptes tout de même pas rester puceau toute ta vie ?

Jeu, set et match.

On a continué les emplettes dans la boutique Kenneth Cole, où le gérant était trop content de nous voir sortir avec une veste en cuir à six cents dollars. Puis nous sommes allés chez Barney's, sur Madison Avenue. À l'évidence, Richard était un habitué. Pas moins de trois vendeurs ont fondu sur lui en lui proposant un café et même du champagne. Mon compagnon s'est installé dans un fauteuil design tandis que je filais en cabine d'essayage. J'ai essayé différents costumes qui me tombaient très bien, mais Richard ne semblait pas satisfait.

– Nous avons tout le temps, a-t-il déclaré à l'assistance.

J'étais assez gêné. J'avais l'impression d'être à poil, ce qui du reste n'était pas totalement faux. Et puis surtout je me demandais ce qu'en

pensaient les vendeurs. Ils devaient nous prendre pour un couple gay. Évidemment, Richard a lu dans mes pensées :

– Et alors ?

Oui, sauf qu'il faut avoir son assurance pour être à l'aise dans toutes les situations. Finalement, Richard a opté pour deux costumes, un gris et l'autre crème, puis la virée s'est poursuivie chez Banana Republic où j'ai constitué un lot de pulls.

– Merci pour tout.

– De rien, David, c'est moi qui te remercie pour ta *gratitude*.

Encore un mot désuet, appuyé comme si de rien n'était. On dit que la gratitude est une dépendance ; j'espérais ne pas devenir trop vite accro à mon ami. L'air radieux, heureux de me faire plaisir, il a ensuite proposé de finir chez Paul Smith :

– Qualité anglaise, chic et décontractée.

Ce qui m'a fait penser à Stuart.

– On peut éviter ?

Richard a ralenti le pas.

– Pourquoi donc, David ? Entre s'habiller et se vêtir, il y a la même différence qu'entre se nourrir et déguster. D'un côté, tu as les gens qui ne pensent qu'à calmer leur faim et à se protéger du froid, de l'autre il y a ceux qui réclament le meilleur. Tu as commencé un régime, David, il faut aller jusqu'au bout.

– Merci pour la tirade mais cela n'a rien à voir. Non, simplement il y a un type au boulot qui m'en fait voir de toutes les couleurs, et ce mec est anglais. Ça me ferait suer qu'il croit que je cherche à le copier.

Richard s'est arrêté au milieu du trottoir, en tenant à bout de bras les sacs griffés.

– Tu veux que l'on en parle ?

– Je viens de le faire.

– Non, je veux dire, cette personne te crée des problèmes ? Comment s'appelle-t-elle ?

En repensant à Tim Weston et sa maison incendiée, j'ai rapidement fait machine arrière.

– Stuart Redcliffe, mais peu importe, je peux gérer tout seul.

Au retour, Richard m'a raccompagné en taxi. Il n'a pas dit un mot et a refusé que je lui fasse visiter les locaux. C'était juste une proposition polie

de ma part et j'espérais qu'il la déclinerait.
En ce moment, Stuart travaille tard.

OceanofPDF.com

Chapitre 18

Cher Journal,

Cela devait arriver.

Je me retrouve dans une histoire complètement glauque à cause de Richard.

Pourtant la journée avait bien commencé. Je me suis pointé à la boîte, habillé comme d'habitude pour ne pas faire le cake, mais en ayant tout de même enfilé ma nouvelle veste en cuir. Coleman a sifflé entre ses dents d'un air appréciateur, et Li Wei m'a dit que j'étais méga élégant et que ma coupe de cheveux m'allait drôlement bien. Ça m'a fait bizarre d'être perméable au regard des autres, qu'ils voient quelque chose de moi-même que je ne soupçonnais pas. C'était un sentiment nouveau, et plutôt agréable. Du coup j'étais gonflé à bloc pour attaquer le boulot.

Après le marathon du Scrum, nous sommes passés aujourd'hui en bêta ouverte. Autrement dit, quantité de joueurs tests ont expérimenté notre projet. La montée en charge était plutôt cool, pas de problèmes du côté des serveurs. Li évaluait les ajustements nécessaires, notamment les possibilités d'évolution d'un niveau à l'autre en conditions réelles. Avec Coleman, on s'occupait de réévaluer la table de *loot*, les items des pêcheurs polynésiens et les bonus en fonction de l'avancée de leur quête.

Stuart nous fichait une paix royale, parce qu'il accueillait les décideurs de la boîte, ainsi que les créatifs de chez MacManus, la célèbre agence de pub installée sur Lexington Avenue qui va faire la promo du jeu. À un moment, j'ai entendu Redcliffe glousser d'aise. Pour se faire mousser, il n'a pu s'empêcher de nous annoncer que Steven Banks a prévu de venir visiter nos locaux. Oui, le fondateur d'Eidetic en personne. Stuart doit s'imaginer

qu'il se déplace uniquement pour le voir. En tout cas ça l'a mis d'excellente humeur. Du coup, avec Li et Coleman, nous avons pu bavarder tranquillement tout en assurant le taf.

– Décide-toi, David.

– Li a raison, tu ne vas pas rester toute ta vie dans la chambre que te prête Eidetic.

L'Australien a rabattu ses dreadlocks sur son visage en crispant les doigts comme des griffes.

– David Craig est bien décidé à hanter les locaux. C'est le nouveau fantôme de l'Opéra dont on ne reconnaît pas le génie, brrr !

J'ai ri et suis rentré dans la partie.

– Notez bien que ça pourrait me plaire, mais ici il y a le jacuzzi !

– On a une baignoire, mec. Tu n'auras qu'à faire comme Homer Simpson et péter dans l'eau !

– Arrête, Cole, tu es lourd ! s'est écriée Li.

Sa remarque l'a fait rire. Coleman pratique volontiers l'humour *geek*, genre : « Quand un *geek* meurt, il va dans la corbeille », mais avec distance. De même pour ses manières bourruées ou la façon qu'il a de passer pour plus bête qu'il n'est. Je pense qu'ainsi il évalue la réaction des gens. Mais lorsque Coleman vous donne son affection, elle est entière. Pareil pour Li Wei.

Et j'ai fini par me laisser convaincre.

Oui, je vais emménager avec eux. « Le temps que tu trouves un appart ! » se sont-ils exclamés en chœur, devançant ce que j'allais répéter pour la millième fois. C'est fou, j'ai l'impression de les connaître depuis toujours, si par ce mot on entend le début de ma nouvelle vie. Je ne dis pas que le changement va être facile, loin de là, mais l'expérience mérite d'être tentée.

Dans l'ensemble, la bêta ouverte a été concluante. Comme tout le monde semblait satisfait, je me suis esquivé. J'ai coupé à la réunion de prod, ce qui a parfaitement convenu à Stuart. Il était trop content d'étaler ses trouvailles, une liste d'éventuels noms pour le jeu qu'il lisait avec son accent affecté aux types de la promo. En entendant « Taboo Navigators », Coleman a fait mine de s'enfoncer deux doigts dans la gorge pour vomir, et Li m'a salué d'un petit signe de la main.

Je suis arrivé largement en avance au *Blue Water Grill*, un restaurant de poisson sur Union Square. Bien sûr, Richard était déjà là. Il m'a scanné

d'un seul regard avant de lâcher :

– Tu n'as pas mis tes nouveaux vêtements.

– Si, la veste.

Mon ami n'a pas donné suite mais j'ai bien vu qu'il était contrarié. Tant pis, ses sautes d'humeur n'allaient pas me gâcher l'instant. J'avais l'intention de passer une bonne soirée. Nous avons dégusté chacun une sole grillée tandis que les musiciens jouaient du jazz. À un moment, il s'est produit un truc bizarre. Je ne me souviens pas comment la société de films d'animation Pixar est arrivée dans la conversation, quand Richard a déclaré :

– Je n'ai pas du tout aimé le dernier.

– Il est plutôt chouette.

– Le précédent était pourtant très bien. Je trouve que Buzz l'Éclair et Woody faisaient un bon duo de copains. Pourquoi avoir voulu les séparer en faisant entrer cette poupée dans l'histoire ?

Ma main qui tenait le verre d'eau gazeuse s'est arrêtée à mi-chemin.

– Richard, de quoi tu parles ?

– Mais si, tu sais bien, l'espèce de cowgirl. Comment s'appelle-t-elle déjà ? Ah, oui, Jessie !

J'ai cru n'avoir pas bien entendu. Mon compagnon a alors détaillé le deuxième *Toy Story*, sorti en 1999. C'était carrément dingue, Richard semblait ignorer que Pixar avait produit depuis quantité d'autres films, dont le troisième *Toy Story*. Pour une fois, j'arrivais à le prendre en défaut. Honnêtement, ça me faisait jubiler, alors j'ai attaqué bille en tête :

– Sérieux, toute la planète est au courant, et pas toi ?

Mon compagnon s'est tapoté les lèvres avec sa serviette avant de la déposer sur la table. Il mesurait chacun de ses gestes, comme lorsqu'il fait effort sur soi afin de se contrôler. Mais je n'y ai pas vraiment prêté attention, trop heureux d'avoir le dessus.

– Il semble effectivement que j'ignore bien des choses, David. Quel a été le film suivant ?

En vrai fondu de Pixar, j'ai répondu à toute vitesse, comme si je participais à un jeu :

– *Monstres et Compagnie*, en 2001. Là aussi, il y a une super paire de potes et...

– En 2001, David, tu m'avais déjà exilé loin de toi.

Ma bonne humeur est retombée d'un coup. J'ai observé Richard. Il avait les yeux mi-clos et un pli amer marquait sa bouche.

– Tu veux dire que...

– Je n'ai aucun souvenir de ce qui a pu suivre mon départ forcé.

Entre nous, le malaise était palpable. J'aurais peut-être dû la boucler concernant mon emménagement chez Coleman et Li Wei. Au lieu de quoi, je lui ai annoncé la nouvelle. Parce que c'était un deuxième coup porté à l'assurance de Richard. Et puis parce qu'en cet instant, mon invincible compagnon semblait dépendre de moi.

J'ai vu la veine pulser à sa tempe droite. Il a fait signe à la serveuse d'apporter l'addition avant de dire :

– Excellente chose, David. Sincèrement.

Sa réaction m'a surpris.

– C'est sûr ?

– Évidemment, pourquoi ?

– Non, je pensais que tu le prendrais autrement.

Richard a forcé son rire.

– Allons, Richard, tu l'as dit toi-même, nous ne sommes plus des enfants. Comment s'appellent-ils ?

– Tu veux parler de Coleman et Li Wei ? Ce sont avant tout des potes du boulot.

Je recommençais à me justifier. Mon compagnon a hoché la tête.

– Des potes ? Dans ce cas, dès lors que je reste ton seul véritable *ami*...

Toujours cette manière d'accentuer le dernier mot. Je me suis dépêché d'approuver :

– Bien sûr, Richard, je fais la différence.

– Si tu le souhaites, n'hésite pas à leur parler de moi.

– Vraiment ?

– Aucun problème. Et puisque tu emménages dans leur appartement, veux-tu découvrir le mien ?

J'en suis resté bouche bée. Jusqu'alors, je n'avais pas envisagé qu'il puisse vivre quelque part. En dépit de ces derniers jours, Richard restait mon compagnon imaginaire, celui qui surgit quand j'ai besoin de lui. C'était stupide de ma part.

– Avec plaisir !

– Cool. Prenons un taxi.

Il nous a déposés à TriBeCa, un quartier top de la ville, face à un immeuble résidentiel. Le concierge a ouvert la porte et salué mon ami. En pénétrant chez Richard, j'ai ressenti une étrange impression. L'intérieur était mortel, largement éclairé par des baies vitrées, mais totalement impersonnel. Déco intégralement blanche, juste le minimum de meubles perdus dans un espace laiteux, et une cuisine tout en chrome et inox qui ressemblait à un laboratoire. J'ai remarqué une superbe panoplie de couteaux, ainsi qu'un wok, signe que Richard devait cuisiner diététique. Mais il n'y avait absolument rien dans le réfrigérateur. De même, je n'ai vu aucun miroir dans la salle de bains ou la chambre. Je m'en suis étonné auprès de Richard qui m'a répondu :

– Je sais exactement à quoi je ressemble, David.

– D'accord, mais comment fais-tu pour te raser ?

Une remarque de bon sens qui a semblé l'excéder. En mentionnant l'absence de miroirs, j'avais sans le vouloir touché un point sensible. Richard s'est rembruni avant de lâcher :

– Je n'aimerais pas côtoyer un autre moi-même qui n'aurait que l'épaisseur d'un reflet. Et puis ce serait pathétique pour un ami imaginaire de vivre avec un être d'illusion.

Je n'ai pas insisté. N'empêche, entre le frigo vide et les glaces manquantes, on se serait cru sur un plateau de série télé, à attendre que les acteurs trouvent leurs marques.

– Passons au salon, David.

Il y avait deux petits objets, placés sur le manteau de la cheminée. Dans tout ce blanc, on ne pouvait que les voir. Comme il s'agissait des seules choses peut-être à même de m'en dire plus sur Richard, je me suis rapproché. Le premier était un jouet, le modèle réduit d'un Boeing 767, et l'autre un bout de bois. On aurait dit un morceau de branche calcinée.

Soudain, sans signe avant-coureur, je me suis senti très mal.

– Ça ne va pas, David ?

La tête me tournait, j'allais m'effondrer d'un moment à l'autre.

– Je... le vertige...

– Assieds-toi, s'est empressé Richard, je vais te chercher un verre d'eau.

Le malaise est passé mais je n'ai pas voulu rester là plus longtemps. Sans véritable raison, sinon que j'accusais le rythme du boulot et les

changements dans ma vie. Je devais ressentir le stress, ce qu'a compris mon ami.

– Je vais te raccompagner.

– J'ai envie de marcher un peu.

– Bien sûr, David, mais je ne peux pas te laisser dans cet état.

On s'est donc dirigés jusqu'à la première station de métro. À cette heure, il n'y avait pratiquement personne dans les rues, mais nous avons croisé un couple. La fille était sexy, avec un décolleté plongeant, et son mec devait être un accro de la gym ou peut-être même un militaire, parce qu'il était taillé comme une armoire. Bien plus costaud que Richard. Celui-ci a tourné la tête à leur passage et, sans ralentir le pas, a lâché d'une voix forte :

– Mate la meuf, je suis sûr qu'elle voudrait qu'on la saute !

Ce n'est pas sa façon de parler, mais c'est exactement ce qu'il souhaitait dire. Richard avait choisi ses mots comme, lorsque nous étions enfants, il sélectionnait des pierres plates au bord de l'étang pour faire des ricochets.

Le type s'est retourné d'un coup et lui a répliqué :

– Et avant, ça te dirait de me la sucer ?

Mon ami n'attendait que ça. Il a bondi et a balancé son pied dans l'estomac du balèze qui s'est cassé en deux. Richard l'a empoigné par la nuque, l'obligeant à se baisser. Son visage frôlait le pare-choc arrière d'une voiture. La femme a alors réalisé ce qui se passait et a appelé au secours. Sans lui prêter attention, Richard a dit à son mec :

– Commence déjà par goûter à ça !

D'un mouvement sec, il lui a fracassé les dents sur le pot d'échappement.

Je ne me souviens pas de la suite. Je ne veux pas m'en rappeler.

Tout recommence, comme à l'époque de Tim Weston.

Et c'est encore moi que l'on risque d'accuser.

Chapitre 19

Cher Journal,

Excuse-moi pour ce long silence, mais je n'étais pas en mesure de parler. Ou plutôt d'en parler, d'évoquer toute cette rage aveugle. L'autre nuit, j'ai revu Richard tel qu'il était enfant, mais avec une violence décuplée par sa force d'homme. On dit parfois que les petits qui se battent en cour de récré le font pour tuer. Ils n'hésitent pas et frappent pour de vrai. Heureusement leurs coups n'ont pas la puissance de faire mal. Du moins, pas trop.

Richard avait les moyens de faire souffrir et il s'y est employé. Merde, il a transformé ce type en puzzle humain ! Et puis il y avait les bruits. On ne s'en rend pas compte dans les jeux, mais le bruitage qui accompagne un *fight* est super édulcoré. Là il y avait les chocs des poings, des coups qui semblaient attendrir la chair comme le ferait un boucher. Sans parler des éructations du mec qui se retenait de vomir, des gargouillis bizarres comme provenant d'une tuyauterie crevée, mais aussi les cris de la fille. Le pire, tu vois, c'est que ça m'a donné quelques idées pour améliorer les jeux, augmenter leur réalisme de façon à ce qu'on soit vraiment dans l'ambiance. Super DJ, Richard, merci d'avoir animé la soirée !

Je viens de te donner la bande-son de mes nuits. Putain, je serais incapable de te dire si je dors depuis ce qui est arrivé. Impossible de faire la distinction entre la veille et le sommeil. Pourtant, il doit y en avoir une puisque je fais des cauchemars. Ou plutôt un, car c'est toujours le même.

J'ouvre brutalement les yeux et me rends compte que je suis dans un avion. Pas en Première ou en Business, non, en classe Économique – même mon inconscient a des ambitions médiocres. Il ne me faut pas longtemps

pour comprendre que l'appareil est en chute libre. Les gens crient, une fillette pleure, l'hôtesse tente de les rassurer : « Les Boeing sont capables de voler avec un seul moteur. » Je regarde à travers le hublot. Tu parles, ils sont tous en train de cramer. La fumée forme un panache noir qui paraît vivant. J'essaye d'observer ce qui se trouve en contrebas. On dirait une immense étendue boisée. Soudain, l'inclinaison de l'avion s'accroît, on doit accuser un angle d'environ quarante-cinq degrés. Les compartiments s'ouvrent au-dessus de nos têtes, projetant les bagages à main sur les gens. Des masques à oxygène jaunes tombent, l'hôtesse lâche l'énorme chariot d'acier qui contient les plateaux-repas. Il dévale l'allée centrale, écrase sur son passage une peluche (on dirait mon doudou de quand j'étais gamin) et vient percuter la porte qui donne sur le poste de pilotage. Elle s'ouvre à la volée et je parviens à distinguer le commandant de bord. Évidemment, il s'agit de Richard. J'entends sa voix : « Mesdames et messieurs, veuillez attacher vos ceintures, nous n'allons pas tarder à nous crasher. L'équipage et moi-même espérons que vous avez effectué un excellent voyage. » Je comprends alors que les bois qui semblent se rapprocher à toute vitesse sont ceux de la forêt d'Avelion.

C'est chaque fois la même chose. Je me réveille en sursaut dans mon lit trempé de sueur, le cœur pompant à toute blinde, sachant qu'il ne me reste plus qu'à attendre les premières lueurs du matin. Alors je bosse dans le silence de la nuit, sur un projet perso qui me tient vraiment à cœur. Ça pourrait franchement être de la balle, seulement je n'arrive pas vraiment à me concentrer. Il le faudrait pourtant, parce que j'aimerais mettre au point une démo, même un truc simple, pour la montrer à Steven Banks quand il viendra dans la boîte. Je suis sûr que le fondateur d'Eidetic serait intéressé.

Mais je laisse tomber quand on livre les journaux. Avant que n'arrivent les premiers employés (c'est l'avantage d'habiter sur place), je fais main basse sur tous les quotidiens, et file à la cafétéria afin de consulter la rubrique des faits-divers. Uniquement cette rubrique, en cherchant un compte-rendu de l'agression. Rien, pas même un entrefilet alors que ça remonte quand même à trois jours ! Est-ce que cela veut dire qu'à New York n'importe quel malade peut s'en prendre à un inconnu pour le massacrer impunément ? À moins que les flics aient décidé de ne pas rendre le truc public, pour mieux enquêter. Comme si, n'importe quoi ! Pour eux il s'agit d'un incident banal et je vire franchement parano. D'un autre côté,

comme disait Kurt Cobain, même les paranoïaques ont parfois des raisons de s'en faire, et il y a un détail qui ne cesse de m'inquiéter. Je pense bien sûr au témoignage de la fille. Une fois sortie de sa crise de panique (et la redescende a dû être longue), elle a forcément raconté ce qui s'est passé aux médecins et à la police. Donc la description physique de Richard figure probablement dans un rapport. Or depuis quelques temps, et surtout après mon relookage, je commence à lui ressembler. D'accord, comme les versions « avant » et « après » dans un pop-up pour publicité de régime ou de remise en forme, mais quand même. Pour le dire autrement, disons que Richard est comme une version idéale et parfaite de moi, ce que je pourrais être si je cessais de mener une existence de *loser*. En d'autres circonstances, ce rapprochement pourrait me réjouir, mais pas en ce moment. Si la fille vient à nous confondre, c'est la porte ouverte aux problèmes. La machine à scénarios s'emballe, et je m'imagine interpellé dans la rue par les flics, ou encore mieux sur mon lieu de travail, pour un crime que je n'ai pas commis.

Tout cela par la faute de Richard. Dans ma vie, combien de fois ai-je déjà prononcé cette phrase ? Suffisamment pour qu'elle devienne mon mantra personnel, décliné en variantes : « C'est à cause de Richard », « Il faut demander à Richard ». Pour ce que ça change... Ce qu'il a fait, personne ne pourra le défaire. C'est arrivé et il va falloir vivre avec. Seulement, je ne suis pas sûr de pouvoir supporter longtemps la tension.

Heureusement, côté taf, c'est plutôt calme à la boîte et je n'ai pas trop besoin de me concentrer. On se contente d'apporter les dernières finitions à *Taboo Navigators* (c'est le nom qui a été retenu), et Redcliffe, trop content de lui et qui se la joue, ne nous fait pas trop suer. Du coup, j'emménage chez Li Wei et Coleman en fin de semaine. Je n'ai pas beaucoup d'affaires à transporter, et c'est aussi bien. Parce qu'avec mon bol, s'il avait fallu faire appel à des déménageurs, je serais forcément tombé sur le frère du type que Richard a éclaté. Le mec m'aurait plié en origami avant de m'expédier à Kaboul. J'ai l'air de plaisanter, cher Journal, mais je sais que tu n'es pas dupe. Richard non plus ne s'en laisserait pas conter.

Aucun signe de lui. Là aussi, rien de nouveau sous le soleil. Chaque fois qu'il a sérieusement déconné, Richard cherche à se faire oublier. J'aimerais vraiment pouvoir y croire, mais si les choses fonctionnaient vraiment comme ça, j'en serais averti depuis longtemps. Comme s'il suffisait de s'éloigner pour recoller les morceaux !

Pourquoi es-tu revenu dans ma vie, Richard ? Et combien de temps va-t-il se passer avant que tu ne réapparaises ?

OceanofPDF.com

Chapitre 20

Cher Journal,

Il m'a suffi de changer d'adresse pour transformer ma vie.

Oui, je sais, formulé de cette manière, ça peut paraître un peu excessif ou en tout cas pour le moins rapide, mais c'est pourtant ce que j'éprouve. J'ai l'impression d'avoir laissé derrière moi mon ancienne existence, comme un lézard abandonne sa peau morte. J'ai mué, et tu me diras qu'il était temps (applaudissements du public).

Cela fait maintenant dix jours que je vis avec Li Wei et Coleman. Pas chez eux, ils ont bien insisté, mais dans *notre* appartement. Il est situé sur Crescent Street, non loin de la boîte, et compte deux chambres (j'ai la plus petite : normal), un grand salon où l'on a installé nos bureaux, un coin cuisine et une salle de bains. Le parquet est usé, les murs sont couverts de crépi et décorés d'affiches de films ou de concerts, de simples planches posées sur des briques servent d'étagères. Li Wei est très fière du cadeau offert par Coleman au début de leur relation. Un paravent qui vient de chez Jay East, la boutique de Brooklyn spécialisée dans les objets asiatiques. Il y a aussi un boomerang accroché à la porte des toilettes. Exactement le côté bohème qu'un bouseux venu comme moi de Caroline du Nord imagine de New York. Les canalisations tapent un sacré boucan lorsqu'on pousse trop les radiateurs, le chauffe-eau lâche un grondement sourd quand on prend une douche. J'aime tous ces sons, l'appartement semble me parler, comme s'il souhaitait me faire comprendre que j'ai enfin trouvé mon foyer. J'ai l'impression d'avoir atterri dans un épisode de *Friends*. Sauf qu'il ne nous arrive rien de spécial, et c'est précisément ce que j'apprécie.

Notre vie commune est faite de petits riens qui, pris ensemble, représentent beaucoup pour moi. N'importe qui trouverait cela très banal, et je suppose que ça l'est. On s'habitue à tout, même à être heureux, mais il me faudra du temps pour être blasé. J'ai des années à rattraper.

Voilà en quoi consiste l'une de nos journées ordinaires. Le réveil sonne, Li Wei et moi sommes les premiers à nous lever. Coleman, « appelle-moi Cole », n'est clairement pas du matin. Il apparaît le visage chiffonné, sa tignasse en nid d'hirondelle, comme dit Li, et il n'y a pas plus grognon que lui jusqu'à ce qu'il ait pris sa dose de café. Alors on le laisse tranquille, d'autant que c'est généralement lui qui prépare le petit déjeuner. « Ça me donne le temps d'émerger », dit-il en s'activant. Et il cuisine drôlement bien ! Jus d'oranges pressées à volonté, œufs au bacon pour les garçons, céréales pour Li à moins qu'elle ne préfère un bagel garni de fromage blanc accompagné d'un thé. Coleman a une machine à expresso qu'il vénère au moins autant que sa bécane, pas question de s'en approcher, mais la première tasse est pour moi. Tout le monde fait « chomp chomp » comme lorsque Scooby-Doo et Sammy mâchonnent (encore que ce n'est pas sûr : je ne me souviens pas les avoir vus mâcher quelque chose, plutôt avaler d'un coup toute une pile de sandwiches. À vérifier).

Puis Li Wei prend son manuel de *Yi King* pour le rituel obligé du matin. C'est une sorte de procédé de divination chinois qui se fait avec des baguettes ou en jetant une simple pièce. Le but est de composer une combinaison de six traits, pleins ou brisés, qui renvoie à un oracle, suffisamment vague pour laisser place à l'interprétation. À partir de ce qui est dit, on avise de ce qu'il faut faire ou pas durant la journée. La première fois, j'ai cru que c'était juste un truc pour se marrer, comme lire l'horoscope dans les pages de *Cosmopolitan* quand on attend chez le dentiste. Mais j'ai bien fait de tenir ma langue parce que Li et Coleman considèrent que c'est important.

Après quoi chacun se prépare avant de filer au travail. Pour l'instant nous y allons à pied, mais on prendra le bus quand il fera froid. À moins que Coleman ne veuille marcher dans la neige, ce qu'il a fait paraît-il tout l'hiver dernier. Il faut dire que la neige n'est pas quelque chose de commun là d'où il vient.

Nous arrivons à Eidetic, et là je fais l'impasse parce que ce n'est pas mon propos. (Non, non, inutile de me remercier.) Comme les trois nous

sommes des fondus du boulot, on finit souvent à pas d'heure. En gros, quand le personnel qui s'occupe du nettoyage nous éjecte des bureaux. Coleman donne le signal de départ et, sur le chemin du retour, on s'arrête dans un *delicatessen* pour acheter des salades et des fruits. Le week-end laisse plus de temps pour préparer des petits plats (je suis en train d'apprendre). Le soir, on regarde un film téléchargé ou des rediffusions à la télé. Li Wei est carrément mortelle quand elle fait toutes les voix des persos d'une sitcom ! C'est d'autant plus fendard qu'elle est d'ordinaire réservée. Moi, j'en serais incapable, même en situation de confiance. Je dois être un peu comme le renard dans *Le Petit Prince* (la série, je n'ai pas lu le bouquin), il faut du temps pour m'apprivoiser.

Mais surtout, j'adore quand on se retrouve à la table en bois brut du coin cuisine, à parler de tout et de n'importe quoi. Enfin, c'est surtout Coleman et Li qui font la conversation, moi je me contente d'écouter en les regardant. Ils sont vraiment amoureux, un peu comme le couple de robots dans *I'll be here*, le court-métrage de Spike Jonze. Cole aussi serait prêt à donner son bras pour remplacer celui de son amoureuse. Sauf que, contrairement à ce qui se passe dans le film, elle ne l'accepterait pas.

Ah, et l'Australien aux dreadlocks joue du *didjeridoo*, un instrument de musique aborigène en forme de trompe dont il tire des mugissements envoûtants. Il excelle à décrire son pays, le vent qui souffle sur le bush, la poussière rouge du désert, la chaleur étouffante. Coleman m'a dit qu'il appartenait à la communauté des Ferals. Dans son pays, ce mot désigne les animaux domestiqués par l'homme qui sont retournés à l'état sauvage. Le terme a été repris par une communauté de nomades modernes qui sillonnent à bord de mobile-homes tout le sud-ouest du territoire et le désert de Tasmanie. Chaque année, ils convergent tous vers un point, jamais le même, pour leur grand rassemblement. Earth Dreaming est autant une fête qu'un meeting politique. Les parents de Coleman, et tous leurs semblables, rejettent la civilisation moderne. « Il y a des valeurs plus importantes que le fric, et rien ne justifie qu'on massacre la Nature », affirme l'ami de Li Wei, qui partage son avis. Je lui ai tout de même fait remarquer que leur caravane de véhicules devait consommer du carburant. « Énergie solaire, mec, et même de l'urine. Tout peut se recycler », m'a-t-il répondu. Les Ferals sont des fondus d'informatique, d'où les talents de Coleman. Ils utilisent cette

technologie pour de bonnes causes, comme le respect des droits de la population aborigène.

J'aime quand l'Australien évoque les croyances et traditions des tribus. Les « natifs » comme il dit, mais sans cette pointe de condescendance que l'on a trop souvent chez nous à l'égard des Amérindiens. Oui, je suis en train de me découvrir une conscience politique, dingue non de la part du plus convaincu des *No Life* ?

Bref, hier soir, Cole nous a raconté un truc pas possible. Dans la partie centrale du pays, les Aborigènes croient que le démon *mamu* attend sur un arbre le coucher du soleil. À la nuit tombée, il pénètre dans les huttes. Si le démon voit un petit enfant qui dort entre son père et sa mère, il chasse les parents puis arrache le foie du bébé, ses reins et son âme, avant de grimper très haut dans un arbre. Là, assis sur la dernière branche, il dit à l'âme du nourrisson : « Gronde-moi. » Pour éviter ça, on dessine sur le visage et le corps de l'enfant des marques noires au charbon qui l'enlaidissent. De sorte que le démon ne le mangera pas car il préfère dévorer les beaux bébés.

J'ai pensé que ça pourrait faire une super base de scénario mais je n'en ai rien dit. Je commence à connaître mes colocataires, et si j'avais exprimé l'intention d'adapter l'histoire, leur réaction ne se serait pas fait attendre. Li aurait haussé le sourcil d'un air réprobateur, et Cole aurait dit un truc du style : « Mm, je crois que ça ne va pas le faire, mec. » Une fois qu'ils auront rassemblé suffisamment d'économies, ils veulent s'installer en Australie, pour monter une petite société. L'idée est de former des concepteurs aborigènes afin qu'ils puissent mettre en valeur leur culture. Je comprends et respecte ce choix, mais il n'empêche que ça aurait pu donner lieu à un jeu extra.

Aucun souci, d'autant que je ne manque pas de projets. Je leur ai parlé de mon programme d'évolution en conditions réelles. Ce que j'en ai dit les a impressionnés, ce qui n'est pas rien car autant Li Wei que Coleman sont de vrais tueurs dans leur domaine. Ils ont insisté pour que j'en touche deux mots au fondateur d'Eide-tic quand il viendra faire la revue des troupes. Je pense le faire, à condition de ne pas me dégonfler. Bon, à mon avis Steven Banks a déjà dû envisager quelque chose de similaire, c'est même certain, mais mon approche pourrait l'intéresser.

Sinon, toujours rien du côté de Richard. Je ne sais pas trop à quoi m'en tenir. Ce silence me rassure, c'est reposant et j'apprécie chaque jour de son

absence. Mais d'un autre côté je crains qu'il n'attende que l'occasion de pouvoir rentrer chez nous, comme le démon *mamu* dans la hutte. Le fait qu'il n'y ait pas beaucoup d'arbres dans le quartier n'arrêterait pas Richard. Il serait capable de grimper au sommet d'un building pour dire à mon âme : « Gronde-moi. »

OceanofPDF.com

Chapitre 21

Bonjour David,

Depuis que tu ne vis plus à Eidetic, le monde n'est plus pareil, snif !

Par nostalgie, je suis allé jeter un coup d'œil aux bécane. En consultant l'historique et après vérification des passes, il apparaît que tu utilisais l'équipement de la boîte en dehors des heures de travail ET pour ton usage personnel. C'est très mal, David, et formellement interdit par le règlement.

J'aurais passé l'éponge si, cet après-midi, en salle de repos, je ne t'avais entendu parler avec Li Wei et Coleman (au fait, je ne sais pas pourquoi ce type se balade avec un poulpe mort sur la tête).

;-)

Tu étais en train de leur exposer tes idées en matière de gameplay. Or tu n'as pas pu développer ce projet avec ton ordi personnel, question de puissance et de capacité. Donc voilà ce que tu préparais dans ton coin : des innovations que tu as cachées à l'équipe.

Bon, je ne peux pas dire que c'est révolutionnaire et que ça va me tenir éveillé la nuit. Mais je crois tout de même qu'il y a deux ou trois trucs au niveau de la jouabilité et du dosage des difficultés qui méritent d'être pris en compte. Pareil pour ton concept d'évolution en simili-réel.

Seulement si c'est toi qui en parles à l'échelon supérieur (et je ne parle même pas de Steven Banks !), on risque de te rire au nez. Cela dit sans méchanceté, mais il faut être réaliste, David, qu'est-ce que tu as produit de BON depuis ton arrivée chez nous ?

Mais pour te montrer que je ne suis pas rancunier, je me charge de faire la présentation. Et puis, après tout, les idées n'appartiennent à personne !

Ton ami Stuart

PS : observe bien nos adresses mail sur ce post. Il s'agit de correspondance privée. Je n'ai pas voulu rendre tes bidouillages publics, David, pour te laisser une chance de ne pas être viré. Tu te rappelles la « clause d'exclusivité » et ce genre de choses ? Mais, as-tu au moins lu ton contrat ?

OceanofPDF.com

Chapitre 22

Cher Journal,

Il fallait s'y attendre, le temps de la sérénité est révolu. Les emmerdes, c'est comme les pixels, ça se présente par paquet. Stuart Redcliffe, pour commencer. Je ne sais pas, ce type doit être le résultat d'un programme expérimental sauce british, envoyé dans les anciennes colonies pour y mettre le souk. Et le plan prévoit qu'il commence par s'en prendre à moi. Quelqu'un a dû implanter un virus dans les séquences dormantes de son ADN, qui lui ordonne de me pourrir la vie. Une sorte de routine informationnelle que Stuart s'emploie à suivre sans passion : « Rien de personnel là-dedans, David. » Je ne vois pas d'autre explication, hormis la possibilité qu'il soit tout simplement un sale con.

En gros, le deal est que soit je lui laisse s'attribuer mes idées, soit il s'arrange pour me faire lourder d'Eidetic. Auquel cas, je te parie que Redcliffe s'occupera de faire ma pub auprès de mes éventuels futurs employeurs.

Comme si cela ne suffisait pas, Richard a fini par se rappeler à mon bon souvenir.

Il m'a donné rendez-vous pas très loin de son appartement, chez *Bubby's*, un restaurant bruyant mais sympa sur Hudson Street. À peine arrivé, j'ai tout de suite remarqué que quelque chose n'allait pas. Richard affichait une barbe de plusieurs jours, il semblait avoir beaucoup maigri et sa mise était négligée. Son costume, d'ordinaire impeccable, était froissé et sa chemise aurait eu besoin d'un bon nettoyage. Richard n'avait plus rien du fier écuyer d'Avelion, comme si le fait d'être loin de moi sapait son énergie.

Je me suis assis sans qu'il relève la tête. J'ai senti alors son odeur, pas tant celle d'un corps mal lavé que le relent douceâtre et écœurant de fleurs décomposées. Le serveur s'est rapproché et a aussitôt froncé le nez. Il a pris notre commande, œufs brouillés au saumon fumé pour Richard, et des macaronis au fromage auxquels je n'ai pas touché. Comme le temps s'étirait et que je devais retourner à la boîte, j'ai fini par dire :

– Richard, je suis là.

Ses yeux se sont à peine posés sur moi lorsqu'il a répondu :

– Moi aussi j'aimerais un peu plus d'attention.

Le ton de reproche et l'air vaguement condescendant m'ont tout de suite mis en boule.

– Pourtant, j'ai l'impression que, l'autre soir, tu t'es assez fait remarquer.

Richard a souri tristement, comme s'il se rappelait une fête d'anniversaire gâchée.

– Oh, ça.

– Oui, ça. Je ne sais pas si tu t'en es rendu compte, Richard, mais autour de toi il y a un monde et des gens.

Il a haussé les épaules.

– Venant de ta part, cela pourrait presque être drôle.

Il commençait sérieusement à m'énervé.

– Peut-être avant, mais figure-toi que j'ai changé.

– Tu veux parler de ta nouvelle vie ? a-t-il dit d'une voix douce.

Je n'ai pas du tout aimé son air. En apparence il semblait très calme, mais je pouvais flairer le danger.

– Oui, et je te prierais de ne...

Richard m'a interrompu :

– Moi aussi j'ai bien employé ces quelques jours de séparation.

J'ai ressenti une boule dans l'estomac.

– Ah, et comment ?

Il a balayé l'air de sa main.

– Rien de spectaculaire, David, rassure-toi. En fait, je te dois un fier service.

– Qu'est-ce que tu veux dire ?

– Te souviens-tu de notre conversation sur Pixar ?

Oui, je m'en souvenais, et il le savait. Sa question n'appelait aucune réponse, alors je l'ai laissé poursuivre :

– Tu as dû me trouver largué, David, probablement même assez ridicule. Non, non, laisse-moi continuer. Il y a à peine trois minutes, tu me rappelais qu'autour de moi il y a un monde et des gens. C'est vrai, et je ne peux faire semblant de l'ignorer. Parce que cela pourrait me nuire. Alors je me suis documenté.

Où voulait-il en venir ? Richard s'est servi un verre de Perrier avant de me demander :

– Connais-tu *Foster, la maison des amis imaginaires* ?

J'avoue que ça m'a bloqué net.

– Quoi, le truc qui passe sur Cartoon Network ?

Richard s'est aussitôt rembruni.

– David, je te serais infiniment reconnaissant de ne pas en parler comme d'un *truc*. Crois-moi, ce dessin animé est une véritable métaphore de la vie.

Peut-être n'es-tu pas au courant, cher Journal, de ce dont il s'agit. La série raconte comment Mac, un gamin d'environ huit ans, doit se débarrasser de son compagnon inventé, à la demande de sa mère. Alors il dépose Bloo chez Madame Foster qui tient une pension pour les créatures délaissées. Là, elles attendent qu'un enfant vienne éventuellement les adopter.

J'ai longuement observé Richard ; son visage était dépourvu d'expression. Comme la gêne s'installait, je me suis entendu rire bêtement avant de lâcher :

– Attends, tu ne te prends tout de même pas pour l'ami bleu de Mac ? Ou Coco, l'espèce de poule géante qui pond des œufs en plastique ?

La veine battait à sa tempe droite mais il s'est retenu :

– Non, David, parce qu'eux bénéficient au moins de l'affection de Madame Foster et de sa petite-fille. Sans parler de Mac qui n'a jamais vraiment abandonné son ami. Moi, j'ai passé plus de dix ans dans le noir.

J'ai senti une sueur glacée couler le long de ma colonne vertébrale. Pour la première fois depuis que je le connaissais, Richard allait se confier, et je n'étais pas certain de vouloir entendre ce qu'il tenait à me dire. Mais je ne pouvais faire autrement que de le laisser continuer :

– Je me suis retrouvé seul, David, si désespérément seul dans les ténèbres. C’était vraiment atroce. Mais le pire est que, durant tout ce temps-là, tu te trouvais à côté. Combien de fois ai-je hurlé en pleurant afin d’attirer ton attention. Tu ne m’as jamais répondu.

À cet instant, j’ai ressenti sa douleur, comme si nous ne faisions qu’un.

– Richard, je... je ne sais pas quoi dire.

Ses yeux étaient embués de larmes lorsqu’il a déclaré :

– Dans l’ombre, je ne pouvais entendre mes propres cris, alors je suppose que ce n’est pas de ta faute. Et puis, comment pourrais-je t’en vouloir ? Toi, tu as eu des copains après mon départ, des amis de rechange, quelques relations qui ont plus ou moins duré. Mais tu es resté mon seul ami.

Je commençais à me sentir coupable, et même si sa tristesse n’était pas feinte, je sentais que c’était aussi le but recherché. Alors, pour ne pas nous engager plus loin dans ce qui ne pourrait être qu’une impasse, je lui ai demandé :

– Qu’est-ce que l’on va faire, Richard ?

Il a hésité avant de répondre :

– J’aimerais que l’on recommence à jouer.

Exactement comme lorsque nous étions enfants.

– D’où sors-tu que la vie est un jeu ?

Richard a aussitôt recouvert son assurance :

– Tu l’as dit toi-même, on ne peut faire n’importe quoi. S’il y a des règles, je suis prêt à disputer une partie !

J’ai repensé à la soirée, quand il a fracassé le type, et lui ai dit qu’il mettait la barre trop haut. Sans discuter, Richard a hoché la tête.

– On fera comme tu le sens, David.

Mes pensées se sont alors tournées vers Stuart Redcliffe. En voilà un qui n’hésitait pas à truquer le jeu, détournant les règles à son unique bénéfice. Mon ami de toujours, au moins, ne me voulait que du bien. J’ai fini par donner mon accord :

– Problème réglé, ai-je dit sans trop forcer ma bonne humeur.

Le visage de Richard s’est illuminé, l’écuyer d’Avelion se tenait de nouveau face à moi. Mais je devais encore avoir l’air soucieux, ce qui ne lui a pas échappé.

– On dirait qu’il y a autre chose, David.

– Non, rien, je n’ai pas envie de flinguer l’ambiance.

Il s’est penché vers moi.

– Tu sais que tu peux tout me confier.

– C’est mon supérieur, je t’en ai déjà parlé.

– Redcliffe ?

Bien sûr, il s’en souvenait. Mon ami n’oublie rien de ce qui me concerne.

– Et ? m’a-t-il relancé.

Alors je lui ai tout déballé.

En sortant de chez *Bubby’s*, j’ai fait un bout de chemin avec Richard qui retournait à son appartement. J’ai entendu du bruit provenant d’une rue latérale, et des cris d’enfant. Je me suis arrêté pour jeter un coup d’œil. Deux adolescents s’en prenaient à un gamin qui ne devait pas avoir plus de dix ans. Ils le giflaient, tranquillement, l’un après l’autre. Le petit encaissait comme si ce n’était pas important. J’ai observé plus attentivement : il tentait de protéger quelque chose. Un coup de poing sur son bras lui a fait lâcher ce qui ressemblait à une petite boule de poils. C’était un chaton. L’un des grands l’a frappé du pied. Le petit a ouvert la bouche sans pouvoir proférer un son, puis a tourné son regard terrorisé dans notre direction. Richard observait la scène, mais impossible de lire quoi que ce soit sur son visage. Il a fini par me demander :

– Tu souhaites que j’intervienne, n’est-ce pas ?

Les bourreaux avaient beau être des ados, ils étaient grands et forts. Oui, c’est ce que j’espérais.

– Non, David, désolé. Son ami imaginaire n’a qu’à protéger le chaton.

Les coups de pieds redoublaient, l’animal allait certainement y rester.

– Richard, il n’a peut-être pas d’ami imaginaire, ou il n’en a plus...

– Dans ce cas, il n’avait qu’à pas l’abandonner chez Madame Foster.

Chapitre 23

Cher Journal,

Comme tu l'imagines, la journée a été plutôt *space*, et ça pour tout le monde. Enfin, pour le staff d'Eidetic qui recevait son dieu en personne. Cela n'arrive pas souvent et, quand Steven Banks débarque, c'est un mélange de joie, de fierté et d'une incroyable quantité de stress. Le dosage varie en fonction des personnes, je te laisse deviner le mien.

Pour être franc, tout le monde était à la fête quand le réveil a sonné, deux heures plus tôt qu'à l'ordinaire. Il y a eu un peu de tiraillement entre Li Wei et Coleman pour savoir qui occupait en premier la salle de bains, sans que je sache lequel l'a emporté parce que j'attendais mon tour, l'air de rien (façon de parler). Après avoir pris une douche, j'ai eu un moment d'hésitation concernant les vêtements que je devais mettre. Li m'a dit de choisir des fringues cool, auxquelles je suis habitué, car il ne fallait pas que je me sente mal à l'aise.

– Il faudra que tu sois concentré uniquement sur ta présentation, David. Rien d'autre ne devra compter.

Oui, merci Li. L'Australien a renchéri tandis qu'il coiffait ses nattes avec une sorte de mini-trident en bois :

– De toute façon, mec, en sa présence on a l'impression d'être à poil. Ou pire.

– Et c'est quoi, pire ?

– Tu verras.

Il a fait une grimace à Li qui a levé les yeux au plafond. Ensuite on a expédié le petit déj', et je serais incapable de te dire ce que j'ai pris, ni même si j'ai avalé quoi que ce soit. Mon estomac produisait de l'acide à la

cadence du monstre dans *Alien*. Li a sorti son *Yi King*, je n'étais pas trop pour, mais tous deux ont insisté pour que l'on ne change en rien nos habitudes. Quelque chose à voir avec l'ordre cosmique qui était déjà suffisamment chamboulé.

– Au moins en ce qui concerne nos petites existences, a précisé Cole en lançant la pièce.

Mon oracle du jour a été : « Avancez sans hésiter ». Li a applaudi et l'Australien a poussé un grognement satisfait. Puis nous sommes sortis de l'appart et avons remonté Crescent Street, avant d'obliquer à droite pour gagner le siège d'Eidetic. C'était notre parcours habituel, et pourtant j'avais l'impression de m'enfoncer dans un territoire hostile, où le moindre incident risquait de me faire louper ma rencontre avec Steven Banks. Rien de malencontreux n'est toutefois arrivé, et j'ai ressenti du soulagement en même temps qu'une pointe de contrariété. Je suppose que ma face sombre de *loser* aurait souhaité qu'il m'arrive quelque chose, un truc pas trop grave mais qui m'empêche d'assurer.

– Pas de bol pour toi, mec, t'as trop de chance ! a dit Cole en m'adressant un clin d'œil.

À croire qu'il devinait mes pensées. Et c'est probablement le cas parce que je suis quelqu'un d'assez prévisible, sans vouloir diminuer les mérites de l'Australien.

Lorsque nous sommes entrés dans la boîte, Susan Gowen s'est précipitée à notre rencontre. Pour ceux qui ne la connaîtraient pas, rien dans son apparence impeccable ne laissait filtrer quoi que ce soit. Mais nous avons tout de suite compris que quelque chose ne tournait pas rond.

– Il est arrivé une tragédie, a déclaré la responsable des ressources humaines. Stuart Red-cliffe s'est fait agresser la nuit dernière.

« Eh merde », a dit Cole tandis que Li demeurait impassible. Je me suis calqué sur son attitude afin de dissimuler ma joie. C'était forcément Richard. Mon ami de toujours avait fait en sorte que Redcliffe ne s'attribue pas mes idées. Oui, on peut trouver que c'est franchement moyen comme attitude, voire carrément dégueulasse, et en totale contradiction avec ce que j'avais reproché à Richard l'autre soir. Sauf que le malheureux qu'il avait tabassé n'y était pour rien, alors que le superviseur cherchait à me démonter.

– Comment va-t-il ? a demandé Li.

– Il est aux urgences.

– Et qu'est-ce qu'on va faire ? est intervenu Coleman.

Susan a alors piqué sa crise de nerfs.

– Nous enverrons des fleurs et une boîte de bonbons à Mr Redcliffe le moment venu. En attendant, il faut trouver une solution, parce que sinon l'unité de New York fonce tout droit à la cata !

Le siège d'Eidetic se trouve à Mountain View, Californie. Nous travaillons dans la principale unité de recherches et de développement, celle que Banks préfère et surveille de près. Mais si l'on venait à le décevoir, nul doute qu'il nous effacerait de la carte. Après tout, la firme a généré trois milliards de bénéfices l'année dernière. Je parle d'euros, pas de dollars. Son fondateur ne peut se permettre qu'une quelconque contrariété nuise à ses intérêts. Steven Banks prévoit tout, jusqu'à l'imprévisible. Ce type a nié le hasard pour façonner son destin. Il n'hésiterait pas à nous écraser comme des fourmis. Richard avait peut-être trop bien fait les choses.

Soudain, Li Wei a déclaré :

– Je peux présenter notre département.

Susan l'a regardé comme si elle venait de se matérialiser dans le hall.

– Vous êtes sûre ?

– Totale transparence dans l'équipe, a certifié Coleman. Aucun problème.

J'ai cru que la responsable des ressources humaines allait s'effondrer en pleurs. Le contrecoup, probablement. Elle nous a proposé des boissons, des viennoiseries, avant de décider que, finalement non, il fallait rester concentré.

Steven Banks est arrivé exactement à l'heure, politesse des puissants. C'est un trait de caractère chez lui – on prétend même qu'il est possible de régler une horloge nucléaire sur son agenda. Bien sûr, j'avais maintes fois effectué des recherches sur Google pour savoir à quoi il ressemblait. Mais la plupart des photos remontent à il y a au moins cinq ans. Le pape des jeux fait très attention à son image, au point d'engager à plein temps des nettoyeurs de sites. Et surtout il cherche à préserver sa vie privée depuis que son épouse est morte. C'est pourquoi j'ai été très étonné de voir qu'il était venu avec sa fille. Parce qu'à ce moment-là je n'ai eu aucun doute, il ne pouvait s'agir que de Mâyâ.

Quantité de nanas super belles existent ; aucune ne rivalise pourtant avec elle. Ce n'est pas à proprement parler un canon, on pourrait même la trouver un peu trop maigre (les tabloïds ont parlé à une époque d'anorexie), mais elle dégage quelque chose d'unique, avec ses cheveux blonds coiffés en pétard et ses vêtements hyper colorés. Ah, et elle est très grande, comme son père. La ressemblance s'arrête là. Steven Banks a tout de l'oiseau de proie. Yeux profondément enfoncés dans les orbites, nez en bec d'aigle, son crâne est entièrement rasé et il porte une barbe courte, gris fer, parfaitement entretenue. On dirait qu'il s'est pris un coup de vieux par rapport aux rares photos de lui qui circulent sur le Net. Mon boss portait un costume de lin clair sur une chemise sans col couleur ivoire, contrairement au staff qui l'accompagnait, entièrement vêtu de noir. Mon regard s'est reporté sur Mâyâ et ses vêtements flashy : elle jouait clairement le contraste.

Cole m'a filé un coup de coude avant de lâcher entre ses dents :

– Houston ? Ici la Terre...

J'ai focalisé mon attention sur la scène. Susan Gowen s'est répandue en salamalecs qui n'ont suscité de la part du patron qu'un sourire poli, vaguement ennuyé. Le reste des Californiens demeurerait impassible, à l'exception de Mâyâ qui faisait mine de bâiller. Ça m'a donné confiance en moi. Enfin, un peu. Bon, j'étais carrément mort de trouille, mais le fait que la fille de Ste-ven Banks n'adhère pas complètement à la grande messe m'a laissé croire que tout n'était pas forcément joué. OK, je ne vais pas essayer de me la raconter, j'étais à la fois effrayé par mon boss et attiré par sa fille, d'où toutes ces idées bizarres qui me passaient par la tête alors que mon cerveau tournait en purée.

Heureusement, Li Wei a pris la situation en main. On a grimpé les niveaux jusqu'à parvenir au département. Susan Gowen avait eu la malheureuse idée de faire ranger nos locaux. On aurait dit un appartement témoin que ferait visiter un agent immobilier. Du coup, j'avais l'impression de me retrouver dans un environnement factice, aseptisé, impression que me semblait partager Coleman.

Li ne s'est pas démontée et a balancé son topo. Contrairement à moi qui n'ai pas trop écouté, tellement j'étais stressé, Banks lui accordait toute son attention. Mâyâ n'avait d'yeux que pour la collection de poupées Peter Fowler. Son père l'a remarqué, ce qui l'a fait sourire.

– Cet endroit me plaît. Moi aussi j’aimais bien m’entourer d’éléments créatifs. Les figurines Mego, des piles entières de comics, ce genre de choses...

Son groupe de cadres s’est détendu et Mâyâ a aussitôt détourné la tête. Devant sa réaction, le sourire de Steven Banks s’est effacé. C’est hélas l’instant que Li Wei a choisi pour annoncer :

– David Craig, notre nouveau concepteur, aimerait vous présenter un projet.

En m’attendant bafouiller, je me suis trouvé nul, au-dessous de tout. Bref, égal à moi-même. Le flop complet. Mon boss m’a regardé comme si j’étais une amibe prête à baver sur ses mocassins. Il a haussé un sourcil avant de porter l’estocade :

– Original et intéressant. Mais ce qui est intéressant n’est pas original, et ce qui est original n’est pas intéressant.

Rictus des requins habillés en sombre. J’étais mort, il ne me restait plus qu’à m’enterrer dans le square d’à côté. C’est alors que Mâyâ a dit :

– Moi, j’aime bien.

Sans même m’adresser un regard. J’ai compris qu’un duel s’engageait entre la fille et le père, un affrontement souvent reconduit où chacun à son tour gagnait puis perdait.

– Elle vient de te sauver la mise, m’a murmuré Coleman à l’oreille.

Li Wei s’est portée en renfort :

– David a d’abord souhaité vous présenter un concept classique : une contrée médiévale, le château, la forêt. Mais tout cela est géré par un système révolutionnaire. Il va vous en parler.

Je me suis lancé, sachant que l’on ne m’accorderait pas une seconde chance : conditions en temps réel, environnement intelligent, réactivité du climat, entropie appliquée à tous les paramètres, y compris l’élément humain.

Lorsque j’en ai eu fini, Steven Banks est resté un long moment silencieux. Ceux qui l’accompagnaient paraissaient nerveux et certains cherchaient à croiser son regard. J’avais mis dans le mille, la maison mère en Californie travaillait sur quelque chose d’approchant, d’où l’air ennuyé du staff.

– Intéressant, a fini par concéder son fondateur.

D'un seul mouvement son staff a hoché la tête, comme un chien sur la plage arrière du bolide d'Eidetic. Steven Banks a poursuivi :

– C'est prometteur, David. Très prometteur. Mais nous savons ce qu'il en va des promesses. J'ai beau avoir bâti ma fortune sur les univers imaginaires, je ne puis me contenter d'un simple souhait comme ceux que l'on adresse aux fées.

Mon boss émettait des réserves, mais j'avais surtout imprimé qu'il se souvenait de mon prénom. Coleman souriait aux anges et Li faisait semblant de rien. Mâyâ les a rejoints. En passant devant son père, elle lui a dit :

– Pourquoi tu ne l'inviterais pas à la *maison* ?

Elle avait accentué le dernier mot, et j'ai tout de suite pensé à Richard.

– C'est une bonne idée, a approuvé Steven Banks. Nous avons un pied-à-terre pour nos séjours à New York. Disons jeudi prochain, pour le dîner ?

Tu parles si ça m'allait !

En rentrant, avec Li et Cole, nous avons acheté un tas de bonnes choses, dont du champagne, afin de fêter l'événement. On a même porté un toast à la santé de Stuart Redcliffe. La directrice des ressources humaines avait laissé un message sur notre répondeur : il semblait sorti d'affaire. J'ai levé mon verre, comme les autres.

Ce n'était pas trop le moment d'être rancunier.

Chapitre 24

Cher Journal,

La semaine est passée à la fois très vite et trop lentement, en fonction de mon état d'esprit. J'avais hâte de présenter ma démo à Steven Banks, et d'un autre côté le temps me manquait pour la peaufiner. Cela dit, je ne suis jamais satisfait, et comme le rappelle souvent Li Wei, la perfection n'est pas de ce monde. Heureusement, elle et Coleman m'ont été d'une aide inestimable. Officiellement il s'agit d'un projet d'Eidetic, et je n'ai donc plus rien à craindre de la part de Stuart Redcliffe, en admettant qu'il n'ait pas retenu la leçon.

Nous avons pu travailler sur les bécane de la boîte, beaucoup plus performantes que mon matos personnel. Mieux, chaque soir j'envoyais les séquences à la maison mère en Californie, qu'elle me retournait après les avoir améliorées. Il n'y a pas à dire, leurs programmeurs sont des pointures. Ça m'a fait bizarre d'avoir autant de pros à mon service et de chapeauter un truc aussi gros.

– Ce n'est que le début, m'a dit l'Australien. Il va falloir t'habituer.

– Bientôt, tu seras notre superviseur, a renchéri Li.

Elle était contente pour moi, mais j'ai aussi senti une pointe de crainte dans sa voix, comme si le succès allait m'éloigner d'eux.

– Ce n'est pas encore gagné, ai-je répondu pour la rassurer.

Le fait est que l'on est encore loin de ce que j'ai conçu dans ma tête. À peine un brouillon, qui pourrait décevoir Steven Banks. J'ai eu un mal de chien à quitter mon écran, et Cole m'a dit qu'il fallait savoir s'arrêter. L'heure du rendez-vous approchait. J'avais prévu que le temps me manquerait pour retourner à l'appartement. C'est pourquoi, le matin, j'avais

pris un costume acheté chez Barney's, et je me suis changé dans les toilettes de la boîte. Avant que je ne rencontre pour la première fois mon boss, Li m'avait suggéré de passer des fringues dans lesquelles je me sentais à l'aise. Mais là, j'étais bien obligé d'assurer.

La limousine envoyée par Banks s'est pointée à l'heure, un engin pas possible, noir et profilé comme un squal, qui me rappelait la Batmobile. C'est sûr que les habitants du Queens ne doivent pas être trop habitués à voir ce genre de caisses dans leurs rues. Coleman a poussé un long sifflement appréciateur, et Li a pointé l'index, pouce levé comme s'il s'agissait d'un pistolet, en me disant : « Mets-lui-en plein la vue, *killer*. » J'aurais plutôt attendu cette vanne de la part de l'Australien, à croire qu'il déteint sur elle. Le chauffeur m'a ouvert la porte et je me suis assis à l'arrière, trop impressionné pour toucher à quoi que ce soit, du minibar à l'écran tactile.

Durant le trajet, j'ai repensé à tout ce qui m'avait conduit jusque-là, les plans foireux aussi bien que les coups de chance. Les colonnes « crédit » et « débit » avaient l'air de s'équilibrer, et je devais maintenant investir dans mon propre futur. Je n'oubliais évidemment pas Richard, sachant que j'avais contracté une dette à son égard qu'il me faudrait bien un jour ou l'autre rembourser. Sans trop savoir comment, ni même si mon ami me ferait payer les intérêts. C'est ce qu'il aurait exigé quand nous étions gamins : m'imposer un gage après m'avoir sorti du pétrin. Mais lors de notre dernière entrevue, Richard avait affirmé vouloir jouer dorénavant selon mes règles. J'aurais tout le temps d'aviser, le moment venu. Pour l'instant, je devais relever un défi autrement plus redoutable : séduire le maître des jeux, parvenir à le surprendre dans un domaine qui n'avait pour lui aucun secret.

La limousine est remontée jusqu'à l'Upper West Side et s'est engagée dans Central Park West. Autrement dit, là où demeure l'aristocratie de la ville, l'équivalent d'une réserve pour espèce protégée. J'ai lu quelque part qu'il ne reste plus que trois mille tigres dans le monde – ils doivent probablement vivre ici. Le chauffeur a fait halte devant la façade d'un immeuble en pierre grise. Un portier, avec casquette et uniforme, est venu m'ouvrir et j'ai pénétré dans l'antre de Steven Banks. Hall en marbre décoré d'une mosaïque, comptoir de réception, le tout sous l'observation constante de caméras... je me sentais comme un intrus. Le concierge a

relevé les yeux de ses écrans, puis a vérifié si je figurais parmi les gens autorisés. C'était le cas, Banks avait prévenu de ma visite.

– Septième étage, monsieur Craig, a dit le gardien en m'indiquant l'ascenseur.

Une dame âgée avec trois petits chiens est montée en même temps que moi dans la cabine. Les clébardes m'ont reniflé et j'ai bien vu que leur propriétaire n'était pas loin de faire comme eux. En dépit de mon costume griffé, elle a tout de suite senti que je n'étais pas à ma place ; à croire que les nantis développent un sixième sens. La vieille peau est descendue avant moi en tirant sur les laisses, comme si j'allais inoculer la rage à ses bébés. Une fois seul, je me suis regardé dans la glace encadrée d'argent, et ce que j'y ai vu ne m'a franchement pas déplu. Pour un peu, on aurait pu me confondre avec Richard.

Un géant black aux traits fins m'attendait sur le seuil, super élégant dans sa tenue d'un blanc immaculé. Il m'a invité à entrer. Et là, j'ai eu l'impression de me retrouver dans la scène finale de *2001, l'odyssée de l'espace*. Rien que le vestibule avait la taille de notre appartement. Marbre, verre et acier, quelques meubles français du XVIII^e siècle (j'en avais vu de semblables dans un cours d'histoire de l'art à la fac), le tout dans un environnement qui excluait à peu près toute couleur. Mon regard tentait d'accommoder à la luminosité ambiante quand le maître des lieux est apparu. Il s'est adressé au majordome.

– Merci, Terence. Je m'occupe de notre ami.

Steven Banks portait une tunique et un pantalon en coton, et il était chaussé de sandales. Il s'est avancé vers moi et m'a tendu la main.

– Heureux que vous ayez accepté notre invitation, David.

Sa paume était glacée, tout comme le sourire qu'il m'adressait, un simple masque de théâtre. J'ai immédiatement songé aux comiques qui se produisent dans les bars de Greenwich Village. Banks m'accordait une audition, sans me garantir que je pourrais aller jusqu'au bout de mon sketch. Je m'apprêtais à ouvrir la sacoche qui contenait mon portable quand le majordome a demandé :

– Puis-je faire servir les entrées ?

– Dans cinq minutes, a répondu le fondateur d'Eidetic en tournant la tête vers le grand escalier.

J'ai supposé qu'il attendait l'arrivée de sa fille. Banks m'a proposé un verre, que j'ai refusé.

– Parfait, David. Venons-en directement au fait. Qu'avez-vous à me proposer ?

J'ai inspiré un grand coup et me suis lancé :

– Un système qui permet de donner vie au jeu, étendu à l'ensemble des données.

– Qu'est-ce qui le différencie d'un simple moteur, même ultra performant ?

– Le mieux, monsieur, est que je vous fasse une démonstration.

J'ai posé ma bécane sur une table design et ai lancé le programme. Il était trop lourd et ça moulinait grave. Je m'y attendais, Li Wei et Coleman l'avaient prévu, et on espérait juste que notre boss serait patient. Erreur fatale. Son visage, déjà sévère, s'est durci davantage.

– Laissez-moi faire.

Il s'est emparé du clavier. Ses doigts semblaient à peine effleurer les touches, tapant à une vitesse que je lui enviais. Puis il a pris son iPhone et a appelé le siège d'Eidetic à Mountain View.

– Steven Banks à l'appareil. Je viens de vous transférer un fichier. Combien de temps pour le convertir en Touchless ? Très bien, merci.

Je ne savais pas quelle heure il était en Cali-fornie, mais cela n'avait visiblement aucune importance. Il a raccroché et je l'ai suivi jusqu'à une immense pièce, occupée en son centre par une table qui avait la taille d'un porte-avions. Trois couverts étaient mis, heureusement regroupés à une extrémité. Je me voyais mal hurler les indications de jeu tandis que Steven Banks savourait sa soupe froide au yaourt et à la menthe. Oui, parce que c'est ça que deux domestiques nous ont servi, sous le regard approbateur de Terence. Je me suis résigné à goûter au truc laiteux, et franchement ce n'était pas mauvais. Puis nous avons eu droit à un carpaccio de lotte aux pelures de truffe blanche. J'ai alors compris que mon hôte ne mangeait que des aliments sans couleurs. Banks a paru deviner mes pensées car il a précisé :

– Se nourrir est une contrainte qui ne doit réclamer qu'un minimum d'attention. Ainsi, nous ne serons pas distraits.

Il en allait de même pour la boisson, du lait de coco frappé. C'est alors qu'est apparue Mâyâ. Son kimono aux motifs jaune citron et bleu électrique

sonnait comme une provocation.

– Tu es en retard, a relevé son père.

Sans un mot, elle s'est assise à la table. Le majordome l'a servie. Mâyâ a tranché dans le blanc de poulet avant de reposer ses couverts.

– Banal, banal, banal, a-t-elle dit en accrochant mon regard.

Steven Banks a soupiré et s'est tourné vers moi :

– Voyez-vous, David, dans les religions hindouistes, *Mâyâ* est la déesse de la création, de l'inventivité. C'est pourquoi je l'ai prénommée ainsi.

– Maman n'a pas eu son mot à dire ?

Je sentais la tension unir le père et la fille, comme un arc électrique.

– En fait, c'est elle qui a eu cette idée, a répondu Steven Banks.

– *Mâyâ* est aussi le principe de l'illusion, le voile qui recouvre la réalité. Or tu as fait ta fortune sur les apparences, tout ce qui est virtuel. Je suis donc l'enfant que tu souhaitais, cher *papa*.

Je ne savais pas où me mettre. Par chance, l'iPhone de Banks a sonné. Il a répondu d'un « Parfait » avant de quitter la table. J'ai abandonné ma gelée d'amandes pour le suivre. Mâyâ est venue avec nous jusqu'à une pièce dépourvue de tout mobilier, à l'exception d'une sorte de plateforme circulaire en acier, posée en son centre et munie d'un clavier. Le fondateur d'Eidetic a rentré un code et Avelion est apparue.

La contrée de mon enfance flottait dans l'air. C'était incroyable, je pouvais tourner autour de l'image, en admirer les moindres détails. Banks a tendu la main. D'un simple frôlement, il a déplacé le paysage, en révélant des éléments cachés.

– À votre tour, David.

J'ai posé mon index sur la surface éthérée. Un verger situé à l'arrière-plan a occupé tout l'espace, au point que l'on pouvait distinguer les moutons qui paissaient. Le moindre brin d'herbe apparaissait avec une absolue netteté.

– Technologie Touchless, a précisé le fondateur d'Eidetic. Nous sommes à la pointe de la recherche, mais tout cela n'est qu'un jouet s'il n'y a rien à montrer. Étonnez-moi, David, c'est l'instant ou jamais.

J'étais incapable d'utiliser une telle technologie, et Banks le savait. Il s'est tourné vers sa fille.

– Mâyâ ?

Contre toute attente, elle a hoché la tête et m'a dit :

– David, indique-moi ce que tu souhaites obtenir.

Je lui ai demandé de lancer la fonction « Entropie ». C'est à peine si elle a tâtonné. Mâyâ est bien la fille de son père. J'ai commenté la séquence qui défilait.

– C'est une démonstration en accéléré, mais la version commerciale se déroulera en temps réel.

Les saisons se succédaient sur l'image sans support : rigueur de l'hiver, bourrasques de neige, floraison des cerisiers au printemps, chaleur de l'été. Au moment de l'automne, Steven Banks a concentré son attention sur la chute des feuilles.

– Convaincant. Avez-vous quelque chose de semblable pour, disons, les fleurs ?

– On peut les voir pousser, puis faner et mourir.

– Et pour les humains ?

Évidemment, je m'attendais à cette question. J'ai indiqué à Mâyâ la procédure à suivre. Un bébé est apparu, qui est devenu un garçon avant d'atteindre l'âge d'homme puis de se recroqueviller en vieillard.

J'ai précisé :

– Le système intègre le passage du temps réel pour tous les éléments de jeu. C'est pourquoi je l'ai appelé *Entropie*, comme le phénomène naturel qui veut que tout finisse par vieillir.

– Et qu'entendez-vous par « temps réel », David ?

– L'architecture se dégrade au fil du temps, le paysage ne cesse d'évoluer, les gens changent. Par exemple, si on vous offre le jeu pour votre huitième anniversaire, vous pourrez accompagner un personnage du même âge tout au long de son existence. Vous vieillirez ensemble.

– Celui qui aura le jeu en profitera toute sa vie, a dit Mâyâ qui avait parfaitement compris.

À son regard, j'ai vu qu'elle était conquise. Mais il n'en allait pas encore de même pour son père.

– Et quelle est l'histoire ? Y a-t-il une quête, une mission ?

L'instant était venu. « Ça passe ou ça casse », ai-je pensé avant de répondre :

– Non, monsieur. Il n'y a rien.

– Comment cela ?

– Je veux dire, aucun scénario préétabli. Vous pouvez choisir de devenir quelqu'un, mais ce n'est pas sûr que le jeu vous l'accorde.

– Tout comme dans la réalité, a commenté Mâyâ.

Son père a approuvé.

– Je vois, intégration de l'imprévu. Système de logique floue, nous y travaillons depuis quelques années. Est-ce que les personnages peuvent mourir ?

– Je l'ai envisagé dans un premier temps, monsieur. Mais les utilisateurs vont s'attacher à leurs personnages préférés, c'est pourquoi j'ai conçu une fonction qui permet de bloquer la procédure d'entropie.

– Pas question, a lâché Steven Banks. Au contraire, il faut renforcer l'effet de réel. Un programme aléatoire qui génère des catastrophes, individuelles ou collectives. Tempête, famines, incendies, blessures par accident, une mauvaise grippe...

– Cancer ? l'a interrompu sa fille. Tu veux dire qu'ainsi je pourrais rejouer la mort de maman ?

Banks a accusé le coup. Il est devenu blême et a déclaré :

– David, considérez que ce jeu devient la priorité d'Eidetic. À partir d'aujourd'hui, vous êtes le nouveau responsable du département Recherches de New York.

Je m'attendais à ce que Mâyâ me lance un regard noir. Au lieu de quoi, elle m'a adressé un sourire terne. Les couleurs de son kimono semblaient tout à coup défraîchies.

Chapitre 25

Cher Journal,

Deux jours après avoir dîné chez les Banks, j'ai reçu un coup de fil de Mâyâ !

Je ne l'ai pas eue directement mais elle a laissé un message sur le répondeur. Sa voix était lente, entrecoupée de longues plages de silence. Mâyâ voulait que l'on discute de la soirée et me donnait rendez-vous pas loin de chez elle, au *Alice's Tea Cup*, un salon de thé qui se trouve à l'angle de Columbus Avenue. Bien sûr, j'y suis allé. L'endroit est très sympa, avec l'échiquier peint sur les murs et le vaisselier victorien, une décoration qui évoque le roman *Alice au pays des merveilles* sans rien devoir à Tim Burton. Elle était assise à la table du fond, sous un gros œuf à pattes et nœud papillon qui semblait l'observer. Avec ses cheveux blonds et sa dégaine flashy, la fille de Steven Banks collait parfaitement au lieu. J'avais l'impression de me retrouver avec l'héroïne de Lewis Carroll. Manquait le Chapelier Fou, mais Redcliffe est toujours en arrêt.

– Heureuse que tu sois venu, David.

Je l'étais aussi.

Elle a commandé un Lapsang Souchong, la même variété de thé fumé que boit Li Wei. Trop fort pour moi – j'ai pris une orange pressée. Mâyâ souhaitait me parler et je voyais bien que ça lui était difficile. Avec sa cuillère, elle striait la peau brune qui s'était formée à la surface de son thé. On aurait dit un mini-marécage, la version poche des marais d'Avelion.

Finalement, nos regards se sont croisés.

– Comment trouves-tu mon père ?

C'était la question qui tue. Qu'est-ce que j'étais censé répondre à l'héritière d'Eidetic ? Mâyâ s'est tout de suite avisée de mon malaise. Sa main a effleuré la mienne.

– Il peut paraître dur, David, mais c'est quelqu'un de bien.

Le contact de sa paume était doux, je n'osais pas bouger, ni dire quoi que ce soit. Elle a poursuivi :

– Tout le monde vénère le type génial, à la personnalité écrasante. Le créatif froid qui évolue dans un environnement blanc. Savais-tu qu'un journal français l'avait surnommé « Bankise » ?

Non, je l'ignorais, et elle m'a traduit le jeu de mots. Assez lourd, y compris selon les critères de Coleman. Elle a fini par retirer sa main et j'ai pu reprendre le contrôle de mon corps. Seulement il n'était pas question que j'y aille d'un commentaire, parce que Mâyâ souhaitait se confier. J'ai esquissé un petit sourire en mode triste, un truc appris de Richard, efficace pour inviter à la relance. Mon ami de toujours dispose de toute une panoplie, du sourire « Désolé, vraiment » à « Pas possible ? ». Je n'avais pas l'impression de la manipuler, simplement de lui rendre les choses plus faciles.

– Avant, mon père n'était pas comme ça. Il m'emmenait voir des matchs de basket, nous étions fans des Lakers, et il m'appelait son « petit garçon manqué ». Jusqu'au jour où les médecins ont diagnostiqué le cancer de Maman...

Sa voix s'est brisée. J'étais au courant, comme toute la planète. Neuroblastome, une saloperie qui s'attaque au système nerveux.

– Mon père a fait appel aux plus grands spécialistes. Sans succès. La chimiothérapie a permis une rémission durant quelques mois, mais aucune guérison. Maman a perdu ses cheveux, elle se coiffait avec des foulards très colorés, comme pour défier la mort. Elle s'est occupée de ses fleurs et je l'accompagnais tous les jours dans la serre, jusqu'à ce que ce ne soit plus possible. Je l'ai vue tomber, une fois. Elle m'a dit que ce n'était rien, une simple perte d'équilibre. Puis c'est arrivé à nouveau, encore et encore, et elle a fini par perdre la parole.

Mâyâ est restée un long moment sans rien dire, avant de conclure :

– Quand Maman nous a quittés, mon père s'est fermé au monde. Il s'est durci et a trouvé refuge dans le virtuel. Si je le provoque, c'est pour l'en faire sortir.

La déco inspirée d'Alice m'a semblé tout à coup effrayante. À mon tour je lui ai pris la main, comme pour la tirer de là. Mâyâ s'est laissé faire.

– Merci de t'être confiée à moi.

– Tu n'es pas comme les autres, David.

J'ai esquissé un rire, façon mec cool, pas très convaincant.

– Comme qui ?

– L'entourage du grand Steven Banks.

– Oh, il y a quand même des gens bien !

Je lui ai alors parlé de Li Wei et Coleman.

– Ceux qui étaient avec toi, la première fois ?

Oui, la première, et j'espérais qu'il y en aurait quantité d'autres. La conversation a dérivé vers des rivages plus cléments. Avec Mâyâ, on s'est découvert quantité de goûts en commun. Nous aimons les mêmes groupes, comme *Muse*, ce qui amuserait Richard.

– Quand j'étais petite, j'adorais *Portishead*. Pour mon huitième anniversaire, Papa a organisé un concert au Roseland Ballroom, NYC. Tu en as entendu parler ?

Si je le connaissais ! 1997, probablement l'une des plus belles prestations du groupe, qui pour l'occasion est accompagné d'un orchestre symphonique. À une époque, je me passais en boucle leur chanson *Glory Box* sur YouTube, la version de ce fameux soir.

Autre point qui nous rapproche, Mâyâ suit des études d'art, mais en se spécialisant dans la peinture, la vraie, celle avec une toile et des pinceaux.

– J'aimerais bien voir ce que tu fais.

Elle s'est ébouriffé les cheveux, comme si je lui avais balancé une idée folle dans la tête.

– Pas question ! Je ne supporterai pas que tu te moques.

– Pourquoi le ferais-je ?

Mâyâ a fait une grimace qui n'a pas réussi à l'enlaidir.

– Tu n'as pas vu mes dessins. Ils ne valent rien mais ont de l'importance pour moi, je peins toujours la même chose.

– Tu peux au moins me dire quoi ?

Mâyâ a haussé les épaules.

– Quand Maman est morte, je n'allais pas bien du tout. Alors je m'étais inventé une amie imaginaire qui était mon souffre-douleur. Je lui faisais subir ma rage et mon chagrin. Tu dois trouver ça débile.

Ce n'est pas le premier mot qui m'est venu à l'esprit. Imagine, cher Journal, j'étais carrément à l'ouest. Ma véritable moitié, celle que paraît-il tout le monde passe sa vie à chercher, se trouvait face à moi et il ne s'agissait pas de Richard.

Je me suis entendu ânonner :

– Ah, et qu'est devenue cette amie, euh, imaginaire ?

– J'ai consulté un spécialiste qui m'a aidée à m'en débarrasser. Je l'ai dessinée, dessinée jusqu'à la rendre concrète, prisonnière du papier. Depuis, je continue de le faire, mais sans rien éprouver.

J'avais les jambes en coton et sentais venir un début de migraine. La crise de panique, alors que je vivais un instant merveilleux. Il me fallait partir, un peu comme Alice qui passe de l'autre côté du miroir. Alors j'ai regardé ma montre et dit qu'une montagne de taf m'attendait.

– Je comprends, a répondu Mâyâ, le regard légèrement voilé.

Nous sommes sortis du salon de thé en convenant d'un prochain rendez-vous. Pour le fun, sans parler de trucs tristes et, j'espère, de compagnons inventés.

De retour à l'appart, Coleman et Li Wei m'ont soumis à un véritable interrogatoire. Ils avaient entendu le message sur le répondeur (je croyais pourtant l'avoir effacé) et voulaient absolument tout savoir. Je leur ai raconté, en faisant cependant l'impasse sur la partie psycho.

Depuis, l'Australien n'arrête pas de me charrier à propos de Mâyâ. Il prétend que « j'en pince pour elle ». Qui d'autre que lui utilise des expressions aussi vieillottes de nos jours ?

Mais je le laisse dire, parce qu'il n'a peut-être pas tout à fait tort.

Chapitre 26

Cher Journal,

Matinée glauque aujourd'hui.

Susan Gowen m'a convoqué dans son bureau. Merde, en écrivant cette phrase, j'ai l'impression d'être replongé des années en arrière, quand le proviseur du lycée voulait me voir. J'y suis allé avec le même sentiment de malaise, sachant qu'on avait quelque chose à me reprocher.

Je me suis retrouvé dans une sorte de cube en plexiglas dépoli, meublé d'un halogène et d'une table au design industriel. Sur son plateau il n'y avait rien sauf un cylindre en inox brossé rempli de crayons. Ils étaient tous de la même hauteur et soigneusement taillés. Cela en dit long sur l'esprit ordonné de Gowen, tendance psychorigide. Elle portait un ensemble gris souris qui m'a fait penser aux rats de laboratoire. Si je ne faisais pas gaffe, la directrice des ressources humaines allait trouver son chemin dans le labyrinthe de mon esprit. J'étais donc sur mes gardes.

– Asseyez-vous, David.

Elle-même se trouvait accoudée à la table, le menton posé sur ses mains. Susan m'a longuement observé avant de lâcher d'un ton neutre :

– Savez-vous pourquoi j'ai souhaité cette entrevue ?

– Non, ai-je menti.

Aucune réaction de sa part.

– Je vois. Il s'agit de Stuart Redcliffe.

Évidemment. J'étais même étonné que cela n'arrive pas plus tôt sur le tapis. Je me suis penché en avant pour l'inviter à poursuivre.

– Monsieur Redcliffe ne reviendra pas chez nous.

Elle lâchait ses informations au compte-gouttes.

– Ah.

– Et par « chez nous », je n’entends pas simplement New York.

Susan a scruté ma réaction. J’ai dû faire une moue étonnée, sans plus.

– Il a démissionné d’Eidetic.

– Ah.

Je sais, ce n’est pas très varié, mais je faisais attention à ne rien montrer.

– Cela ne semble pas vous surprendre ? m’a-t-elle relancé.

– Après ce qui lui est arrivé...

La responsable a approuvé.

– En effet, David. Il se trouve que Stuart Redcliffe affirme avoir reconnu son agresseur, bien que celui-ci portait un masque.

Nous y voilà.

– Plutôt une bonne chose, non ? ai-je risqué.

Susan a prélevé un crayon. Elle en a tapoté la pointe comme pour s’assurer qu’il était parfaitement taillé avant de le remettre à sa place.

– Redcliffe dit que c’est vous.

J’ai tressailli, avec l’impression d’en faire trop.

– C’est faux. Ce soir-là, j’étais avec Coleman et Li Wei.

En prévision de ce qu’allait faire Richard, je m’étais assuré un bon alibi. La directrice des ressources humaines a déplié un sourire complètement artificiel avant de me dire sur un ton qui se voulait amical :

– Mais je ne vous demande rien, David, vous n’avez pas à vous justifier.

– Un peu quand même, non ? Sinon je ne serais pas là.

– Peut-être. Redcliffe a aussi parlé d’une de ses idées que vous tentiez de vous approprier.

Là, et même si je savais que Susan Gowen me poussait à la faute, je n’ai pas pu me retenir :

– C’est plutôt lui qui a essayé de pomper mon projet !

La directrice des ressources humaines tenait ses yeux braqués sur moi, mais je voyais bien qu’elle avait l’esprit ailleurs. Susan devait évaluer la situation, mesurer le pour et le contre. Après tout, j’étais le nouveau superviseur, désigné à ce poste par le fondateur d’Eidetic en personne. Face à la difficulté de jeu, elle a déployé une nouvelle stratégie :

– Peu importe. Monsieur Redcliffe ne portera pas plainte, nous l’en avons dissuadé.

J'imagine. La boîte avait probablement acheté son silence avec un godzillion de fric ou, mieux encore, en lui fournissant un CV gonflé à bloc qui lui vaudrait le tapis rouge chez n'importe quel employeur.

– D'accord, Susan. Autre chose ?

– Trois fois rien. Juste un mot sur les conditions de l'agression.

Je l'ai écoutée en m'interdisant de réagir. Ce n'était pas facile. Susan a fini par conclure :

– Pouvez-vous en avertir l'équipe des concepteurs ? En restant dans les grandes lignes, bien sûr...

– Bien sûr.

– Parfait, David, je vous souhaite une excellente journée.

Tu parles ! En retournant au travail, j'ai consulté la boîte de mon mobile (Richard ne laisse jamais rien sur le répondeur de l'appart). Ses messages s'accumulaient depuis trois jours. Au début, leur ton était inquiet, puis suppliant, mais j'y décernais maintenant une menace sourde.

Je devais le contacter, ne serait-ce que pour qu'il m'explique un truc.

Était-il vraiment nécessaire d'attacher Redcliffe sur son lit avant de l'arroser d'essence à briquet ?

Chapitre 27

Cher Journal,

J'avais donné rendez-vous à Richard dans un bar discret du Queens. Au début, j'avais hésité à le faire venir sur mes terres, trop près de la boîte et de l'appart. Mais la convocation de Susan Gowen m'était restée en travers de la gorge, et puis il n'y avait aucune raison que ce soit toujours moi qui fasse le trajet. Reste que sur le fond ça n'a rien changé, puisque Richard est arrivé le premier. Je n'ai pas apprécié. C'était une façon de me narguer, de rappeler qu'il me devançait en tout. Alors avant même de m'asseoir je lui ai balancé :

- Non mais c'est quoi ce plan tordu, tu te prends pour Freddy Krueger ? Il a déployé ses doigts comme des griffes et m'a répondu :
- Moi aussi je suis heureux de te revoir, David.
- Inutile de te la jouer cool, tu sais très bien de...
- *Je suis calme. Toi, par contre...*
- Ça m'a carrément mis les nerfs.
- Qu'est-ce qui t'a pris avec Redcliffe ? Je m'attendais à une correction, pas à ce que tu veuilles le cramer, comme la maison de Tim Weston !
- Seul le résultat compte, et je n'ai pas enflammé l'essence.

C'est alors que je me suis avisé d'un truc. Depuis que j'étais arrivé, une odeur me gênait. Je l'avais mise sur le compte de l'endroit, assez miteux, mais elle venait en fait de Richard. La dernière fois que l'on s'était rencontrés, il sentait les fleurs pourries. Là, ça fouettait carrément la vase, un peu comme le relent qui se dégage en permanence des docks. Et puis il y avait autre chose. Ses cheveux étaient gras, ternes, et la peau de son visage semblait peler par endroits. Richard s'est avisé que je le détaillais et il a dit :

– Tu connais la blague du type qui entre dans un bar ?

Le genre de sortie improbable, destinée j’imagine à détourner mon attention. Plutôt réussie, parce que je me suis entendu répondre :

– Celle avec le canard et le pompier ?

– Non, une autre. C’est un type qui entre dans un bar. Et là, il demande au serveur des cacahuètes. Il en mange une, fait la grimace, en prélève une autre, n’apprécie pas plus, avale la troisième...

– OK, c’est bon Richard, je crois avoir saisi l’idée. Si tu pouvais m’éviter la version longue du *director’s cut*.

– Bref, le client vide consciencieusement sa coupelle et finit par dire au barman : « Non seulement vos cacahuètes ont mauvais goût, mais il n’y en a pas beaucoup. »

– Fini ?

– Oui.

J’ai applaudi lentement.

– Trop fort. Sérieux, Richard, je suis secoué par un tsunami de rire intérieur. C’est quoi au juste ta vanne, un genre de parabole zen ?

Il a souri, et j’ai eu l’impression que la peau de sa joue se craquelait.

– Quelque chose comme cela, en effet. Vois-tu, David, depuis que nous nous connaissons, tu recherches les situations déplaisantes. Et, lorsqu’elles se réalisent, tu es chaque fois mécontent.

Peut-être avant, mais ma vie avait radicalement évolué, ce que je me suis empressé de lui dire, comme s’il n’en savait rien.

– Heureux d’avoir contribué à ton ascension sociale avec mes faibles moyens, a-t-il commenté.

Le pire est que Richard semblait parfaitement sincère. Le modeste écuyer pourfendeur de dragons qui se porte au secours de l’orphelin. Seulement voilà, c’est moi qui avais conquis le cœur de la princesse, il y avait maintenant un autre champion en Avelion. J’ai pris un air détaché avant de lui décocher en pleine face :

– Ah, et je vois une fille.

C’est à peine s’il a réagi, mais j’ai vu la veine pulser à sa tempe droite.

– Vraiment, David ? Tu veux dire une *vraie* fille, pas une simple icône sur un site porno ?

Je me suis senti rougir. Toutes les blagues vulgos des *geeks* me sont revenues à l’esprit, du style : « Tu dois être une bête du clavier pour taper

d'une seule main ! » De la part de Richard, c'était vraiment un coup bas.

– Inutile de te montrer agressif, ça ne te mènera à rien.

Il a aussitôt fait machine arrière.

– Tu as raison, je te prie de m'excuser. Et... et comment est-elle ?

Je lui ai parlé de Mâyâ, de nos balades et de tous ces moments que l'on partageait, en ayant toutefois l'impression qu'il n'en ignorait rien. Pourtant sa stupeur était palpable, comme s'il venait juste de prendre conscience combien c'était important pour moi. La réaction de Richard a été d'une naïveté incroyable :

– M... mais, quand nous étions enfants, les filles ne comptaient pas !

– Tu sais, j'ai grandi depuis. Toi aussi, d'ailleurs, il me semble t'avoir vu draguer en boîte pas mal de nanas.

Il était décontenancé au point de ne pas trouver ses mots.

– Oui, d'accord et... et alors ?

Son désarroi avait quelque chose de touchant. J'aurais pu en rester là, mais l'envie de lui montrer qui de nous deux s'en sortait vraiment était trop forte, alors j'ai porté le coup de grâce :

– Il faut aussi que je te dise, pour Avelion.

Richard s'est aussitôt raidi.

– Que tu me dises quoi ?

– Tôt ou tard, il aurait fallu en parler, alors autant que tu le saches tout de suite. Je compte développer son univers en jeu.

Le changement a été fulgurant. Les marques sur son visage se sont atténuées, tout comme l'horrible odeur. Il s'est redressé et a murmuré entre ses dents :

– Ne fais pas cela.

– Trop tard.

– Évite de jouer ce jeu avec moi, *Craig*.

Richard m'avait appelé par mon nom. Cela n'était pas arrivé depuis longtemps, et je me rappelais les rares fois où il l'avait fait, sous le coup de la colère. Pourtant, je ne me suis pas laissé décontenancer :

– Écoute-toi, tu en parles aussi comme d'un jeu.

– *Notre* jeu, certainement pas destiné à être vendu à tout le monde. Tu n'as pas le droit de brader Avelion, David. Ce monde m'appartient au moins autant qu'à toi, je ne te laisserai pas faire.

Richard soufflait comme un félin en colère. C'est sûr que j'avais voulu l'énerver, mais pas autant. D'accord, c'était débile de ma part, un peu comme d'exciter un tigre au zoo. Il n'empêche que chaque année des gens tombent dans la fosse. J'avais conscience de m'être trop penché, il fallait que je me rétablisse.

– Attends au moins de voir comment je le développe...

– Inutile, ce sera un *wargame*, un jeu de stratégie où il faut bâtir des cités et rassembler une armée pour conquérir les terres.

Là, il faisait erreur. Au contraire, j'ai l'intention de rester dans l'esprit d'Avelion, une ambiance qu'il a contribué à façonner. C'est sûr que Richard y est pour beaucoup, prétendre le contraire serait mentir. J'ai voulu le lui dire mais il ne m'a pas laissé terminer :

– Justement, pas du tout, laisse-moi...

– Tu vas salir la nature que nous avons inventée !

Les traces sur sa peau avaient complètement disparu, à croire que la fureur le régénérerait. La veine cognait à tout rompre sur sa tempe. Elle se déployait en réseau, comme une toile d'araignée. Richard irradiait la puissance, une rage prête à exploser. Pourtant, au lieu de prendre peur, j'ai compris. D'un coup, l'évidence m'a sauté au visage. Mon ami imaginaire ne vivait que dans mon imagination. Celui qui était mon compagnon de toujours avait peur que je l'en fasse disparaître, qu'il retourne dans sa cellule sombre, cette fois-ci à tout jamais. Sous ses airs intimidants, Richard était terrorisé.

Songeaient à ce qu'il avait fait pour moi, je lui ai demandé d'une voix calme :

– Qu'est-ce que tu veux ?

– Tu sais très bien ce que je veux. Uniquement ce qui m'est dû, et je suis prêt à tout pour l'obtenir.

– Et ça veut dire quoi ?

Richard s'est penché au-dessus de la table.

– Je suis ta muse, David. C'est moi qui décide quand tout commence et quand tout s'arrête.

Sachant qu'il est incapable de me mentir, j'ai mesuré le poids de chaque mot. Je ne pouvais distinguer le blanc de ses yeux. Ils semblaient noyés dans l'encre, emplis des ténèbres trop longtemps contemplées. Richard avait passé plus de dix ans dans le noir. De mon côté, je ne goûtais que

depuis peu la lumière du soleil. Le temps où l'univers se limitait à l'espace de ma chambre était révolu. J'avais trouvé le chemin de la sortie, à lui d'en faire autant.

– Désolé, je ne peux plus te suivre.

Richard m'a fixé un long moment sans rien dire. Puis il a soupiré, comme pour se délivrer de la tension, a jeté un billet sur la table avant de se lever et me dire :

– Très bien, David, comme tu veux. Mais quel dommage d'en arriver là.

OceanofPDF.com

Chapitre 28

Cher Journal,

Avec Richard, je suis allé au clash sans prendre la peine de réfléchir. J'ai l'impression d'être un Leeroy Jenkins, le bourrin de *World of Warcraft*, qui fonce dans le tas sans plan ni préparation, avec la garantie de me prendre une tôle et de mettre en péril tous mes amis. Sauf que là, c'est dans la vraie vie.

Il s'est passé cinq jours depuis notre mise au point et, pour l'instant, Richard se tient tranquille. Enfin, façon de parler. Je sens continuellement sa présence. Il me suit, dès que j'ai quitté l'appart. Exemple, cet après-midi. Avec Mâyâ, nous sommes allés faire un tour à Chel-sea. Son père est parti en voyage d'affaires à Singapour et, du coup, elle se sent plus libre de sortir. Ce n'est pas que Steven Banks l'en empêche, mais disons que c'est un peu compliqué. Bref, j'ai quitté la boîte après le déjeuner et l'on s'est retrouvés face à la galerie *Tony Shafrazi*, l'un des plus grands spécialistes d'art contemporain à New York, voire dans le monde. Mâyâ m'a expliqué qu'Andy Warhol et Jean-Michel Basquiat ont exposé chez lui, et qu'il a découvert Keith Haring, le peintre qui fait des petits bonshommes sympas. C'était très chouette, surtout d'être avec elle. Je lui ai donné la main et nous sommes entrés dans la galerie.

Immédiatement, le personnel s'est précipité sur Mâyâ. Ces gens ont beau être cultivés, ils se conduisent comme des vendeurs de fringues : la seule chose qui comptait à leurs yeux est que l'héritière d'Eidetic allait peut-être acheter un tableau. Autant dire que personne ne faisait attention à moi. Mâyâ n'était pas à l'aise, je me suis éloigné un peu. J'ai regardé un ou

deux trucs exposés puis me suis tourné vers la rue. Et à travers la vitrine, j'ai vu Richard.

Pas de doute, il s'agissait bien de lui, tout comme ce matin, près de la boulangerie, et hier soir, sortant d'une station de métro. Richard fait du *clipping* : il surgit dans le décor puis disparaît. Je le vois, mais j'essaye de ne pas y penser. En me persuadant qu'il ne vit que dans ma tête, peut-être parviendrai-je à l'oublier. Ou au moins à le repousser tout au fond de mon esprit, de manière à ce qu'il croupisse dans sa prison de ténèbres. Mais d'un autre côté, je me dis que la menace peut venir de l'intérieur. On dit qu'un cancer peut demeurer plusieurs années en sommeil avant de se déclarer. La question est de savoir quand Richard va passer à l'action.

En sortant de la galerie, nous sommes allés prendre un verre. Comme il faisait beau, on s'est installés en terrasse. Des gens ont commencé à photographier Mâyâ avec leur téléphone. J'ai senti son stress, même si elle essayait de ne pas le montrer.

– Ce n'est rien, a-t-elle dit. J'ai l'habitude. Tu n'as qu'à faire comme si nous étions seuls.

J'apercevais Richard en vision latérale, une image parasitaire dans le coin de mon écran.

– David ?

– Oui, désolé.

– Tout va bien ?

– Ça me gave que l'on ne puisse pas être tranquilles.

Mâyâ m'a alors embrassé. Il y a des gens qui ont le coup pour saisir l'occasion. Tel type place sa réplique exactement quand il faut, telle nana va avoir le geste adéquat. Ce n'est évidemment pas mon cas. Aussi la réaction de Mâyâ m'a surpris, et je lui en ai été reconnaissant. J'ai senti le goût de ses lèvres, à ce moment-là il n'y avait que nous deux. Jusqu'à ce que je pense à Richard, à la tête qu'il devait faire. Sans réfléchir, j'ai regardé dans sa direction, avant de me rendre compte qu'il était parvenu à me voler cet instant.

Je me suis écarté de Mâyâ et lui ai dit :

– Et si on allait à mon appart ?

– Tu n'as pas plus direct ? a-t-elle répondu en faisant mine de regarder ma braguette.

J'ai piqué un fard.

- Non, ce n'est pas ce que tu crois...
- Je plaisante, David. C'est une bonne idée, allons-y.

Deux gros sacs en papier brun remplis de provisions étaient posés sur le passe-plat du coin cuisine. Mes colocs venaient à peine d'arriver et ils n'avaient pas eu le temps de ranger. J'ai fait les présentations.

- Nous nous sommes déjà rencontrés, a dit Mâyâ.
- Oui, mais la première fois ne comptait pas, a répondu Coleman. C'était dans le cadre du boulot. Là, c'est pour le plaisir.
- Merci, c'est gentil. J'apprécie que l'on ne lise pas « Eidetic » sur mon front.

L'Australien a souri.

- Vous restez pour dîner ? a demandé Li.

Mâyâ s'est tournée vers moi, j'ai hoché la tête.

- Avec plaisir, a-t-elle répondu.
- Cuisine thaï, OK pour tout le monde ?

La soirée s'annonçait extra. Cole a proposé des bières mais les filles n'ont pas suivi. En dehors du thé, elles se sont découvert quantité de points communs. J'étais aux anges. Personne n'essayait de s'y croire, Mâyâ n'était pas la fille du patron devant qui il faut faire gaffe, et de son côté elle était simplement naturelle, juste heureuse d'être là. Nous formions deux couples en train de savourer l'instant, quatre amis qui semblaient se connaître depuis toujours. La conversation roulait sans problème, et fatalement nous en sommes venus à parler de cinéma. Autour de la table, tout le monde avait vu et adoré *Avatar* (top 3 dans mon classement des cinq meilleurs films). Je parlais de la qualité d'image avec Li Wei et Coleman quand Mâyâ a lancé :

- Cela doit faire bizarre d'avoir un double.

J'ai cru me prendre un coup de batte en pleine face. Heureusement, personne ne s'est avisé de ma réaction.

- Ça dépend pour qui, a répondu l'Australien. Chez nous, dans la tribu Aranda, tout être humain existe sous deux formes. La forme que l'on connaît vit normalement, tandis qu'une autre forme demeure dans une caverne où elle reste éternellement jeune et passe son temps à se distraire.

Mâyâ a eu l'air vraiment intéressé. Bien sûr, je me souvenais qu'autrefois elle s'était inventé une amie imaginaire, mais j'ignorais jusqu'à

quel point ce que racontait Coleman pouvait la concerner. Pour ma part, je le vivais franchement mal.

– Et ce double souterrain ne fait que s’amuser ? a-t-elle relancé.

– Non, des fois il sort de sa caverne pour avertir d’un danger son double humain, ou lui filer un coup de main. En se présentant à son jumeau, il lui déclare : « Tjoananga. »

Richard avait réussi son coup.

– Ce qui signifie ? a demandé Mâyâ.

– « Nous deux sommes amis. »

Jusqu’alors, l’appartement constituait un abri, mais Richard venait d’en forcer l’entrée. Les ténèbres de sa cellule semblaient s’insinuer sous la porte et j’appréhendais leur contact.

– Ça ne va pas ? m’a demandé Li.

– Si, j’ai juste besoin de prendre un peu l’air.

Coleman s’est efforcé de plaisanter :

– Notre David n’a pas l’habitude de boire, il a voulu t’impressionner.

– Ça doit être ça..., ai-je dit, trop content de la diversion, même si elle ne me mettait pas en valeur.

– De toute façon, je dois rentrer, a répondu Mâyâ en m’adressant un sourire.

Nous avons appelé un taxi et je suis descendu avec elle pour l’attendre.

– J’ai passé une excellente soirée, David.

Mâyâ s’est blottie contre moi.

– À refaire.

Je me sentais mieux, mais pas totalement bien. Dorénavant, aucun endroit n’était sûr. Le taxi prenait son temps, et j’ai eu tout à coup une idée.

– Mâyâ, tu pourrais m’indiquer le nom du spécialiste ?

Elle a haussé un sourcil.

– Si, celui qui t’a aidée. Enfin, tu sais, pour ton amie imaginaire...

– Le professeur Mesic ? Bien-sûr, mais pour quoi faire ?

J’ai improvisé :

– Les histoires de Coleman m’intéressent. J’aimerais bien en savoir plus sur les doubles, ce genre de choses...

– Dans ce cas, il n’y a pas mieux que lui. Mais ça va te coûter cher !

– T’inquiète, je ferai passer la note sur le budget recherches...

Mâyâ est repartie vers le centre. Je suis resté un long moment dans la rue, à réfléchir. Lorsqu'on me demande ce que je fais, il m'arrive de répondre que je crée des objets, et que je joue en leur disant ce qu'ils ont le droit de faire et de ne pas faire. Cela ne s'applique pas à Richard. Son comportement est imprévisible, bien plus performant que le programme aléatoire sur lequel je travaille. Tout seul, je n'ai aucune chance. Il me faut de l'aide, un point de vue extérieur qui lui soit étranger. À mon tour d'intégrer la part d'imprévu.

OceanofPDF.com

Chapitre 29

Cher Journal,

J'ai obtenu un rendez-vous avec le professeur Mesic. Assez vite, ce qui m'a surpris au vu de ce que Mâyâ avait laissé entendre concernant ses honoraires. Je m'attendais à ce qu'il soit très demandé, et me voyais faire la queue derrière des stars déprimées et des courtiers de Wall Street rendus moroses par la crise. En fait, pas du tout. Je l'ai eu directement au téléphone, et il m'a pris dès que le nom de Mâyâ a été prononcé. L'utiliser comme passe-droit n'était peut-être pas très correct de ma part, mais avec ce que Richard est susceptible de faire, je ne peux pas me permettre de traîner. D'autant que Dragan Mesic semblait être l'homme de la situation.

Bien sûr, avant de le contacter, j'avais effectué des recherches, histoire de cerner son profil. Né dans les années quarante dans l'ex Yougoslavie, il devient très vite une pointure en anthropologie, spécialisé dans les mythes. Il quitte son pays pendant la guerre de 1991 et trouve refuge aux États-Unis. Mesic enseigne à l'université de New York avant de prendre sa retraite. Aucun bouquin à son actif, juste une poignée d'articles que les commentateurs qualifient de « remarquables, bien que remettant en cause nos explications rationnelles ». Tout de même un bémol qui vient nuancer cette belle unanimité : un ponte du département psychologie de Harvard qui taxe ses travaux « d'excentriques, un délire sans fondements scientifiques ». Probablement un jaloux. Pour ma part, il avait su aider Mâyâ et cela valait toutes les recommandations.

Je me suis pointé chez lui à l'heure dite. Le professeur vit dans une petite rue tranquille bordée d'arbres, pas loin du Jewish Museum. C'est lui qui m'a ouvert. Petit mais bâti comme un taureau, Dragan Mesic a la peau

mate, un visage couvert de rides et mangé par une barbe blanche aux boucles emmêlées. Ses cheveux sont trop longs et coiffés en arrière. Il porte un pantalon de velours, un pull défraîchi et une veste en tweed avec des renforts de cuir aux coudes. Exactement l'idée que l'on se fait de l'universitaire dans les films ou les séries télé. Le genre père d'Indiana Jones, mais en brut de décoffrage. Carrément inquiétant même dès que l'on fixe son regard noir. Il m'a fait penser aux tueurs dans *Hostel*. En me voyant, il a affiché un air renfrogné.

– Monsieur Craig ?

– Bonjour, professeur.

Il a paru hésiter avant de lâcher :

– Je vous en prie, entrez.

Son accent d'Europe de l'Est est à couper au couteau. Mesic m'a précédé dans une pièce. Le foutoir intégral. Un mur est décoré de masques africains, japonais ou aztèques, et de poupées cérémonielles. Les trois autres sont couverts d'étagères du sol au plafond, garnies de livres et de revues. D'autres sont empilés sur les tapis ou les sièges, sans ordre apparent. Visiblement, il en faudra beaucoup avant de convertir le professeur à l'e-book.

Il s'est installé derrière son bureau.

– Veuillez vous asseoir.

Ç'avait tout d'un commandement. J'ai voulu libérer un fauteuil quand il s'est écrié :

– Non, laissez-moi faire, vous allez déranger mon classement !

Il s'est emparé d'une liasse de papiers annotés au crayon avant de la déposer soigneusement sur le sol. OK, Dragan Mesic vivait en reclus dans sa tanière et il n'aimait pas qu'on perturbe son quotidien. Bref, c'était un *geek* de la vieille école, ce qui m'a mis en confiance. Nous avons fini par prendre place. Avant que je dise un seul mot, le professeur a précisé :

– Sachez avant tout, monsieur Craig, que je ne suis pas un thérapeute.

– Pourtant, vous avez soigné mon amie.

– La jeune Mâyâ Banks ? Non, je lui suis venu en aide, par amitié pour la famille. Je connaissais très bien sa mère. Mais c'est elle qui a pris seule conscience de sa situation.

– Avec tout mon respect, professeur, je n'espère pas autre chose.

– Soit. Veuillez m'exposer votre cas.

J'ai commencé en douceur par mon enfance et les premières années avec Richard. Le professeur m'a écouté sans manifester d'émotions.

– Voilà pour l'essentiel.

Il a balayé l'air de sa main avant de déclarer :

– Tout cela est on ne peut plus banal. Bien souvent, l'ami imaginaire permet de ne pas obéir aux parents. Enfreindre le règlement, refuser d'absorber certains aliments ou de s'endormir à l'heure, ce genre de choses. Jusqu'à lui faire endosser des bêtises, de manière à ne pas se sentir coupable.

– Quel genre de bêtises ? ai-je demandé en pensant à la maison incendiée des Weston.

Dragan Mesic a saisi aussitôt la portée de ma question.

– Parfois des faits graves, qui pourraient retenir l'attention de la justice et des services sociaux. Cependant, la situation n'a rien d'exceptionnel. On peut la déplorer, mais elle n'est pas rare.

J'ai hoché la tête.

– D'accord, professeur. Dans ce cas, écoutez la suite, elle pourrait vous intéresser.

Je lui ai alors parlé de nos retrouvailles à l'aéroport et de tout ce qui a suivi.

– Et vous affirmez que d'autres personnes le voient ?

– Oui, professeur, que ce soit dans les boutiques ou les restaurants. Mais il y a plus grave.

Cela me coûtait, mais je devais lui décrire les actes de violence perpétrés par Richard. Tout y est passé, de Redcliffe au type massacré dans la rue. Le fait d'en parler commençait à me faire du bien, mais je craignais en même temps d'entendre l'avis de Mesic.

– Intéressant. Permettez-vous que je fume ?

J'ai alors remarqué ses doigts jaunis par la nicotine. Sans attendre ma réponse, il a prélevé une cigarette dans un étui et l'a allumée. L'odeur de son tabac âcre m'a saisi à la gorge, une véritable infection, façon arme chimique. Le bâtiment des Nations unies se trouve dans la ville, et je m'étonne qu'aucune résolution n'ait été prononcée contre le professeur. Je me suis dit alors que c'était une mauvaise manie d'Européen, que j'étais chez lui, et qu'il valait mieux prendre sur moi, d'autant que j'attendais son

aide. Dragan Mesic a tiré pensivement sur sa clope, le regard perdu en direction du plafond, avant de se lancer :

– Je pense que votre structure mentale était prête à accueillir une telle violence. Au fond, vous l’avez toujours souhaitée.

C’était une approche directe et je me suis senti déstabilisé.

– Que voulez-vous dire ?

– Voyez-vous, jeune homme, les profondeurs de l’esprit sont animées par des forces primaires, inconscientes. La raison n’y a pas sa place. Parfois, cette pure brutalité ressurgit. Un peu comme les bébés.

Je ne voyais tout simplement pas où il voulait en venir.

– Comment ça ?

– Les nouveau-nés sont incapables de réflexion. Ils libèrent complètement leurs sentiments, leur joie aussi bien que leur rage ne connaissent aucune limite. Mais, je vous l’accorde, ce n’est plus de votre âge. À ce propos, vous souvenez-vous de votre première rencontre avec ce Richard ?

– Bien sûr, ai-je dit en cherchant dans ma mémoire.

Je suis resté silencieux durant de longues minutes. C’était incroyable, j’avais beau fouiller, impossible de me rappeler cette première fois. Je pouvais aligner quantité d’anecdotes, mais sans parvenir à évoquer notre rencontre. J’ai tourné les yeux vers Mesic.

– Je vois. Savez-vous ce qu’est un souvenir-écran ?

Je n’en avais aucune idée. Le professeur m’a expliqué qu’il s’agissait d’un souvenir fictif que l’on s’invente pour masquer un événement trop dur qui pourrait nous griller le cerveau.

– En gros, ça nous permet d’oublier.

– Non, jeune homme. D’avoir l’illusion d’oublier, mais le vécu finit toujours par remonter.

Ce que sous-entendait le professeur me faisait flipper.

– Vous êtes en train de me dire que j’ai inventé Richard ?

Dragan Mesic a hoché la tête.

– Et que j’ai effacé les circonstances de son apparition ?

– Quelque part, c’est vous.

Il avait beau être un spécialiste, ça ne tenait pas debout, et je commençais sérieusement à m’énerver.

– Attendez, professeur, je ne suis pas un pro en dingologie, mais il n’y a aucune raison d’insinuer que je sois parano ou schizo...

– Comme j’ai bien pris soin de le préciser, je ne suis pas thérapeute. Mais l’explication est forcément en vous.

Ma voix a grimpé de plusieurs tons :

– Pourquoi *en moi* ? Richard a un appartement, il a de l’argent, parle italien – ce dont je suis incapable. Lorsqu’il a massacré le type, je me trouvais éloigné de plusieurs mètres. Et vous semblez oublier que, quand il s’en est pris à Redcliffe, je n’étais carrément pas là ! Merde, je me passerais bien de cette muse !

Dragan Mesic a aussitôt pali :

– Qu’avez-vous dit ?

– Que j’étais ailleurs au moment où...

– Non, concernant la muse ! m’a-t-il coupé d’un ton sec.

– Oh, c’est un truc que Richard m’a balancé alors qu’il était en colère.

Le professeur s’est penché au-dessus de son bureau.

– Essayez de vous remémorer ses paroles, les propos exacts.

À nouveau j’ai fait un effort.

– Quelque chose du style : « Je suis ta muse, David. C’est moi qui décide quand ça commence et quand ça finit. »

Mesic affichait un air grave. Soudain, il a laissé filer un rire amer.

– En arrivant dans votre pays, une nation jeune, sans véritable passé ni traditions, j’ai dû renoncer à certaines de mes recherches. Trop éloignées de la logique que les Américains aiment tant, tellement rassurante...

J’ai repensé alors au commentaire du professeur de Harvard qui trouvait les travaux de Mesic sans valeur scientifique.

– Et sur quoi portaient-elles ?

Le professeur m’a fixé longuement. Il semblait hésiter mais a fini par poursuivre :

– De tout temps, l’être humain a vécu avec des doubles positifs : le *daemon* grec, l’ange gardien, le génie de la lampe. Ou simplement la muse.

Forcément, l’histoire des Aborigènes de Coleman m’est revenue à l’esprit, le double qui vit sous terre et se fait reconnaître en disant « Nous deux sommes amis ». Partout dans le monde on inventait ce genre de créatures. Au moins je n’étais pas le seul.

– Et les gens croient qu’ils existent ?

– Non, il s’agit du contraire. Ces doubles existent parce que l’on y croit. En général, ils sont dévoués à leurs protégés, et ceux-ci bénéficient de leur aide. Tout va bien un temps. Mais si jamais on les repousse, ces amis cherchent à se venger. Vous êtes peut-être sain d’esprit, David, mais je ne sais pas s’il faut s’en réjouir.

– Pourquoi ?

– La folie est ordinaire. Bien souvent, nous pouvons la soigner. Mais si Richard est réel, personne ne peut rien pour vous. Au final, il faudra payer.

OceanofPDF.com

Chapitre 30

Cher Journal,

Dragan Mesic n'a réussi qu'à foutre la zone dans ma tête. « Au final, il faudra payer »... encore heureux qu'il ne m'ait pas demandé d'honoraires parce que je suis un ami de Mâyâ. D'un autre côté, le professeur ne veut plus me voir. Je crois avoir réveillé chez lui des trucs qu'il préférerait oublier, et il a fait de même pour moi.

Me voici confronté à deux possibilités. Soit je flotte carrément du citron, et il ne me reste plus qu'à m'acheter une camisole de force dans une boutique branchée. Soit tout va bien pour moi, merci, à ceci près que j'ai engendré un double qui cherche à me nuire. Dans tous les cas, je dois me débrouiller seul.

Je n'arrête pas de penser à ce qu'a dit Mesic concernant le souvenir-écran. Cette mémoire que l'on invente pour occulter un épisode traumatisant. Il faut que je me souvienne des circonstances où est apparu Richard. Seulement, ici, je n'arriverai à rien. Par chance, en ce moment c'est plutôt calme au boulot. Le programme est dans sa phase préparatoire, Li Wei et Coleman peuvent se charger des premières simulations.

Je dois me replonger dans l'ambiance, et pour ça il me faut revenir là où tout a commencé. Jamais je ne l'aurais imaginé, mais impossible d'agir autrement. Cher Journal, tu me vois sur le point d'accomplir quelque chose que je me refusais de faire jusqu'à aujourd'hui.

Je vais retourner chez mes parents.

Chapitre 31

Cher Journal,

Dans l'avion qui me ramenait à Mount Pleasant, je repensais à un vieil épisode de *Twilight Zone*. C'est l'histoire d'un type qui travaille dans la pub. Il vit de l'image, un peu l'équivalent à l'époque de ce je fais aujourd'hui. Son boulot lui colle la pression, et sa femme le considère comme un nul. Tous les soirs, il rentre chez lui par le train. Et là, il s'endort sur la banquette et rêve d'une petite ville de l'ancien temps où tout est calme, le genre d'endroit où il pourrait refaire sa vie. À la fin de l'histoire, on le retrouve mort, mais le sourire aux lèvres, comme s'il était parvenu enfin à trouver la paix. C'est tout le contraire pour moi. Je suis vivant et en plein cauchemar à mesure que je me rapproche de mon passé.

À l'aéroport de Charleston, je prends un bus pour Mount Pleasant. Le trajet est morne, sans surprise. Parvenu à destination, je remonte l'avenue bordée d'arbres. Arroseurs automatiques sur les pelouses parfaitement entretenues, paniers de basket, ici et là un drapeau, tout est exactement comme dans mon souvenir. J'arrive à la maison de mes parents et sonne à la porte. Impossible de retrouver ma clef, il faut dire que je n'ai pas trop cherché. Ma mère ouvre. Elle essuie ses mains sur son tablier et écarquille les yeux.

– C... c'est toi ?

Un petit malin répondrait : « Non, c'est Brad Pitt », mais sa question n'est pas sottise. Je suppose qu'elle a le droit de la poser. Ça fait un bail que je ne suis pas revenu. On hésite, comme s'il y avait plusieurs options, avant de s'embrasser parce que c'est la seule chose à faire. Ma mère n'a pas changé. Elle est coiffée pareil, une permanente entretenue tous les samedis

par Mrs Brown, dans son salon du centre-ville, à côté du lavomatic. Ma mère me regarde, ouvre la bouche, se ravise, et opte finalement pour un truc simple, qui n'entraînera aucune conséquence :

– Tu as mangé ? J'ai fait du poulet au citron.

– T'inquiète, j'ai avalé un sandwich.

Elle hoche plusieurs fois la tête, comme si au moins un problème était réglé. Mais il y en a quantité d'autres :

– Je peux t'offrir quelque chose à boire ?

– Un thé glacé, si tu en as.

J'ai demandé ça histoire de la mettre à l'aise, parce qu'elle en garde toujours dans le frigo.

– Je te l'apporte dans le salon.

On ne va jamais dans le salon, c'est la pièce réservée aux invités. Ça me donne instantanément une idée de mon statut, et j'avoue ne l'avoir pas volé. Je rentre dans la pièce, fauteuils et canapé sont couverts de housses. J'observe le grand aquarium aux reflets violets, avec sa pompe qui fait des bulles, son château en plastique et le bateau pirate échoué par le fond. Je me dis que les poissons ont toujours vécu là, et qu'ils doivent considérer mes parents comme des sortes de dieux protecteurs et nourriciers. J'aurais pu avoir la même existence, me satisfaire d'une vie de routine : manger, faire un tour, puis chier avant de songer à manger. Pas de mémoire, juste la brève nouveauté du banal qui revient encore et encore. C'est peut-être un sort enviable, à condition de renoncer au bonheur pour n'être juste pas malheureux.

Ma mère rentre, elle pose le verre embué par la condensation sur un napperon qui recouvre la table basse.

– Assieds-toi.

Ce que je fais sans prendre la peine de retirer la housse. On reste un long moment à fixer le verre. Je finis par le prendre et dis :

– P'pa va bien ?

« P'pa »... on se croirait dans un épisode de *La Petite Maison dans la prairie*. Je m'entends parler avec l'accent local. C'est terrible, il ne va pas me falloir traîner trop longtemps dans le coin sous peine de m'y engluier.

– Oui, il est à sa réunion.

Mon père appartient à un groupe d'historiens amateurs. Guerre de Sécession, ce genre de choses, typique de Caroline du Nord.

- Tu vas rester pour l’attendre ?
- Je ne crois pas, M’man, je ne fais que passer.
- Et pourquoi es-tu revenu ?

Je vois bien que cette question lui coûte. Il y a moins d’une demi-heure, j’étais juste une petite parcelle de tristesse qui tâchait de se faire oublier. Maintenant, ma mère va se taper des nuits d’insomnie suite à cette visite.

- Je dois vérifier des trucs dans ma chambre.
- Ah. Tu connais le chemin.

Elle aurait pu dire un truc cynique comme : « Depuis le temps, tu as dû oublier où se trouve ta chambre, laisse-moi t’indiquer la route », mais ce n’est pas le style de ma mère. Je sors du salon et grimpe l’escalier moqueté de gris qui mène à l’étage. Deuxième porte au fond, je pénètre dans la réserve protégée, le mausolée dédié à mon enfance. Tout est exactement à sa place, du poster X-Men dessiné par Alex Ross qui côtoie sur les murs deux fanions de base-ball (cadeaux de mon père, sans intérêt), au coffre à jouets renfermant de vieux Gi-Joe. Mon bureau sur lequel est posé une bécane tellement ringue qu’elle en devient collector, une belle boîte de pastels Crayola, tout cela devrait m’évoquer quelque chose. Pourtant, rien ne me fait penser à Richard, du moins à sa première apparition.

Ce n’est pas normal, l’arrivée d’un compagnon imaginaire a dû suffisamment impressionner le gamin que j’étais pour qu’il en reste une trace. Je regarde sous le lit et en tire mon carton à dessins. Il ne contient aucune œuvre antérieure à mon adolescence. D’un autre côté, ce n’est pas étonnant, personne ne conserve ses crobars d’enfance. Personne, sauf les parents.

Je redescends et trouve ma mère dans la cuisine. Elle est assise à la table, devant le panneau en liège sur lequel sont fixés des Post-it et des recettes de cuisine découpées dans les magazines. Je fais bien gaffe de n’y pas accorder d’attention, craignant que ce soient les mêmes recettes et billets depuis toutes ces années.

- M’man ?

Ma mère relève la tête, elle vient de finir son déjeuner.

- Oui ?

– Est-ce que tu as conservé mes dessins ? Je veux dire, ceux de quand j’étais petit.

Son visage devient subitement grave.

– Pourquoi me demandes-tu cela ?

– J’aimerais y jeter un œil.

Ma mère regarde autour d’elle, comme si une présence invisible pouvait lui venir en aide. Mais ça se saurait si la cuisine était un lieu empreint de magie. C’est juste un endroit où l’on mange des plats ordinaires, et jamais les préparations que l’on trouve dans les magazines.

– Je ne crois pas que ce soit une bonne idée, finit-elle par répondre.

– J’ai besoin de vérifier un truc, M’man. Crois-moi, c’est important.

Ma mère soupire, se lève et ouvre un tiroir. Elle pose sur la toile cirée de la table une chemise cartonnée. J’y trouve ce que je suis venu chercher. Richard aux bras et jambes dessinés comme des spaghettis, probablement l’un de mes premiers dessins ; Richard debout face à un soleil d’or qui lui sourit ; Richard en tenue d’écuyer, une épée flamboyante à la main.

Et puis l’accident.

Un Boeing 747 qui s’écrase dans une forêt ravagée par les flammes. Je me sens tout à coup aspiré par le dessin, brutalement privé de mes forces. Mes jambes fléchissent, je suis obligé de m’asseoir. Dans l’appartement de Richard, sur le manteau de la cheminée, il y avait un petit jouet en forme de 747, et un morceau de bois calciné. La sueur me trempe des pieds à la tête. Je relève les yeux vers ma mère. Elle me répond sans que j’aie besoin de dire un seul mot.

– L’accident, le décès de ton frère, faut-il vraiment en reparler ? Chaque fois c’est la même chose, tu vas encore avoir mal et ça va nous faire souffrir.

Le voile de ma mémoire commence à se déchirer, comme une membrane dans le cerveau. Une sorte de tenture interdisant l’accès à une petite pièce emplies de ténèbres.

– Mon frère...

– Oui, il est mort avant que tu naisses. Nous en avons parlé mille fois, on dirait pourtant que tu ne cesses d’oublier.

Les yeux de ma mère sont emplis de larmes. Elle fouille dans les poches de son tablier pour y trouver un mouchoir et finit par prélever deux feuilles sur le rouleau de papier absorbant. Tous ces détails m’apparaissent en surimpression, avec pour fond d’images des souvenirs empruntés. Je n’étais pas né, ma mémoire puise dans le récit de mes parents qui se dévide

comme un film. Un voyage organisé par l'école, à destination de l'Italie. Vingt minutes après le décollage, l'appareil s'écrase dans une forêt.

– Mon frère était dans...

Je n'arrive pas à prononcer le mot ; ma mère s'en avise. Son rire est de ceux qu'un fils ne devrait jamais entendre.

– Tout recommence, comme quand tu étais petit. Où se trouvait ton frère ?

– Il était à bord de l'av...

– Dis-le, au moins une fois dans ta vie !

Je ne sais si elle me supplie ou m'ordonne. J'entends le mot sortir de ma bouche :

– L'Avelion.

– Tu n'as jamais su le dire correctement !

Ma mère s'effondre sur sa chaise. Elle pleure, mais je n'ai pas fini. Avelion, la forêt, tout ça n'était que l'effet d'un traumatisme, ce que le professeur Mesic appelle un souvenir-écran. Je me sens vidé et sale, mais il me reste une chose à éclaircir. Je prends sa main et lui demande d'une voix douce :

– M'man, comment s'appelait mon frère ?

Elle écarte violemment le bras et me crie à travers ses larmes :

– Personne ne peut oublier le prénom de son frère ! Tu le fais exprès, pourquoi être revenu pour me torturer ?

– M'man, s'il te plaît... Il s'appelait Richard ?

J'entends du bruit dans l'allée. Mon père se gare puis il ouvre la porte. Le ton de ma mère est chargé de colère quand elle me répond :

– Ne dis pas n'importe quoi. Nous l'avions prénommé David.

Chapitre 32

Cher Journal,

Richard m'attendait à l'aéroport. Il était accoudé au comptoir de la cafétéria, comme au jour de nos retrouvailles. Mais, cette fois, c'est moi qui suis allé vers lui. J'ai tout de suite vu à son sourire qu'il allait bien, en dépit d'une allure complètement déchirée. Il semblait sorti d'un conteneur à ordures. Moi, c'était tout le contraire. Je devais avoir belle apparence, mais mon moral était au-dessous de zéro. Richard s'est abstenu d'un : « Ça n'a pas l'air d'être la grande forme » et a préféré plaisanter :

– Ton père a failli t'en coller une !

J'ai haussé les épaules.

– Pas besoin, ma mère s'en était chargée. Ses paroles valaient n'importe quel coup de poing.

– Tu prends quelque chose ?

– Un café.

Je suis resté un long moment silencieux avant d'exploser :

– Merde, comment pourrais-je être traumatisé par le souvenir d'un frère que je n'ai jamais connu !

Richard m'a répondu d'une voix douce :

– Tu sais, il y a des gens dont on sent la présence surtout quand ils ne sont pas là.

– Comme qui ?

– Les personnes que l'on aime.

– Sans blague, et comment aurais-je pu l'aimer ? Je viens de te dire que l'on ne s'est jamais vus. Il est mort avant ma naissance !

Mon ton agressif ne l'a pas empêché de poursuivre :

– Je pensais à tes parents. Ils en ont forcément beaucoup parlé, et leur chagrin devait être difficile à supporter, pour un petit garçon. C’est d’ailleurs pour cela que l’on a commencé à se fréquenter.

– À cause de David ?

Richard a hoché la tête. Il semblait en savoir plus que moi et je n’arrivais pas à le supporter.

– Et puis pourquoi m’appeler aussi David ? Me coller le prénom du fils mort, tu parles d’une sacrée bonne idée pour débiter dans la vie ! Putain, c’est franchement malsain, je ne sais même pas si c’est légal !

– Arrête, tu te fais du mal.

Richard avait l’air calme, prévenant, sincèrement peiné. Et ça m’a gonflé, tout comme le fait de le trouver à côté de moi, en Caroline du Nord. Ce qui voulait dire qu’il avait anticipé mes plans.

– Et puis, d’abord, qu’est-ce que tu fais là ?

Il a paru surpris par ma question.

– Mais c’est toi qui me l’as demandé !

C’était à mon tour de ne rien comprendre.

– Je te demande pardon ?

Richard a soupiré, comme si devoir tout expliquer lui réclamait un effort.

– Bon, d’accord, pas avec des mots. Tu appréhendais le retour chez les parents, alors je t’ai accompagné. Pour faire front à deux, comme autrefois.

J’ai alors pris conscience de sa vanne, quand je l’avais rejoint au comptoir.

– Au fait, comment sais-tu que mon père a failli m’en coller une ?

Richard s’est fendu d’un sourire.

– Oh, je pourrais prétendre l’avoir deviné, puisque c’est en général la réaction que tu suscites en lui. Colère, tristesse... En réalité, j’étais tout simplement là.

Je l’ai observé, avec de la peur dans le regard.

– Richard, je te le demande une dernière fois : qu’est-ce que tu veux ?

Il a répondu sans hésiter :

– Que l’on efface tout, je suis même disposé à te pardonner.

– Me pardonner de quoi ?

– De n’avoir pas compris quelle était ta place, David, de n’avoir pas su y rester.

Pour lui, cela allait de soi. Richard paraissait même soulagé.

- Ma place, il n’y a que moi qui puisse l’occuper. Personne d’autre.
- Nous sommes entièrement d’accord.

Il a hoché plusieurs fois la tête comme si, enfin, on se comprenait. Richard semblait toutefois attendre autre chose. Alors j’ai continué :

- Pourrais-tu me rendre un service ?

Ses yeux étaient remplis d’espoir.

- Tout ce que tu veux, David, du moment que c’est à ma portée.
- Dégage, fous le camp de ma vie.

Richard s’est aussitôt raidi ; son sourire s’est transformé en rictus.

- Ce n’est pas dans mes moyens.
- Je m’attendais à cette réponse. Et quels sont, au juste, tes moyens ?

Il a fait mine d’adopter un ton badin, mais son visage était blême.

- Vois-tu, David, j’ai moi aussi l’intention de mener une vie heureuse.
- Je n’ai aucun problème avec ça.
- Hélas, je crains que si. Car pour que mon bonheur soit complet, il faut que mon meilleur ami échoue.

Nous devons aller jusqu’au bout, en tirer les ultimes conséquences.

- Et ton meilleur ami, c’est moi.
- Bien vu, David, tu as tout compris. Et n’oublie pas qu’il n’y a rien de mieux qu’un ami de toujours pour toucher là où ça fait mal.

Chapitre 33

Cher Journal,

De retour à New York, j'étais complètement vanné. Incapable de dormir dans l'avion, je me suis repassé en boucle les propos de ma mère. Je n'ai absolument aucun souvenir d'avoir eu un frère, ou plutôt qu'un garçon soit né avant moi. Je ne me rappelle pas avoir entendu mes parents en parler, ne serait-ce qu'une seule fois. Richard, par contre, semble être parfaitement au courant. Mais vu le tour que prend notre relation, je ne risque pas d'en apprendre davantage.

Autant se concentrer sur le présent. J'ai donc filé à la boîte sans tarder. À peine arrivé dans le hall, la réceptionniste m'est tombée dessus. Elle m'a détaillé des pieds à la tête. Avec l'aller-retour dans les pattes, mes vêtements étaient froissés et je devais avoir une mine de déterré.

– Susan Gowen souhaite vous voir.

Sans même ralentir le pas, j'ai dit qu'elle savait où me trouver. La fille de l'accueil a transmis l'info et je suis monté au département Création.

J'ai tout de suite senti que quelque chose n'allait pas. Coleman semblait furibard et Li Wei secouait la tête sans dire un mot. Ils se sont figés en me voyant arriver. Le temps de poser mon sac sur une chaise et l'Australien a lancé :

– Faut que tu nous expliques, avant que Gowen se pointe.

– Quoi ?

Cole a inspiré, comme s'il cherchait à se contenir. Son amie a pris le relais.

– Quelqu'un s'est introduit dans notre système. Toutes les démos ont disparu, David.

J'aurais aimé être surpris, mais ce n'était pas le cas.

– Et les copies ?

– Effacées.

Rapide, efficace : j'admirais presque la soudaineté de l'attaque. En passant l'entretien d'embauche chez Eidetic à ma place, Richard avait fait la preuve de ses talents.

– Il y a un truc qui me chiffonne, a repris Coleman. Le pirate s'y est pris de l'extérieur, sans avoir besoin de contourner quoi que ce soit. Il a utilisé un code d'accès du personnel pour craquer *Avelion*.

J'ai entendu « crash d'avion » et ça m'a arraché un rire nerveux. L'Australien s'est alors mis en pétard :

– Content que tu le prennes ainsi, parce que le code en question, c'est le tien !

Bien sûr, Richard m'avait prévenu. L'ami de toujours n'ignorait rien de moi, il lui était facile de parvenir à ses fins, et son but était de me détruire. Tant pis si d'autres morflaient au passage.

Li Wei s'est adressée à moi :

– Dis quelque chose, David, donne-nous une explication.

Qu'est-ce que je pouvais leur avouer, que mon double avait quitté sa prison de ténèbres ? Même l'Australien nourri de contes aborigènes ne l'aurait pas gobé. J'ai voulu récupérer mon sac quand il m'a saisi par l'épaule.

– Réagis, on risque de tous se retrouver sur la paille !

Cole m'en voulait, je pouvais le comprendre, seulement il n'était pas le seul type dans ce cas. Il n'avait qu'à prendre un ticket et faire la queue, derrière Richard.

– Tu me fais mal.

J'avais l'impression d'être prisonnier d'un étau.

– Laisse-le, a dit Li.

Il a relâché sa prise au moment où Susan Gowen entrait dans la pièce.

– Monsieur Craig, une enquête interne va être menée. Jusqu'à nouvel ordre, vous ne pourrez...

J'ai pointé mon index pour lui faire signe de la boucler.

– Ne vous inquiétez pas, je me casse. Et vous autres, inutile de m'attendre ce soir à l'appart.

OceanofPDF.com

Chapitre 34

Cher Journal,

J'ai fait ce que j'avais de mieux à faire : mettre de la distance entre Richard et les gens que je connais. Ça n'a pas été facile, surtout vis-à-vis de Li Wei et Coleman. Je leur ai causé de la peine, et ils doivent se sentir trahis. Provoquer le vide autour de moi me semblait toutefois être la meilleure stratégie.

Je suis donc retourné une dernière fois à notre appartement pour récupérer mes affaires. Juste le nécessaire – j'enverrai plus tard quelqu'un emballer le reste. En arrivant dans notre rue, d'ordinaire si tranquille, j'ai tout de suite vu que quelque chose clochait. Deux bagnoles de flics étaient garées face à notre immeuble, et il y avait un attroupement de badauds. Je me suis rapproché, mais pas trop près en ayant l'intuition que je courais un risque. Au dernier rang, j'ai remarqué une dame du quartier qui se dévissait la tête pour mieux voir.

– Que se passe-t-il ?

Elle s'est retournée vers moi, l'air renfrogné. Je devais lui gâcher le spectacle.

– Des jeunes, une histoire de drogue, m'a-t-elle répondu en me toisant. Et ce n'est pas la première fois.

Sauf à compter la petite Sarah Weizmann qui vit chez ses grands-parents au 3^e, j'étais bien placé pour savoir qu'il n'y avait pas de jeunes dans l'immeuble. À l'exception de Li Wei, Coleman et moi.

– Ils sortent ! s'est exclamé quelqu'un.

Des policiers en civil et en uniforme sont apparus, l'un d'eux tenant un sachet en plastique bourré à raz bord de gélules et de petits sachets colorés.

La dame hésitait entre suivre l'action et me fixer. Finalement, elle a chuchoté à l'oreille d'un monsieur âgé qui, lui aussi, s'est mis à me mater. Il fallait que je déguerpisse mais le couple ne m'en a pas laissé le temps :

– Hé, mais on vous connaît !

Je leur ai tourné le dos en secouant la tête.

– Mais si, vous êtes déjà venu ici plusieurs fois !

Plusieurs fois ? J'y habite, Ducon, et ça va m'attirer des problèmes. J'ai accéléré le pas quand la vieille a attiré l'attention des flics. Alors j'ai foncé droit devant moi. Le sang bouillonnait à mes tempes, mon cœur cognait, j'ai couru en ayant l'impression que la ville se vidait de tous ses habitants pour m'isoler, telle une cible. Il n'y avait plus personne dans New York, à part les chasseurs et la proie. J'ai ralenti à trois pâtés de maisons, le flanc déchiré par la douleur, au bord de la nausée. Il fallait que je reprenne mon souffle, je me suis adossé à une cabine téléphonique. L'appareil s'est mis à sonner. Une fois, deux fois... j'ai fini par décrocher.

– David ? Je ne t'ai jamais vu aussi pressé...

Richard. Par réflexe, j'ai éloigné le combiné avant de répondre :

– Com... comment savais-tu que j'allais m'arrêter ici ?

– Observe l'autre côté de la rue.

Richard me fixait, mobile en main, vêtu d'un magnifique manteau noir. Autour de lui les silhouettes des passants semblaient floues. Toujours cette impression que les gens disparaissaient. La traque se poursuivait dans Manhattan, mais les flics avaient laissé place au maître chasseur. Il a repris :

– On peut dire que tu me fais courir, ces temps-ci.

J'étais hors d'haleine, il n'avait pas même l'air essoufflé.

– En fait, tu m'occasionnes beaucoup de travail. Pas de soucis, David, comprends bien, mais quantité de boulot. Tu saisis la nuance ?

– Ce... c'est toi, pour la drogue.

– Ecstasy, amphétamines et du crack. Tss tss, c'est très mal d'avoir ça chez soi. Surtout que Li Wei et Coleman avaient auparavant un dealer pour colocataire. À mon avis, cette fois ils vont plonger. Soit c'est la prison, soit on les renvoie chez eux, expulsés l'Ossie aux dreadlocks et la jolie Chinoise. Dans les deux cas, c'en est fini du petit couple.

– Espèce de...

– Oh, je n'ai fait qu'accomplir *notre* devoir de citoyens. Nous nous ressemblons tellement, David. Si je fais quelque chose qui te déplaît, tu ne

peux pas complètement le désapprouver.

– Je vais raccrocher.

– J’espère bien, ce ne serait pas amusant de rester plantés là. La partie ne fait que commencer.

OceanofPDF.com

Chapitre 35

Cher Journal,

J'ai voulu voir Mâyâ, pour la convaincre de ne pas écouter ce que l'on pourrait lui dire à mon sujet. D'accord, il y a un problème chez Eidetic. Mais rien que je ne puisse régler, à condition qu'on m'en laisse le temps. Et puis je n'ai jamais touché à la drogue. Je lui ai téléphoné sur son mobile. Pas de tonalité. J'ai essayé sur le fixe de la résidence. Le majordome a fini par décrocher. Je me suis présenté, il n'a pas eu l'air de me reconnaître, ou plutôt mon nom lui disait quelque chose, mais sans plus. Après tout, cela n'a rien de surprenant. Steven Banks ne lui a probablement pas confié ce que je représentais pour la boîte, je le vois mal s'épancher auprès des domestiques. De plus, le majordome n'était probablement pas au courant pour Mâyâ et moi. Je veux dire, que nous sortions ensemble. J'ai tenté de vider mon esprit, afin de faire refluer les vagues de panique. Il fallait que je le convainque. Je me souvenais avoir entendu son prénom durant le dîner, mais impossible de le retrouver, quand bien même ma vie en aurait dépendu. Et c'était peut-être bien le cas. Alors je me suis rabattu sur l'environnement sans couleurs, la nourriture blanche. L'employé au bout du fil a écouté ma description, sans m'interrompre une seule fois. Puis il a dit que ce n'était un secret pour personne, n'importe quel lecteur de magazine *people* en savait autant que moi, et il a raccroché. Ça m'est revenu par la suite. Le majordome se prénomme Terence, mais je suppose qu'on peut aussi l'apprendre par les journaux.

Je me suis senti dépossédé d'une part de ma vie. La partie s'annonçait mal. Je pouvais pres-que lire, en surimpression sur ma rétine, le « *head up display* » affichant mon statut. J'étais seul, sans nul endroit où aller. C'est

alors que Richard m'a rejoint, comme chaque fois que j'ai le moral au plus bas. Ma première réaction a été de le cogner, mais mon poing est retombé. J'aurais eu l'impression de me frapper moi-même. Au fil des semaines, nous avons fini par nous ressembler. Ma propre mère aurait eu du mal à faire la différence.

– Troublant, n'est-ce pas ? a deviné Richard.

Il m'a proposé de marcher et je l'ai suivi. Nous avons remonté la Cinquième Avenue qui se transformait au fur et à mesure. Les trottoirs devenaient sales, les façades des maisons étaient négligées et couvertes de tags. Cela me faisait penser à Richard, d'ordinaire impeccable mais dont la peau flétrissait et dégageait une mauvaise odeur quand je ne me trouvais pas près de lui. Pour l'heure, c'était plutôt le contraire. Il avait belle allure et je devais ressembler à un clochard.

Richard a fait halte à l'angle de la 128^e Rue. J'ai attendu un long moment avant qu'il ne rompe le silence :

– Jadis, il y avait ici un magnifique hôtel particulier, appartenant aux frères Collyer. Connais-tu leur histoire ?

Ça me disait vaguement quelque chose, un truc lu dans un manga d'Hirohiko Araki.

– Un fait-divers en rapport avec des jumeaux ?

– Non, David, pas exactement, même s'ils ont fini par se ressembler beaucoup.

– Comme toi et moi ?

Richard a esquissé un sourire.

– C'est toi qui l'as dit. Homer Collyer était de quatre ans l'aîné de Langley. Grosse fortune familiale, père gynécologue, ils étaient jeunes, beaux, et avaient tout pour réussir. Jusqu'au jour où leurs parents ont disparu.

– Ils sont morts ?

– Non, pff, envolés, a fait Richard en soufflant sur ses doigts. Durant quarante ans, Homer n'a plus jamais quitté leur demeure, et Langley n'en sortait que la nuit, pour trouver de la nourriture dans les poubelles, ou de l'eau tirée aux fontaines publiques. Bien sûr ils n'avaient plus de chauffage, mais Langley avait un diplôme d'ingénieur. Ses connaissances lui ont permis de produire de l'électricité.

– Comment ?

– À partir d'un moteur de voiture. En fait, ils avaient installé une Ford T dans le salon. Et quantité d'autres choses dans toutes les pièces, comme des pianos, des mannequins de couturières, un assortiment de bicyclettes, une mâchoire de cheval, et des milliers de journaux.

Pour souligner son effet, Richard a marqué une pause. Il a toujours eu l'art de captiver mon attention. Malgré moi, j'étais fasciné.

– Et ?

– En mars 1947, les voisins se sont plaints auprès de la mairie. Une odeur de charogne s'échappait de l'hôtel et commençait à se répandre dans tout le quartier. Les services de la voirie se sont présentés au domicile des Col-lyer. Comme personne ne répondait, la police a fini par intervenir. Ils ont été obligés de se forer un passage, littéralement. Un mur de détritux interdisait l'entrée, et Langley avait disposé des pièges à destination des rôdeurs. Des colonnes de journaux liés ensemble par de la ficelle, en équilibre plus ou moins stable.

– Ils ont retrouvé les frères ?

– Morts. Homer était couché sur son lit, vêtu uniquement d'un peignoir crasseux. Le médecin légiste a déclaré que la malnutrition était probablement la cause du décès.

– Et Langley ?

– Les employés chargés de vider l'hôtel l'ont découvert un mois après, à quelques mètres à peine de son frère. Écrasé par l'un de ses pro-pres pièges.

– Un mois, alors qu'ils étaient l'un à côté de l'autre ?

– Ensevelis sous les déchets... il y en avait cent quarante tonnes. Fin de l'histoire.

Et de la trêve, je l'ai tout de suite vu dans les yeux de Richard. Il me restait toutefois à lui poser une question :

– Pourquoi m'avoir raconté ça ?

– Parce que cela aurait pu nous arriver, David. Toi, le *geek* éternellement enfermé dans sa chambre, et moi retenu captif des ténèbres.

– Oui, sauf que les frères ont toujours vécu ensemble, ce qui n'est pas notre cas.

Richard a pris le temps de méditer mes paro-les, un sourire triste au visage.

– Tu veux dire qu’il ne peut y avoir qu’un seul habitant dans notre maison ?

J’ai baissé la tête sous le poids de la fatigue, ce qui pouvait passer pour de l’approbation. Lorsque j’ai relevé les yeux, Richard avait disparu.

OceanofPDF.com

Chapitre 36

Cher Journal,

Mâyâ ne répondait toujours pas et, à cette heure, Coleman et Li Wei devaient vivre une tragédie par ma faute. J'ai pensé au professeur Mesic. Il ne souhaitait plus me voir, mais j'avais bien l'intention de lui parler, quitte à forcer sa porte. Je devais l'avertir qu'il était peut-être en danger. Richard était disposé à tout me prendre, et rien ne l'arrêterait.

Il a commencé à pleuvoir. J'ai attendu au bas de l'immeuble, le doigt collé à la sonnette. L'interphone est resté muet. Un type est sorti de l'immeuble, en bleu de travail et portant une ceinture à outils. Il faisait des travaux pour le compte du syndic. Je lui ai demandé si Dra-gan Mesic était chez lui. Le gars était plutôt bien disposé, mon arrivée lui donnait l'occasion de faire une pause. Il s'est gratté la tête en réfléchissant, pour finir par m'avouer que ce nom ne lui disait rien. J'ai cru que mon cœur allait exploser. Je lui ai indiqué l'étage, sans plus de résultat. Contre un billet de cinquante, il a accepté de me faire monter, et de m'ouvrir la porte avec son passe si j'en allongeais un second. Il n'y avait personne dans l'appartement, et cela depuis longtemps. On voyait les marques claires des étagères sur le vieux papier peint, et les traces de tableau.

Je suis reparti sous l'averse, complètement groggy. J'avais l'impression d'exister de moins en moins, tandis que Richard gagnait en réalité. Il se fortifiait d'heure en heure, j'en étais persuadé. Je me suis arrêté à un distributeur pour retirer du fric. La machine a avalé ma carte. « Compte clôturé », indiquait l'écran. J'ai aussitôt regretté d'avoir filé tout ce blé pour rien au mec de l'immeuble. Bien joué, Richard. Une fois de plus, tu as anticipé mes plans pour les retourner contre moi. Je voulais faire le vide, tu

es parvenu à la même conclusion. À l'heure où j'écris ces lignes, cher Journal, David Craig n'a pas plus d'existence qu'un fantôme.

Et pourtant je me sens observé. Le graphiste Tony Millionaire raconte que, quand il était jeune, il avait trouvé du boulot dans une usine qui conditionnait le poisson, à Gloucester. Les pêcheurs déchargeaient leur prise sur les docks, les ouvrières s'en emparaient et la fourraient dans une machine à éviscérer. Le job de Tony consistait à se glisser sous la machine, afin de ratisser les déchets. Pour lui, le plus horrible était les yeux. Des milliers de paires d'yeux qui semblaient le fixer. Je ressens la même chose.

J'ai trouvé refuge dans un Pizza Hut. Richard est là, quelque part, je perçois ses tra-ces partout. Un reflet sur la vitre, quelques lignes griffonnées sur une serviette en papier : « Tu es en train de disparaître. »

Je suis seul, ou pire, en compagnie de mon ennemi intime.

OceanofPDF.com

Chapitre 37

Cher Journal,

J'ai enfin réussi à joindre Mâyâ.

– Tu es sûre que tout va bien ?

Pas de réponse, mais j'entends son souffle.

– On pourrait se voir ?

Pleurs au bout du fil, puis :

– Non, pas après ce que tu m'as dit. Ces choses horribles sur ma mère...

– Je ne t'ai pas vu depuis...

– Laisse-moi tranquille, David, disparais de ma vie.

Elle raccroche et je reçois aussitôt un texto : « Je n'aimais pas trop l'emprise qu'elle avait sur toi. »

Tout ce qui me blesse est l'allié de Richard. Je n'en peux plus, il me faut réagir. S'il peut s'introduire dans mon esprit, je dois aussi parvenir à pénétrer dans le sien.

Chapitre 38

Cher Journal,

Je me suis pointé chez Richard. Dans un premier temps, jouant sur notre ressemblance, j'ai songé à taper le souk dans le hall. Insulter le concierge, m'en prendre à des éléments de déco, histoire qu'on lui mette tout sur le dos. Mais je me suis ravisé. C'était puéril, il y avait mieux à faire. J'ai marché d'un bon pas jusqu'à l'ascenseur, avant de me raviser. J'ai fait demi-tour en tapotant mes poches, la mine contrariée, et me suis adressé à la réception :

– Désolé, mais je crains d'avoir perdu ma clef.

Le type m'a regardé. J'étais trempé comme une soupe, l'air d'un mendiant, en gros le look de Richard jusqu'à ces derniers temps. Ça n'a posé aucun problème, il m'a fallu seulement signer un reçu. Sans réfléchir, j'ai griffonné un truc, en étant sûr qu'on n'y verrait que du feu. « Tu ressens quoi, quand j'entre dans ta vie ? » ai-je pensé. « Et toi, que je m'empare de la tienne ? » a répondu une voix étouffée, provenant d'une pièce obscure de mon esprit. Richard se trouvait dans ma tête, mais j'étais sûr qu'il n'était pas chez lui. Je me fiais à mon intuition, persuadé qu'elle ne me ferait pas défaut. Après tout, j'étais moi aussi un ami de toujours.

Je suis rentré dans l'appart. Rien à voir avec le foutoir des frères Collyer. Intérieur complètement blanc *comme chez les Banks*, je m'en suis soudain avisé. L'analogie aurait dû m'apparaître plus tôt, il faut croire qu'elle était en phase dormante avant de se déclencher, pareille à un virus mental. J'ai senti monter la migraine. Je suis allé dans la cuisine, boire un verre d'eau, avant de gagner le salon.

Même impression que la première fois de me retrouver sur un plateau de série télé, à ceci près qu'il y avait du changement dans la déco. Les murs et les baies vitrées étaient entièrement couverts de dessins d'enfant. Mes dessins, ceux représentant Richard avec des filaments en guise de bras et jambes ; ceux, plus tardifs, le montrant face à un soleil radieux ou en habit d'écuyer. Mais il y en avait aussi d'autres que je ne connaissais pas. Ils avaient été faits avec la boîte de pastels Crayola posée sur la table basse. Ma boîte, celle qui aurait dû se trouver à des milliers de kilomètres de là, chez mes parents. Le style des nouveaux dessins, leur trait et la façon de colorier, était identique au mien.

Ma tête allait exploser, comme si Richard cherchait à s'en extraire. Ça m'a filé le vertige, j'ai pris appui sur le manteau de la cheminée. Le morceau de branche brûlée et la petite reproduction de Boeing 747 étaient toujours à leur place. Sous l'avion, il y avait un article, découpé dans le journal de Mount Pleasant. Le papier avait jauni ; la pliure nette montrait qu'on l'avait maintes fois relu. Quelques lignes détaillaient un tragique fait divers, survenu il y a des années. Un vol intercontinental, avec à son bord plusieurs enfants d'une école locale, à destination de l'Italie. Avarie mécanique qui, à l'heure où nous mettons sous presse, n'a pu encore être identifiée. L'appareil s'écrase dans une forêt, l'explosion souffle un chalet estival appartenant à la famille Weston.

Tim Weston et sa maison incendiée, j'entends un cri alors que ma bouche est close. Le téléphone sonne, je décroche.

« Es-tu prêt à me rejoindre en Avelion ? »

Inutile de répondre, tout comme il n'est pas besoin de m'indiquer le lieu.

Chapitre 39

Cher Journal,

Je suis dans le donjon du château, au département Création d'Eidetic. Pénétrer dans la boîte n'a posé aucune difficulté, mon passe est toujours valide. C'est une fois à l'intérieur des locaux que les problèmes ont commencé. À partir du premier niveau, il n'y a plus d'éclairage. Richard a dû faire sauter le système électrique. Putain, on est dans une ancienne usine de cogénération qui est censée produire sa pro-pre énergie, comment a-t-il fait ? Du coup, les bécane sont mortes, et je n'ai pas pu balancer mes démos sur le Net à partir de mon site personnel. L'embryon du programme, les tout premiers travaux que je voulais proposer en « open ». Ainsi, toute la communauté des joueurs aurait pu se faire une idée de ce qu'était pour moi Avelion. Richard en a décidé autrement.

Je l'entends marcher dans les couloirs. Il ne fait rien pour se dissimuler et trouve son chemin facilement, à croire qu'il connaît les lieux. Ou, tout simplement, est-il avantagé par ses longues années d'emprisonnement dans les ténèbres. L'obscurité est son alliée, elle cherche à m'engloutir. Chacun son tour, je suppose. En attendant, j'écris ces lignes à la lueur de mon Netbook. Je sais à quoi tu penses, cher Journal. Non, il n'a pas de connexion Net qui m'aurait permis de lancer la démo, et puis il n'a pas assez de puissance, et de toute façon sa batterie est faible. Il ne lui reste plus beaucoup d'autonomie, et moi aussi je commence à me sentir fatigué. C'est bientôt fini.

Richard se rapproche, j'ai presque envie qu'il me rejoigne. Comme du temps où nous jouions dans les couloirs du château. À l'époque, je l'attendais caché dans un recoin, avec ce sentiment d'excitation mêlée

d'inquiétude que tous les enfants ressentent lorsqu'ils jouent à cache-cache. Il finissait pas me trouver. Moi, j'échouais à chaque fois, probablement pour n'avoir jamais osé m'aventurer jusqu'à la région obscure qui lui servait à la fois de cellule et d'abri. Tout cela, je le comprends à mesure que se déroule notre dernière partie. Richard s'arrange pour me donner l'impression d'être toujours dans le jeu. Il cherche à me faire croire que j'ai encore du temps. Mais je sais que le temps m'est compté. En fait, j'en ai eu plus que ma part. Largement plus, peut-être trop. Pourtant je ne suis pas disposé à laisser la place.

Cela dit, je ne fais trop rien pour assurer. Si j'étais Bruce Willis dans *Piège de cristal*, Richard m'aurait traqué d'étage en étage, à travers les conduits d'aération et jusqu'à la fosse d'ascenseur. Il ne faut pas rêver. Je ne suis que David, et mes points de bonus sont depuis longtemps épuisés.

Du bruit dans l'escalier, Richard n'est plus très loin. Contrairement à moi, il semble avoir la grande forme. Sa voix est claire, parfaitement distincte, je ne peux faire autrement que de l'entendre évoquer nos souvenirs d'antan. Mais ils semblent flétris, approximatifs, j'ai du mal à les reconnaître. Ce n'est pas du tout ce que ma mémoire retient. N'importe quoi, à l'écouter, c'est moi qui suis venu à lui !

Je distingue son reflet à travers la paroi de verre. La porte s'ouvre, Richard pénètre dans la pièce, vêtu de cuir sombre, on dirait un chevalier noir, prêt à m'affronter dans la forêt. Je distingue plus ou moins ses traits, il est à nouveau magnifique.

– Tu es transparent, David, et je le dis au sens littéral.

Cela paraît le contrarier, comme s'il avait trop de choses à me dire pour une durée limitée.

– C'est vrai que je ne me sens pas bien.

– Aucun souci, je t'accorde un *check point*.

Autrement dit, il me laisse le temps de souffler. Richard est beau joueur, et c'est un *gamer* qui l'affirme. Je me surprends à rire, à la façon d'un *No Life* qui se marre de ses propres bla-gues. Parce qu'il n'a personne à qui parler, ou n'en aura plus jamais l'occasion.

Richard soupire et me lance :

– Bon, j'espère que tu as compris.

– Ce que tu essayes de me faire avaler ?

– Crois-moi, c'est la vérité. Finalement, il n'y a rien de plus simple.

– Je suis David.

– Nous l’avons toujours admis. À ceci près que tu te trompes sur un point. C’est *toi* l’ami imaginaire.

Je fais mine d’applaudir, sachant que ça va l’énervé. Mais j’arrête assez vite : le moindre geste me réclame un effort.

– Bien tenté, Richard. Tu débloquent à plein tube mais, pour le plaisir de la conversation, pourrais-tu m’exposer ton point de vue ?

– Nos parents n’ont jamais eu deux fils prénommés pareil. Il n’y a eu qu’un seul David. Toi, qui as péri dans un accident. Le garçon plein de promesses dont on me rebattait les oreilles lorsque j’étais petit. Celui que la mort avait rendu parfait aux yeux de Papa et Maman, alors que je ne pourrais que les décevoir.

– Pas cool.

Richard se pince l’arête du nez et poursuit :

– David, je m’efforce d’être patient. En fait, je prends sur moi depuis des années. Alors, s’il te plaît, écoute ce que j’ai à te dire.

– Tu me laisses le choix ?

– Pas vraiment. Te souviens-tu de notre rencontre ?

– Non, et ce n’est pas faute d’avoir essayé.

– C’était un mardi, en novembre, j’avais à peine quatre ans. Je t’ai imaginé dans un moment de tristesse, de chagrin et de culpabilité, parce que je savais que je ne pourrais jamais te remplacer.

– Mon enfance est réelle, Richard.

– Oui, environ pour moitié. Le reste du temps, je me débrouillais seul, et plutôt bien jusqu’à ce que tu viennes chaque fois tout gâcher.

J’ai secoué la tête, ça ne tenait pas debout.

– Si je te compliquais la vie, pourquoi m’appelais-tu ?

– Parce que je ne pouvais faire autrement. Je te l’ai dit, le poids de la culpabilité, jusqu’à ce mot que je n’arrivais pas à prononcer.

– Avion.

– Oui, David, et j’en ai fait un jeu. Ainsi, je pouvais te sauver des périls d’Avelion, t’éloigner de la forêt interdite. Ça tellement bien marché que tu as fini par prendre le pas sur moi. Il m’a fallu des années pour revenir.

Nous restons un long moment silencieux. Je sais que Richard est sincère, il n'est pas loin de me convaincre. J'ai presque envie de le suivre, par lassitude, afin d'en finir une bonne fois. Mais au bout il y a la pièce noire, et je ne peux m'y laisser enfermer.

– J'existe, Richard.

Il affiche un sourire triste.

– De quelle façon ? Dès que nous sommes ensemble, c'est moi que l'on remarque. Je commande au restaurant, tu ne payes jamais rien, que ce soit des vêtements ou un simple café.

J'en prends soudain conscience. Afin de garder contenance, je m'efforce de plaisanter :

– Tu parles d'une preuve ! Ça fait peut-être de moi un parasite, mais sans plus. Et tu sembles oublier que je connais des gens.

– Qui, David, quelles sont les personnes qui te sont proches ?

– Li Wei et Coleman, on partageait un appart.

Richard croise les bras et récite :

– Crescent Street, salon assez grand si j'ai bonne mémoire, du moins pour ce type de location. Crépi sur les murs décorés d'affiches, un beau paravent Jay East, boomerang sur la porte des toilettes et, cet instrument aborigène dont le nom m'échappe...

– Un *didjeridoo*, dis-je, à moitié suffoqué. Comment sais-tu tout cela ?

Mais j'ai déjà compris. Le couple âgé, devant l'immeuble, quand la police a fait sa perquisition. Je ne sais plus lequel de l'homme ou de la femme a dit : « Vous êtes déjà venu ici plusieurs fois. » En fait, il s'agissait de Richard, ce qu'il confirme aussitôt :

– Li Wei et Coleman m'ont invité une paire de fois, rien de plus normal entre collègues de travail. Mes souvenirs t'ont permis de t'inventer une vie commune.

– Attends, tu veux bien répéter ?

– Quoi ?

– Des collègues de travail ?

Richard hoche la tête.

– Oui, je ne t'ai jamais menti, concernant Eidetic. C'est moi qui ai passé l'entretien d'embauche.

Tout semble s'enchaîner. Trop bien même, comme un délire parano qui n'est logique qu'en apparence. Je le lui fais remarquer :

– Si c’est toi qui bosses dans la boîte, pourquoi avoir développé Avelion pour ensuite me le reprocher ?

Son ton devient glacial :

– Précisément par ta faute, David. Il a fallu que tu me forces à ressortir toute cette peine, un poids qui m’a trop longtemps freiné. Personne ne m’arrêtera plus, que ce soit un minable comme Redcliffe ou le spectre d’un frère mort. Beaucoup de choses vont changer, je ne veux plus vivre dans ton ombre.

– Va dire ça au professeur Mesic.

Richard égrène un rire.

– S’il te plaît, David, épargne-moi ta caricature d’intello, faite de bric et de broc. Je suis sûr que le vrai Dragan Mesic ne lui ressemble pas. Mais pour en être certain, il faudrait consulter Mâyâ.

Je craignais que l’on en arrive à elle. Jusqu’à ces dernières heures, Mâyâ était le dernier point fiable dans mon existence, l’ultime garde-fou qui m’empêchait de basculer dans les ténèbres. Richard l’a compris.

– Je ne te cache pas qu’il y a eu de la casse.

– Que lui as-tu dit ?

– Rien qui ne puisse être réparé.

– Par toi, je suppose ?

– Si cela peut te faire du bien, David, nous l’avons fréquentée ensemble. Je pense même que Mâyâ appréciait une partie de toi. Mais elle n’est pas non plus indifférente à ce que je lui offre.

Probablement. Qui pourrait résister à Richard, le protecteur, qui dispense autour de lui la lumière ? Il appuie sur le commutateur, l’éclairage revient d’un coup.

– C’était ton idée, la pénombre, David, d’être resté dans le noir. Tant mieux, car il va falloir t’y faire.

– Que proposes-tu ?

– Finis d’écrire tes lignes, je ne suis plus à quelques minutes près. Puis la vie appartiendra à celui qui la mérite.

D’une façon ou d’une autre, je pense que mon frère a raison.

Épilogue

J'ai pris de la distance le temps de faire le point, de considérer la situation, d'envisager de nouvelles perspectives. Autant d'expressions creuses qui sont impuissantes à rendre compte combien je suis plein de vie. Une nouvelle existence, celle qui m'est depuis toujours destinée. Et, comme il faut bien commencer quelque part, je suis retourné au travail. Sourire de l'hôtesse, poignée de main d'un type que je n'ai jamais vu. Peut-être le remplaçant de Redcliffe.

– Ces vacances ont l'air de vous avoir fait du bien. Beau bronzage, vous avez pris des muscles !

– Merci, Susan.

Je monte au département Création. La pièce est trop petite, en désordre, cent quarante ton-nes de détrit. J'ai la désagréable impression d'être prisonnier d'un réduit. Encore une chose qui va changer à la première occasion.

Steven Banks est là, en compagnie de Li Wei. Elle ne s'est pas fait expulser ? La Chinoise fait la tête. Tu m'étonnes. Je sens la veine pulser à ma tempe. Oui, moi aussi je suis content de te revoir. Sans rancune pour Coleman ?

Le patron s'avance, hésite, puis m'assène une tape sur l'épaule.

– Je comprends parfaitement. Parfaitement. Les enjeux, toutes ces épreuves à surmonter avant de définir le projet...

Banks ne fait aucune allusion à sa fille, au chagrin que je lui ai causé. Le fondateur d'Eidetic est un prédateur, prêt à sacrifier Mâyâ s'il y trouve intérêt. Très bien, je m'en souviendrais. En attendant, je lui dis ce qu'il veut entendre :

– C'est vrai, monsieur, j'ai ressenti un peu de stress.

Steven Banks est satisfait que je lui donne raison, mais il veut tout de suite autre chose :

- Et le projet Avelion ?
- On change l’histoire, mais le système est maintenu.
- Je peux donc compter sur vous ?
- Et sur toute l’équipe, dis-je en décochant un sourire.

Banks paraît instantanément soulagé.

– Splendide, je n’en ai jamais douté. Pourquoi ne viendrez-vous pas dîner à la maison ?

Je songe à Mâyâ.

– Avec plaisir.

Le milliardaire se retire. Je prends place derrière mon bureau, allume l’ordinateur. Li Wei fait de même, sans m’adresser un regard. Je pense aux histoires de l’Australien, notamment ce récit des doubles dont l’un vit sous terre. C’est une bonne base de départ pour un jeu. Le créatif aux dreadlocks n’aurait pas apprécié que l’on pille des mythes aborigènes, mais peu importe. Quant à sa copine chinoise, elle m’obéira ou prendra la porte. Après tout, c’est moi le superviseur.

Je tape un nom de fichier :

Nous deux sommes amis.

Tout un programme, sans jeu de mots. Dorénavant, je me lierai avec qui le souhaite, à condition que l’on se comporte bien avec moi.

Dans le cas contraire, nous ne serons pas amis pour toujours.

Ils étaient amis plus que frères, parce qu'un ami, ça se choisit.
L'un était fort, sûr de lui. L'autre était timide, toujours plongé dans ses pensées.
On n'aurait pu trouver plus différents. En réalité, ils étaient complémentaires.
Ils se savaient promis à de grandes choses.
Mais le temps les avait séparés.

Richard

OceanofPDF.com

Remerciements

À Amélie Leguiader et Ugo Trelis pour leurs renseignements concernant la conception de jeux et la communauté des *gamers*. À Max Renn pour tout ce qui relève des Ferals et leur mouvement écotopiste. À Hélène Wadowski, Céline Vial, Marie Trébaol et Laurence Bareyre.

OceanofPDF.com

Dans la même collection

Dérapages

David Hill

« La fille a surgi, pile devant nous.

Dans la lueur des phares, j'ai vu son visage.

Une crinière brune, flottant au vent au moment où elle a tourné la tête. Des yeux bruns, grand ouverts, stupéfaits. Puis elle s'est écrasée contre le pare-brise. »

Une seconde d'inattention et tout peut déraiper...

Des copains qui chahutent dans une voiture, une rue traversée un peu rapidement, et la vie de deux adolescents bascule. Ryan et Tara ne seront plus jamais les mêmes. Mais si, de cette rencontre, pouvait naître l'espoir ?

Tout près, le bout du monde

Maud Lethielleux

« Moi j'aime bien l'idée du journal. Il paraît que personne ne lira ce que j'écris, alors je peux tout dire, c'est pratique, j'aime bien tout dire quand personne ne peut l'entendre. Je sais pas ce que je peux raconter, si je dois dire mon âge et me présenter, par exemple écrire sur la première page « Bonjour, je m'appelle Malo, je viens d'arriver chez Marlène... » ou si je dois parler de ce qu'on fait tous les jours, ou plutôt de mes pensées, de mes rêves ou de mes cauchemars. Je sais pas si je peux parler de Jul et de Solam. Je sais pas si je dois expliquer pourquoi je suis là, toute façon, je suis pas sûr et certain de savoir. »

La nuit des yakuzas

Anne Calmels

« En bas, le mouvement devenait confus, s'accélérait, les voix montaient, résonnaient, la précipitation devenait palpable, les marches de l'escalier grinçaient sous l'élan d'un corps. S'échapper. Avant qu'ils n'arrivent à l'étage. »

La mafia japonaise infiltre tous les recoins de l'existence : les instances dirigeantes, les affaires économiques, la vie intime. Avoir le pouvoir, commander pour de bon, voilà ce qui compte.

Lors d'une course poursuite haletante, Toshi apprend à ses dépens que les Yakuzas font partie de son passé et qu'ils s'apprennent à terrifier son présent.

Tokyo ne dort jamais

Anne Calmels

« Toshi se recroquevilla pour éviter la volée de coups qui s'abattit sur lui. La douleur se diffusa dans tout son corps, en vagues lancinantes. Le chinois l'insulta dans sa langue : des mots âpres, chargés de haine. Les deux hommes le soulevèrent avec brutalité puis le traînèrent dans le couloir. »

Depuis qu'il connaît ses racines yakuzas, Toshi se cherche. Incognito, il s'enrôle dans un des gangs de la célèbre mafia japonaise en prise avec la pègre chinoise.

Les choses dérapent. Des hommes meurent, une jeune fille chinoise est en danger. Toshi doit choisir : rester droit, généreux et courageux. Ou devenir un criminel avide de pouvoir, semant malheur et désolation.

La suite de La nuit des Yakuzas



OceanofPDF.com